This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

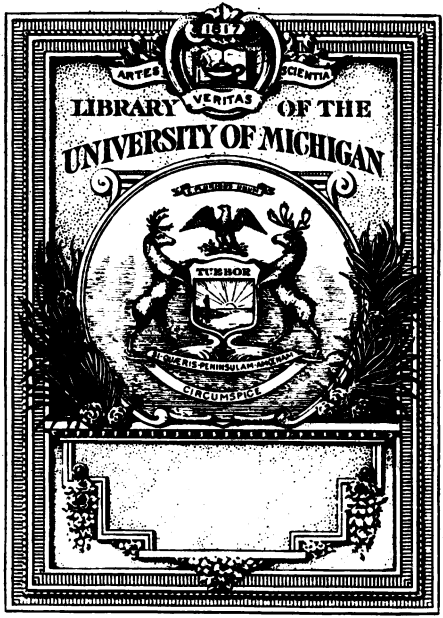
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

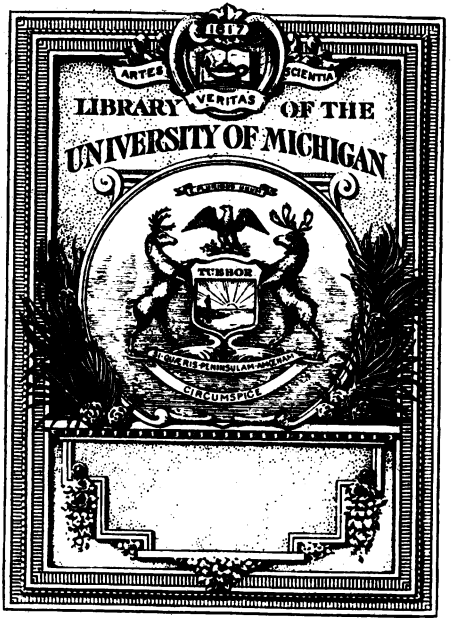
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SIRCUMSPICE


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SIC CUMSPICE

67922.6 — 12

AVERTISSEMENT.

CE n'eſt point à nous de faire l'éloge des Ouvrages de Madame la Marquiſe de LAMBERT. *Le Public leur a déja rendu la juſtice & la louange qu'ils méritent ; il ne deſiroit autre choſe, par raport à eux, que d'en voir publier un plus grand nombre & raſſemblés. Nous nous ſommes donc appliqués à le ſatisfaire à cet égard, & à nous ſatisfaire nous-mêmes, en nous procurant l'honneur d'imprimer des Oeuvres de cette importance, ſi eſtimées, & en effet, ſi dignes de l'être.*

Pour donner du relief à notre Edition, il falloit avoir des Pieces qui n'euſſent point encore paru. Nous nous ſommes adreſſés pour cet effet à l'illuſtre Mr. DE FONTENELLE, *l'ami particulier de feuë Mad.* de Lambert, *qui, ſe prêtant à nos vues, a tiré de ſon Cabinet & nous remit à Paris, celles de ces Piéces qu'il a crû mériter l'impreſſion ; & par ſurcroit de bonté, il veut bien nous permettre que nous le diſions ici. On verra ces Articles diſtingués par une * dans la Table qui précéde la Matiére.*

A l'égard de ce qui a déja paru des Ou-

vrages de cette illustre Dame, disperſés en différens Livres, quelque ſoin que nous ayons eu de les ramaſſer, nous ne nous flatons pas de les avoir tous, & nous prions les perſonnes qui pourront nous donner des lumiéres à ce ſujet, de nous honorer de leurs avis & de leurs découvertes; nous en ferons uſage avec reconnoiſſance, prometant de les publier dans un nouveau Volume.

Nous n'avons rien négligé pour la perfection de celui que nous donnons aujourd'hui. Nous n'avons point ſuivi l'exemple d'un Libraire de cette Ville, qui, dans ſon Edition de 1732, contenant ſeulement trois Articles, a jugé à propos, ſans que nous en ayons pû comprendre le but, d'intituler Lettres ſur la véritable Education, *les* AVIS D'UNE MERE A SON FILS ET A SA FILLE; *nous avons crû qu'il falloit laiſſer les choſes telles que l'Auteur les avoit données, & qu'elles furent imprimées à Paris, en y ajoûtant cependant les corrections qui y ont été faites depuis.*

Toute la liberté que nous avons priſe en mettant enſemble les Lettres de Mad. de Lambert, *c'eſt d'y avoir ajoûté celles que lui ont écrites ſur la fin de ſa vie, Mr. de*

FE-

FENELON *Archevêque de Cambray, & Mr.* DE LA RIVIERE *Gentilhomme de Bourgogne, une Lettre en vers de ce dernier à Mr. l'Abbé* DE SAINCTOT, *qui nous a paru si belle, que, quoique hors d'œuvre, plaira infiniment.*

Il a paru une Edition en 1747, *si elle avoit été faite sous les yeux de Mr. de* FONTENELLE, *on n'auroit pas joint aux véritables Oeuvres de Madame de* LAMBERT *la Nouvelle intitulée* la Femme Hermite. * *Ce respectable Savant auroit appris, qu'il ne connoissoit point cette Piéce pour un Ouvrage de cette illustre Dame, & qu'elle ne pouvoit pas lui être attribuée, du moins dans l'état où elle est. On l'auroit volontiers retranchée de ce Recueil, si l'on n'avoit craint les insinuations qui pourroient être répandues, que cette Piéce ne s'y trouve pas à cause qu'elle n'a pu passer à l'aprobation.*

A l'égard de la Lettre de Mr. de LA RIVIERE *à Mr. l'Abbé de* SAINCTOT, *le sieur Bousquet Libraire de Lausane qui a fait cette Edition, avoue qu'elle est tout-à-faithors d'œuvre, & qu'il ne s'est déterminé à l'imprimer, que parce qu'elle lui*

* On n'étoit plus en état de consulter Mr. de Fontenelle quand on reçut cette Piéce

lui a paru fort belle. Comme elle n'eſt pas longue, on a cru devoir mettre les connoiſſeurs à portée d'examiner, s'ils devoient ſouſcrire à ce jugement.

Le principal avantage de cette Edition c'eſt que Mr. de FONTENELLE *s'eſt donné la peine de parcourir l'Exemplaire ſur lequel on a travaillé, & d'y corriger quelques fautes aſſez conſidérables. De plus, on y a joint une Lettre à Madame de* SAINT HYACINTHE *& deux Piéces de Mad.* VATRY, *l'une concerne la perſonne de Mad. de* LAMBERT, *& l'autre un de ſes Ouvrages.*

L'Edition de 1748 *a été notre modéle pour la correction, à laquelle nous avons aporté le plus grand ſoin: nous l'avons même rectifiée en quelques endroits, nous n'en citerons qu'un. Page* 66 *ligne* 4 *de l'Edition de Paris, nous avons changé le mot de* premier *en celui de* dernier, *voyez ci-après page* 160 *ligne* 25, *l'erreur ſaute aux yeux. Nous ajouterons que ce volume, contient les deux de Paris, & par conſéquent à la moitié du prix.*

A l'égard des autres Editions de cet Ouvrage, elles ſont ſi inférieures en tout, que le Public doit préférer celle-ci.

ABREGÉ

ABREGÉ
DE LA VIE
DE MAD. LA MARQUISE
DE LAMBERT*.

LA Marquise de LAMBERT qui se nommoit *Anne Thérese de Marguenat de Courcelles*, étoit Fille unique d'Etienne de Marguenat, Seigneur de COURCELLES, Maître ordinaire en la Chambre des Comptes, mort le 22 Mai 1656, & de *Monique Passard*, morte le 21 Juillet 1692. pour lors femme en secondes nôces de François le Coigneux, Seigneur de la Rocheturpin & de Bachaumont, célébre par son bel esprit.

Elle avoit été mariée le 22 Février 1666. avec *Henri* de LAMBERT, Marquis de S. Bris en Auxerrois, Baron de Chitri & Augy, alors Capitaine au Régiment Royal & depuis Mestre de Camp d'un

* Tirée du Mercure de France du mois d'Août 1733.

d'un Régiment de Cavalerie : fait Brigadier en 1674. Maréchal de Camp le 25 Février 1677. Commandant de Fribourg en Brisgaw, au mois de Novembre suivant : Gouverneur de Lonwi, & Lieutenant Général des Armées du Roi, au mois de Juillet 1682, & enfin Gouverneur & Lieutenant Général de la Ville & Duché de Luxembourg, au mois de Juin 1684, mort au mois de Juillet 1686.

Elle avoit eu, outre deux filles mortes en bas âge, un fils & une autre fille : le fils est *Henry-François* DE LAMBERT, Marquis de St. Bris, né le 13 Décembre 1677, Lieutenant Général des Armées du Roi du 30 Mars 1720., & Gouverneur de la Ville d'Auxerre, autrefois Colonel du Régiment de Périgord. Il a été marié le 12 Janvier 1725 avec Angélique de LARLAN de Rochefort, Veuve de Louis-François DU PARC Marquis de Lœmaria, Lieutenant Général des Armées du Roi, mort le 4 Octobre 1709. La fille de la Marquise de Lambert étoit *Marie-Thérese* DE LAMBERT, qui avoit été mariée en 1703, avec Louis DE BEAUPOIL, Comte de St. Aulaire, Seigneur de la Porcherie

&

& de la Grenellerie, Colonel Lieutenant du Régiment d'Enguin Infanterie, tué au combat de Ramersheim, dans la haute Alsace, le 26 Août 1709; elle est morte le 13 Juillet 1731, âgée de 52 ans, ayant laissé une fille unique, nommée Thérese-Eulalie de Beaupoil de St. Aulaire, mariée le 7 Fevrier 1725, avec Anne-Pierre d'Harcourt, Marquis de Beuvron, Seigneur de Tourneville, Lieutenant Général pour le Roi au Gouvernement de Normandie, Gouverneur du vieux Palais de Rouen, & Mestre de Camp de Cavalerie, frere du Duc d'Harcourt.

La Mere de la Marquise de Lambert épousa, comme on l'a dit, Mr. de Bachaumont, qui non seulement faisoit fort agréablement des Vers, comme tout le monde sait par le fameux voyage dont il partagea la gloire avec la Chapelle; mais qui, de plus, étoit homme de beaucoup d'esprit, & de plus encore, homme de très-bonne compagnie, dans un tems où la bonne & la mauvaise se mêloient beaucoup moins, & l'on y étoit bien plus difficile. Il s'affectionna à sa Belle fille, presque encore enfant, à cause des dispositions heureuses qu'il découvrit

couvrit bientôt en elle ; & il s'apliqua à les cultiver, tant par lui-même que par le monde choisi qui venoit dans sa maison, & dont elle aprenoit sa Langue comme on fait la Langue maternelle.

Elle se déroboit souvent aux plaisirs de son âge, pour aller lire en son particulier ; & elle s'accoutuma dès-lors, de son propre mouvement, à faire de petits Extraits de ce qui la frapoit le plus. C'étoient déja, ou des Réflexions fines sur le cœur humain, ou des tours d'expressions ingénieux ; mais le plus souvent des Réflexions. Ce gout ne la quitta, ni quand elle fut obligée de representer à Luxembourg, dont Mr. le Marquis de Lambert étoit Gouverneur, ni quand, après sa mort, elle eût à essuyer de longs & cruels Procès où il s'agissoit de toute sa fortune : enfin quand elle les eut conduits & gagnés avec toute la capacité d'une personne qui n'eut point eu d'autre talent ; libre enfin & maitresse d'un bien assez considérable qu'elle avoit presque conquis, elle établit dans Paris une maison où il étoit honorable d'être reçu. C'étoit la seule, à un petit nombre d'exceptions près, qui se fut préservée de la maladie épidémique du Jeu ; la seule où l'on

l'on se trouvât pour se parler raisonnablement les uns les autres, & même avec esprit selon l'occasion. Aussi, ceux qui avoient leurs raisons pour trouver mauvais qu'il y eut encore de la conversation quelque part, lançoient-ils, quand ils le pouvoient, quelques traits malins contre la maison de Madame de Lambert; & Madame de Lambert elle-même, très-délicate sur les discours & sur l'opinion du Public, craignoit quelque fois de donner trop à son goût: elle avoit le soin de se rassurer, en faisant réflexion que dans cette même maison, si accusée d'esprit, elle y faisoit une dépense très-noble, & y recevoit beaucoup plus de gens du Monde & de condition, que de gens illustres dans les Lettres.

Son extrême sensibilité sur les discours du Public, fut mise à une bien plus rude épreuve. Elle s'amusoit volontiers à écrire pour elle seule, & elle voulut bien lire ses Ecrits à un très-petit nombre d'amis particuliers; car quoiqu'on n'écrive que pour soi, on écrit aussi un peu pour les autres sans s'en douter. Elle fit plus; elle laissa sortir ses papiers de ses mains, sous les sermens les plus forts qu'on

qu'on lui fit de la fidélité la plus exacte. On viola les sermens ; des Auteurs ne crurent point qu'une modestie d'Auteur put être sincére ; ils prirent des Copies qui ne manquérent pas d'échaper. Voila les *Avis d'une Mere à son Fils*, les *Avis à sa Fille*, imprimés, & elle se croit deshonorée. Une Femme de condition faire des Livres, comment soutenir cette infamie !

Le Public sentit bien cependant le mérite de ses Ouvrages, la beauté du stile, la finesse & l'élevation des sentimens, le ton aimable de vertu qui y régne par tout. Il s'en fit en peu de tems plusieurs Editions, soit en France, soit ailleurs, & ils furent traduits en Anglois. Mais Mad. de Lambert ne se consoloit point, & on n'auroit pas la hardiesse d'assurer ici une chose si peu vraisemblable, si après ces succès, on ne lui avoit vu retirer de chez un Libraire, & payer au prix qu'il voulut, toute l'Edition qu'il venoit de faire d'un autre Ouvrage qu'on lui avoit dérobé.

Les qualités de l'Ame plus importantes & plus rares, surpassoient encore en elle les qualités de l'Esprit. Elle étoit

née

née courageuſe, peu ſuſceptible d'aucune crainte, ſi ce n'étoit ſur la gloire : incapable de ſe rendre aux obſtacles dans une entrepriſe néceſſaire ou vertueuſe. Elle n'étoit pas ſeulement ardente à ſervir ſes Amis ſans attendre leurs priéres, ni l'expoſition ſouvent humiliante de leurs beſoins ; mais une bonne action à faire, même en faveur des perſonnes indifférentes, la tentoit toujours vivement, & il falloit que les circonſtances fuſſent bien contraires, ſi elle n'y ſuccomboit pas. Quelques mauvais ſuccès de ſes généroſités ne l'en avoient point corrigée, & elle étoit toujours également prête à hazarder de faire le bien. Elle fut fort infirme pendant tout le cours de ſa vie. Ses dernieres années furent accablées de ſouffrances, pour leſquelles ſon courage naturel n'eut pas ſuffi ſans le ſecours de toute ſa Religion.

Enfin elle décéda à Paris le 12 Juillet 1733, dans la 86me année de ſon âge, généralement regrettée, à cauſe des grandes qualités de ſon cœur & de ſon Eſprit. Nous avons d'elle, comme on l'a dit, un excellent Ouvrage

ſous

sous ce titre : *Avis d'une Mere à son Fils & à sa Fille*, imprimé à Paris chez Ganeau 1728, un volume in-douze, & des *Réflexions sur les Femmes* dont il y en a une Edition en Hollande.

TABLE

TABLE
DES OUVRAGES
de Madame la Marquise DE LAMBERT.

AVis d'une Mere à son Fils, *Pag.* 1
Avis d'une Mere à sa Fille, 55
Traité de l'Amitié, 117
• Traité de la Vieillesse à Madlle. sa fille, 143
Réflexions diverses,
I. Sur les FEMMES, 171
• II. Sur le GOUT, 212
• III. Sur les Richesses, 215
• Psiché, *en Grec*, Amé, 225
portraits de diverses Personnes.
• de Mr. de..... 227
• de Madlle de..... 230
• de Mr. de S..... 235
• de Mr. de F..... 239
Dialogue entre *Alexandre* & *Diogene* sur l'égalité des Biens, 243
Discours sur le sentiment d'une Dame qui croyoit que l'Amour convenoit aux Femmes, lors même qu'elles n'étoient plus jeunes, 255
Discours sur la Délicatesse d'Esprit & de Sentiment 269
Discours sur la différence qu'il y a de la Réputation à la Considération, 271
La Femme Hermite, nouvelle nouvelle, 279
Lettres diverses.
Lettre à Mr. l'Abbé de Choysi, en lui envoyant ses *Réflexions sur les Femmes*, 361

* — à Madame la Supérieure de la Magdeleine de Treſnel, ſur l'Education d'une jeune Demoiſelle, 362
* — au R. P. B... Jéſuite ſur Homére, 370
* — au même ſur le même ſujet, 373
* — au même, 383
* — à Mr. de Sacy ſur la mort de Mgr. le Duc de Bourgogne, 384
—— de Mr. de la Mothe Fenelon à Mr. de Sacy, au ſujet de Madame la Marquiſe de Lambert, 388
—— de Made. la Marquiſe de Lambert à Mr l'Archevêque de Cambray, en réponſe à celle que ce Prélat avoit écrite à Mr. de Sacy, 391
—— Réponſe de Mr. l'Archevêque de Cambray, 393
—— de Made. de Lambert, au même, 394
—— Réponſe à ladite, 396
—— du même à la même ſur la mort de Monſeigr. le Duc de Bourgogne, 397
* — à Monſieur.... 397
* — à Madame de.... 399
—— à Madame de... ſur ſon mariage, 402
—— à Mr. l'Abbé.... 404
—— à Mr. de St. Hyacinthe à Londres, 410
—— de Mr. de la Riviere Gentilhomme de Bourgogne, à Made. la Marquiſe de Lambert, 411
—— du même à la même, 416
—— du même à Mr. l'Abbé de Sainctot, 418
Piéces en Vers de Mad. de Vatri, 421
Epitre à Mad la Marquiſe de Lambert par Madame de Vatri, 423
Lettre à Mad. de S. Hyacinthe, 424
Placet à Pline de Md. de Lambert, 425

FIN DE LA TABLE.

AVIS
D'UNE MERE
A SON FILS.

QUELQUES soins que l'on prenne de l'Education des enfans, elle eſt toujours très-imparfaite. Il faudroit, pour la rendre utile, avoir d'excellens Gouverneurs; & où les prendre? à peine les Princes peuvent-ils en avoir & ſe les conſerver. Où trouve-t-on des hommes aſſez au deſſus des autres, pour être dignes de les conduire? Cependant les premieres années ſont précieuſes, puiſqu'elles aſſurent le mérite des autres.

Il n'y a que deux tems dans la vie, où la Vérité ſe montre utilement à nous: dans la jeuneſſe, pour nous inſtruire; dans la vieilleſſe, pour nous conſoler. Dans le tems des paſſions, la Vérité nous abandonne.

Quoique deux hommes célébres * ayent eu attention à votre éducation, par amitié pour moi ; cependant, obligé de ſuivre l'ordre des Etudes établi dans les Colléges, ils ont plus ſongé, dans vos premieres années, à la ſcience de l'eſprit, qu'à vous aprendre le monde & les bienſéances.

Voici, mon fils, quelques préceptes qui regardent les mœurs. Liſez-les ſans peine. Ce ne ſont point des leçons ſéches qui ſentent l'autorité d'une Mere ; ce ſont des avis que vous donne une Amie, & qui partent du cœur.

En entrant dans le monde, vous vous êtes apparemment propoſé un objet : vous avez trop d'eſprit pour vouloir y vivre à l'aventure. Vous ne pouvez aſpirer à rien de plus digne, ni de plus convenable que la gloire : mais il faut ſavoir ce que l'on entend par le terme de gloire, & quelle idée vous y attachez.

Il en eſt de bien des ſortes : chaque profeſſion à la ſienne. Dans la vôtre, mon fils, on entend la gloire qui ſuit la valeur. C'eſt la gloire des Héros. Elle eſt la plus brillante ; les véritables marques d'honneur & les récompenſes

y

* Le P. Bouhours & le P. Cheminais.

y sont attachées : la Renommée semble ne parler que pour eux ; & quand vous êtes parvenu à un certain dégré de réputation, rien n'est perdu. Tout le monde a consenti qu'on donnât le premier rang aux vertus militaires : cela étoit juste ; elles coûtent assez. Mais il y a plusieurs maniéres de s'acquitter de ses obligations.

Les uns n'embrassent la profession des armes, que pour éviter la honte de dégénérer : les autres ne la suivent pas seulement par devoir, mais par goût. Les premiers ne s'élevent guéres au-dessus de leur état ; c'est une dette qu'ils payent : ils en demeurent-là. Les autres, soutenus par l'ambition, marchent à pas de Géans dans le chemin de la gloire. Les uns ont la fortune pour objet ; les autres l'élévation & l'immortalité. Ceux qui se bornent à la fortune, ont toujours un mérite borné. Tout homme qui n'aspire pas à se faire un grand nom, n'exécutera jamais de grandes choses : ceux qui marchent nonchalemment, souffrent toutes les peines de leur profession, & n'en ont ni l'honneur, ni la récompense.

Si l'on entendoit bien ses intérêts, on négligeroit la fortune, & l'on n'auroit,

dans toutes les professions, que la gloire pour objet. Quand vous êtes parvenu à un certain dégré de mérite, & qu'il est connu, la grande gloire a toujours la fortune à sa suite. On ne peut avoir trop d'ardeur de s'élever, ni soutenir ses desirs d'espérances trop flatteuses.

Il faut, par de grands objets, donner un grand ébranlement à l'ame, sans quoi elle ne se mettroit point en mouvement. Quelque ardent ; quelque vif que soit votre amour pour la gloire, vous demeurerez encore bien au-deçà du terme : mais quand vous n'iriez qu'à moitié chemin, il est toujours beau d'avoir osé.

Rien ne convient moins à un jeune homme, qu'une certaine modestie, qui lui fait croire qu'il n'est pas capable de grandes choses. Cette modestie est une langueur de l'ame, qui l'empêche de prendre l'essor, & de se porter avec rapidité vers la gloire. On disoit à AGESILAS, que le Roi de Perse étoit le grand Roi. *Pourquoi sera-t-il plus grand que moi*, répondit-il, *tant que j'aurai une épée à mon côté ?* Il a un mérite supérieur, qui sent que rien ne lui est impossible.

La fortune, mon fils, ne vous a pas aplani le chemin de la gloire. Pour vous l'ouvrir

l'ouvrir, je vous donnai de bonne heure un Régiment, persuadée qu'on ne pouvoit entrer trop tôt dans une profession où l'expérience est si nécessaire ; & que les premieres années assuroient la réputation & répondoient de toute la vie. Vous fites la Campagne de Barcelone, la plus heureuse pour les armes du Roi, & la moins célébrée : vous revenez en Italie, où tout est contre nous, où nous avons à combattre climat, ennemis, situation & prévention. Les Campagnes malheureuses pour le Roi le sont aussi pour les particuliers ; la Terre ensévelit les morts & les fautes des vivans ; & la Renommée se tait, & ne parle plus des services de ceux qui restent. Mais il faut compter que la vraie valeur n'est jamais ignorée. Il y a tant d'yeux ouverts sur vous, que ce sont autant de témoins de ce que vous valez. De plus, de pareilles Campagnes vous instruisent davantage : vous vous êtes essayé : vous sçavez vous-même à peu près ce que vous êtes : les autres le sçavent aussi ; & si votre réputation se forme moins vite, elle en est plus certaine.

Les grands Noms ne se font pas en un jour. Mais ce n'est pas seulement

la valeur qui fait les hommes extraordinaires; c'eſt elle qui les commence, & les autres vertus les achevent.

L'idée d'un Héros eſt imcompatible avec l'idée d'un homme ſans juſtice, ſans probité, & ſans grandeur d'âme. Il ne ſuffit pas d'avoir l'honneur de la valeur, il faut auſſi avoir l'honneur de la probité. Toutes les vertus s'uniſſent pour former un Héros. La valeur, mon fils, ne ſe conſeille point; c'eſt la Nature qui la donne: mais on peut l'avoir à un très-haut dégré, & être d'ailleurs peu eſtimable.

La plupart des jeunes gens croyent toutes leurs obligations remplies, dès qu'ils ont les vertus militaires; & qu'il leur eſt permis d'être injuſtes, mal-honnêtes, & impolis. N'etendez point le droit de l'épée; il ne vous diſpenſe pas des autres devoirs.

Soyez, mon fils, ce que les autres promettent d'être. Vos modeles ſont dans votre Maiſon. Vos Peres ont ſçu aſſocier toutes les vertus à celles de leur profeſſion. Fidéle au ſang dont vous ſortez, ſongez qu'il ne vous eſt pas permis d'être un homme médiocre: on ne vous en quittera pas à bon marché. Le mérite

de

de vos Peres rehaussera votre gloire, & fera votre honte si vous dégénérez : ils éclairent vos vertus & vos défauts.

La naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne ; & vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui.

Vous trouverez, mon fils, tous les chemins qui conduisent à la gloire bien préparés. C'est un grand trésor, qu'un bon Nom, & la réputation de ses Peres. Ils vous ont mis à portée de tout. Ce n'est pas assez de les égaler ; il faut les passer, & arriver au terme ; je veux dire, aux honneurs qu'ils ont approchés de si près, & qu'une mort prématurée leur a ravis.

Je regrette tous les jours de n'avoir pas vu votre Grand'pere. Au bien que j'en ai ouï dire, personne n'avoit plus que lui les qualités éminentes & le talent de la Guerre. Il s'étoit acquis une telle estime & une telle autorité dans l'Armée, qu'avec dix mille hommes il faisoit plus que les autres avec vingt. Il auroit mené les troupes à un péril certain, qu'elles auroient cru aller à une victoire assurée. L'exécution des ordes qu'il recevoit, n'étoit jamais douteuse entre ses mains. Au siége de Graveline, les Ma-

réchaux de Gaſſion & de la Meilleraye qui commandoient, s'étant brouillés, leur démêlé diviſa l'Armée: les deux partis alloient ſe charger, lorſque votre Grand'pere, qui n'étoit alors que Maréchal de Camp, plein de cette confiance & de cette autorité que donne le zéle du bien public, ordonna aux troupes de la part du Roi de s'arrêter. Il leur défendit de reconnoître ces Généraux pour leurs Chefs. Les troupes lui obéirent; les Maréchaux de la Meilleraye & de Gaſſion furent obligés de ſe retirer. Le Roi a ſçu cette action, & en a parlé plus d'une fois avec eſtime.

Sa fidélité parut à la guerre de Paris; il refuſa le bâton de Maréchal de France, que Monſieur Gaſton Duc d'Orléans lui fit offrir pour l'attirer dans ſon parti. Le Roi l'ayant ſçu, lui envoya le Brevet de Chevalier de l'Ordre; & lui écrivit qu'il n'oublieroit jamais les preuves qu'il venoit de lui donner de ſon attachement.

Quand il eut le Gouvernement de Metz (le plus beau de ce tems-là, & le plus deſiré) le Cardinal de Richelieu lui en envoya le Brevet à la Chapelle, dont il étoit Gouverneur. Il étoit couché lorſque le courier arriva; ſes gens l'éveil-

l'éveillérent : il prit le paquet sans l'ouvrir, le mit sous son chevet, & se rendormit.

Etant Gouverneur de Metz, on lui offrit des sommes considérables pour consentir à l'établissement d'un Parlement en cette Ville : il ne voulut jamais y donner son consentement. Les Gouverneurs de ce tems-là avoient la même autorité que des Vicerois. Il refusa cent mille francs que les Juifs lui offrirent pour avoir la permission de ne plus porter le chapeau jaune. Son cœur sensible à la vraie gloire, sans vanité, sans vue de récompense, m'épriſoit les richesses, & n'aimoit la vertu que pour elle-même. Il étoit si modeste, qu'il n'a jamais sçu ce qu'il valoit. Il avoit eu l'honneur de commander Monsieur de Turenne, qui avoit la politesse de dire, que Monsieur **** lui avoit apris son métier. Plus d'une personne en place ont dit bien des fois, que c'étoit la honte de la France, qu'un homme de ce mérite-là n'ait pas été élevé aux premieres dignités de la guerre.

Voilà, mon fils, vos modéles. Les vertus vous sont montrées en un haut degré. Vous les avez toutes trouvées

dans votre Pere. Je ne parlerai point de ſes talens pour la guerre; cela ne me convient point; mais l'uſage que le Roi en a fait, & les divers emplois de confiance qu'il lui a donnés, marquent aſſez qu'il en étoit digne.

Le Roi a ſouvent dit que c'étoit un de ſes meilleurs Officiers, & ſur qui il comptoit davantage. Mais de plus, il avoit toutes les vertus de la ſociété: il a ſçu joindre l'ambition à la modération: il aſpiroit à la véritable gloire, ſans trop penſer à ſa fortune. Il fut long-tems oublié, & ſouffrit une eſpéce d'injuſtice. Dans ce tems malheureux, où votre Pere étoit brouillé avec la fortune, où tout autre ſe ſeroit dégoûté, avec quel courage ne ſouffrit-il pas ſes mauvais traitemens? Il voulut, en ne manquant à aucun de ſes devoirs, mettre la fortune dans ſon tort: il crut que la véritable ambition conſiſtoit bien plus à ſe rendre ſupérieur en mérite, qu'en dignité.

Il y a des vertus qui ne s'acquiérent que dans la diſgrace: nous ne ſçavons ce que nous ſommes, qu'après l'avoir éprouvée. Les vertus de la proſpérité ſont douces & faciles: celles de l'adverſité

sité sont dures & difficiles, & demandent un homme tout entier. Il sçut souffrir sans découragement, parce qu'il avoit en lui une infinité de ressources. Il crut que son devoir l'obligeoit à demeurer dans sa profession, persuadé que la lenteur des récompenses ne nous autorise jamais à quitter le service. Ses malheurs n'ébranlérent point son courage; il sçut joindre la patience à la dignité; aussi sçavoit-il jouir de la prospérité, sans enivrement & sans faste. Le changement de fortune n'en aportoit point à son ame, & ne lui coûtoit aucune vertu.

Quand il fut fait Gouverneur de Luxembourg, toute la Province craignoit la domination Françoise: il dissipa cette crainte, de maniére que l'on ne sentit presque pas le changement de Maître. Il avoit la main legere; & ne gouvernoit que par amour, & jamais par autorité. Il ne faisoit point sentir la distance qu'il y avoit de lui aux autres: sa bonté abregeoit le chemin qui le séparoit de ses inférieurs; ou il les élevoit jusqu'à lui, ou il descendoit jusqu'à eux. Il n'employoit son crédit que pour faire du bien. Il ne pouvoit souffrir qu'il y eût des malheureux où il commandoit: il ne songeoit

qu'à solliciter & à obtenir des pensions pour les Officiers, des gratifications pour les blessés & pour ceux qui s'étoient distingués. Beaucoup de gens lui doivent leur fortune.

L'amour-propre gagna peu dans l'avancement de votre Pere; ce qui fut le bien des autres: aussi croit-il l'amour de ceux qui vivoient sous son Gouvernement; & quand il mourut, s'ils l'avoient pu, ils l'auroient racheté de leur sang. Ses bonnes qualités firent taire l'envie, & tout le monde applaudissoit dans son cœur aux graces du Roi. Dans un tems si corrompu, il avoit des mœurs si pures: il pensoit d'une maniére bien différente de la plupart des hommes.

Quelle fidélité à tenir sa parole! il la gardoit toujours à ses dépens. Quel desintéressement! il comptoit le bien pour rien. Quelle indulgence n'avoit-il pas pour les foiblesses de l'humanité! il excusoit tout, regardoit les fautes comme des malheurs, & se croyoit seul obligé d'être honnête homme. Ses vertus laissoient les autres à leur aise. Il avoit de ces facilités aimables, qui servent au commerce, & qui unissent les hommes. Toutes ses vertus étoient sûres, parce qu'el-

qu'elles étoient naturelles. Le mérite acquis est souvent incertain : pour lui, fidéle à sa raison & vertueux sans effort, il ne s'est jamais démenti.

Voilà, mon fils, ce que nous avons perdu. Tant de mérite nous répondoit d'une grande fortune : rien de plus apparent que nos espérances sous un Prince si juste. Votre Pere ne vous a laissé qu'un Nom & des exemples. Le Nom, vous devez le porter avec dignité; & vous devez l'imitation à ses Vertus. Voilà sur quoi vous avez à vous former : je ne vous en demande pas davantage : mais je ne vous quitte pas à moins.

Vous avez plus d'avance que vos Peres, puisqu'ils peuvent vous guider. Je dirai sans honte, qu'ils ne vous ont laissé aucune fortune : on ne rougit point de l'avouer, quand on a employé son bien au service de son Prince, & qu'on a vécu sans injustice & sans bassesse.

Il y a si peu de grandes fortunes innocentes, que je pardonne à vos Peres de ne vous en avoir point laissé. J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre quelque ordre à nos affaires, où l'on ne laisse aux Femmes que la gloire de l'œconomie. Je remplirai autant qu'il me sera possible les

les obligations de mon état : je vous laisserai autant de bien qu'il en faut, si vous avez le malheur d'être sans mérite ; & assez, si vous avez les vertus que je vous desire.

Comme je ne souhaite rien tant que de vous voir parfaitement honnête homme, voyons quels en sont les devoirs, pour connoître nos obligations. Je m'instruis moi-même par ces réflexions : peut-être serai-je assez heureuse pour changer un jour mes préceptes en exemples.

Celle qui exhorte doit marcher la premiere. Un Ambassadeur de Perse demandoit à la Femme de LEONIDAS, *pourquoi à Lacédemone on honorait tant les Femmes ? C'est qu'elles seules sçavent faire des Hommes*, répondit-elle. Une Dame Grecque montroit à la Mere de PHOCION ses pierreries, & lui demandoit les siennes ; elle lui montra ses Enfans, & lui dit, *Voilà ma parure & mes ornemens.* J'espere bien, mon fils, qu'un jour vous ferez toute ma gloire. Mais revenons aux devoirs des hommes.

L'ordre des devoirs, est de savoir vivre avec ses supérieurs, ses égaux, ses inférieurs, & avec soi-même. Avec ses supérieurs ; sçavoir plaire sans bassesse ; montrer

montrer de l'estime & de l'amitié à ses égaux ; ne point faire sentir le poids de la supériorité à ses inférieurs ; conserver de la dignité avec soi-même.

Audessus de tous ces devoirs est le Culte que vous devez à l'Etre suprême. La Religion est un commerce établi entre Dieu & les hommes, par les graces de Dieu aux hommes, & par le Culte des hommes à Dieu. Les ames élevées ont pour Dieu des sentimens & un Culte à part, qui ne ressemble point à celui du peuple : tout part du cœur, & va à Dieu. Les vertus morales sont en danger sans les chrétiennes. Je ne vous demande point une piété remplie de foiblesse & de superstition : je demande seulement que l'amour de l'Ordre soumette à Dieu vos lumiéres & vos sentimens ; que le même amour de l'Ordre se répande sur votre conduite : il vous donnera la Justice, & la justice assure toutes les vertus.

La plupart des jeunes gens croyent aujourd'hui se distinguer, en prenant un air de libertinage, qui les décrie auprès des personnes raisonnables : c'est un air qui ne prouve pas la supériorité de l'esprit, mais le déréglement du cœur. On n'atta-

n'attaque point la Religion, quand on n'a point intérêt de l'attaquer. Rien ne rend plus heureux, que d'avoir l'esprit persuadé & le cœur touché : cela est bon pour tous les tems. Ceux même qui ne sont pas assez heureux pour croire comme ils doivent, se soumettent à la Religion établie : ils savent que ce qui s'appelle préjugé, tient un grand rang dans le monde, & qu'il faut le respecter.

Le libertinage de l'esprit, & la licence des mœurs, doivent être bannis sous le Régne où nous sommes.

Les mœurs du Souverain dominent : elles ordonnent ce qu'il fait, & défendent ce qu'il ne fait pas. Les défauts des Princes doublent, & leurs vertus renaissent par imitation. Quand les Courtisans auroient le cœur corrompu, il régne toujours à la Cour une honnêteté qui masque le vice. Nous sommes bien heureux d'être nés dans un siécle, où la pureté des mœurs & le respect de la Religion sont nécessaires pour plaire au Prince.

Je pourrois, mon fils, me placer dans l'ordre des devoirs; mais je veux tout tenir de votre cœur. Faites attention à l'état où m'a laissé votre Pere. J'avois sacrifié

sacrifié tout mon bien à sa fortune ; je perdis tout à sa mort. Je me vis seule & sans appui : je n'avois d'Amis que les siens, & j'ai éprouvé que peu de gens savent être Amis des morts. Je trouvai mes ennemis dans ma propre famille : j'avois à soutenir, contre des personnes puissantes, un procès qui décidoit de ma fortune ; je n'avois pour moi que la justice & mon courage ; je l'ai gagné sans crédit & sans bassesse. Enfin, j'ai fait de ma mauvaise fortune tout ce qu'on en pouvoit faire. Dès qu'elle a été meilleure, j'ai songé à la vôtre. Donnez-moi dans votre amitié la même part que je vous donnerai dans ma petite fortune.

Je ne veux point de respect forcé ; je ne veux que des soins du cœur. Que vos sentimens viennent à moi sans que vos intérêts les amènent. Enfin, ayez soin de votre gloire, & j'aurai soin du reste.

Vous sçavez vous conduire avec vos supérieurs. On n'a que faire des préceptes pour les devoirs qui regardent le Prince ; vous êtes d'une race qui lui a tout sacrifié. A l'égard de ceux dont vous dépendez, le premier mérite est de plaire.

Dans

Dans les Emplois ſubalternes vous ne vous ſoutenez que par les agrémens : les Maîtres ſont comme les Maitreſſes ; quelque ſervice que vous leur ayez rendu, ils ceſſent de vous aimer, quand vous ceſſez de leur plaire.

Il y a pluſieurs ſortes de Grandeurs ; & qui demandent pluſieurs ſortes d'hommages.

Il y a des Grandeurs réelles & perſonnelles, & des Grandeurs d'inſtitution. On doit du reſpect aux perſonnes élevées en dignités ; mais ce n'eſt qu'un reſpect extérieur : on doit de l'eſtime & un reſpect de ſentiment au mérite. Quand de concert la Fortune & la Vertu ont mis un homme en place, c'eſt un double empire & qui exige une double ſoumiſſion : mais il ne faut pas que le brillant de la Grandeur vous éblouiſſe & vous jette dans l'illuſion.

Il y a des ames baſſes, qui ſont toujours proſternées devant la Grandeur. Il faut ſéparer l'homme de la dignité, & voir ce qu'il eſt quand il en eſt dépouillé. Il y a bien une autre Grandeur, que celle qui vient de l'autorité : ce n'eſt ni la naiſſance, ni les richeſſes qui diſtinguent les hommes ; la ſupériorité réelle & véritable entr'eux, c'eſt le mérite.

Le

Le titre d'honnête homme eſt bien au deſſus des titres de la fortune. Dans les places ſubalternes l'on eſt dépendant : il faut faire ſa cour aux Miniſtres ; mais il la faut faire avec dignité. Je ne vous donnerai jamais des leçons de baſſeſſe : ce ſont vos ſervices qui doivent parler pour vous, & non pas des ſoumiſſions déplacées.

Les perſonnes de mérite qui s'attachent aux Miniſtres, les honorent : les eſclaves les aviliſſent. Rien n'eſt plus agréable que d'être ami des perſonnes élevées ; mais vous n'y parvenez que par l'envie de plaire.

Que vos liaiſons ſoient avec des perſonnes au-deſſus de vous ; par-là vous vous accoutumez au reſpect & à la politeſſe. Avec ſes égaux, on ſe néglige ; l'eſprit s'aſſoupit.

Je ne ſçai ſi l'on peut eſpérer de trouver des Amis à la Cour. Pour les perſonnes éminentes en dignité, leur place les diſpenſe de bien des devoirs, & couvre bien des défauts. Il eſt bon d'approcher les hommes, de les voir à découvert & avec leur mérite de tous les jours. De loin, les Favoris de la fortune vous impoſent : l'éloignement les

met

met dans le point de vue qui leur eſt favorable : la Renommée exagére leur mérite, & la Flaterie les déïfie. Approchez-les, vous ne trouverez que des hommes. Qu'on trouve de peuple à la Cour ! Pour ſe deſabuſer de la Grandeur, il faut la voir de près : vous ceſſerez auſſi-tôt de la deſirer & de la craindre.

Que les défauts des Grands ne vous gâtent pas ; mais qu'ils vous redreſſent. Que le mauvais uſage qu'ils font de leurs biens vous aprenne à mépriſer les richeſſe, & à vous régler. La vertu ne conduit point leur dépenſe.

Pourquoi, dans ce nombre infini de goûts inventés par la volupté & par la moleſſe, ne s'en eſt-on jamais fait un de ſoulager les malheureux ? L'humanité ne vous fait-elle point ſentir le beſoin de ſecourir vos ſemblables ? Les bons cœurs ſentent l'obligation de faire du bien, plus qu'on ne ſent les autres beſoins de la vie. MARC-AURELE remercioit les Dieux de ce qu'il avoit toujours fait du bien à ſes amis, ſans les avoir fait attendre. Le bonheur de la Grandeur, c'eſt lorſque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre : *Je ne puis*, diſoit ce Prince, *être touché d'un bonheur qui n'eſt que pour moi.*

Le plaisir le plus délicat est de faire le plaisir d'autrui ; mais pour cela, il ne faut pas tant faire de cas des biens de la fortune. Les richesses n'ont jamais donné la Vertu ; mais la Vertu a souvent donné les richesses. Quel usage aussi la plupart des Grands font-ils de leur gloire ? ils la mettent toute en marques extérieures & en faste. Leur dignité s'apesantit & abaisse les autres : cependant la véritable Grandeur est humaine ; elle se laisse aprocher, elle descend même jusqu'à vous : ceux qui la possédent sont à leur aise, & y mettent les autres. Leur élévation ne leur coute aucune vertu, & la noblesse de leurs sentimens les y avoit comme préparés & accoutumés. Ils n'y sont point étrangers, & n'y font souffrir personne.

Les titres & les dignités ne sont pas les liens qui nous unissent aux hommes, ni qui les attirent à nous. Si nous n'y joignons le mérite & la bonté, on leur échappe aisément, & on ne cherche qu'à se dédommager d'un hommage qu'on est forcé de rendre à leur place ; & en leur absence, on se donne la liberté de les juger & de les condamner. Mais si par envie nous aimons à diminuer leurs bonnes

nes qualités, il faut combattre ce sentiment, & leur rendre la justice qu'ils méritent. Nous croyons souvent n'en vouloir qu'aux hommes, & nous en voulons aux places: jamais ceux qui les ont occupées n'ont été au gré du monde, & on ne leur a rendu justice que quand ils ont cessé d'y être. L'envie malgré elle rend hommage à la Grandeur, quoiqu'elle semble la mépriser; car c'est honorer les places, que de les envier. Ne condamnons point par chagrin des situations agréables, qui n'ont que le défaut de nous manquer. Passons aux devoirs de la Société.

Les Hommes ont trouvé qu'il étoit nécessaire & agréable de s'unir pour le bien commun: ils ont fait des Loix pour réprimer les méchans: ils sont convenus entre eux des devoirs de la Société, & ont attaché l'idée de la gloire à la pratique de ces devoirs. Le plus honnête homme est celui qui les observe avec plus d'exactitude: on les multiplie à mesure que l'on a plus d'honneur & de délicatesse.

Les vertus se tiennent, & ont entre elles une espéce d'alliance, & c'est l'union de toutes ces vertus qui fait les

Hom-

Hommes extraordinaires. Après avoir prescrit les devoirs nécessaires à leur sureté commune, ils ont cherché à rendre leur commerce agréable ; ils ont établi des régles de politesse & de savoir vivre aux personnes bien nées.

On n'a point de préceptes à donner contre certains défauts. Il y a des vices qui sont inconnus aux honnêtes gens. La probité, la fidélité à tenir sa parole, l'amour de la vérité ; je crois n'avoir rien à vous aprendre sur tout cela. Vous sçavez qu'un honnête homme ne connoit point le mensonge. Quelles louanges ne donne-t-on point à ceux qui aiment la vérité ? Celui-là, dit-on, est semblable aux Dieux, qui fait du bien & qui dit la vérité. Mais s'il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense, il faut toujours penser ce que l'on dit. Le véritable usage de la parole, c'est de servir la vérité. Quand un homme a acquis la réputation de vrai, on jureroit sur sa parole : elle a toute l'autorité des sermens : on a pour ce qu'il dit un respect de Religion.

Le faux dans les actions n'est pas moins opposé à l'amour de la vérité, que le faux dans les paroles. Les honnêtes gens

ne

ne ſont point faux ; qu'ont-ils à cacher ? Ils ne ſont pas mêmes preſſés de ſe montrer ſûrs que tôt ou tard le vrai mérite ſe fait jour.

Souvenez-vous qu'on vous pardonnera plutôt vos défauts, que l'affectation à vous parer des vertus que vous n'avez pas. La fauſſeté eſt l'imitation du vrai : l'homme faux paye de mine & de diſcours : l'homme vai paye de conduite. Il y a long-tems qu'on a dit, que l'Hypocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu. Mais il ne ſuffit pas d'avoir les vertus principales pour plaire, il faut encore avoir les qualités agréables & liantes.

Quand on aſpire à ſe faire une grande réputation, on eſt toujours dépendant de l'opinion des autres : il eſt difficile d'arriver aux honneurs par les ſervices, ſi les maniéres & les Amis ne les font valoir.

Je vous ai déjà dit, que dans les Emplois ſubalternes, on ne ſe ſoutient que par ſavoir plaire : dès qu'on ſe néglige, l'on eſt d'un très-petit prix. Rien ne déplaît tant que de montrer un amour-propre trop dominant, de faire ſentir qu'on ſe préfére à tout, & qu'on ſe fait le centre de tout. On

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'aplique qu'à chercher les défauts d'autrui, & à les exposer au grand jour. Pour ces sortes de gens, qui n'ont de l'esprit qu'aux dépens des autres, ils doivent souvent penser qu'il n'y a point de vie assez pure, pour avoir droit de censurer celle d'autrui.

La raillerie, qui fait une partie des amusemens de la conversation, est difficile à manier. Les personnes qui ont besoin de médire, & qui aiment à railler, ont une malignité secrete dans le cœur. De la plus douce raillerie à l'offense, il n'y a qu'un pas à faire. Souvent le faux ami, abusant du droit de plaisanter, vous blesse : mais la personne que vous attaquez, a seule droit de juger si vous plaisantez ; dès qu'on la blesse, elle n'est plus raillée, elle est offensée.

L'objet de la raillerie doit tomber sur des défauts si legers, que la personne intéressée en plaisante elle-même. La raillerie délicate est un composé de louange & de blâme. Elle ne touche legerement sur des petits défauts, que pour mieux appuyer sur de grandes qualités. Mr. de la ROCHEFOUCAULT dit, *Que le Deshonorant offense moins que le*

Ridicule. Je penserois comme lui, par la raison qu'il n'est au pouvoir de personne d'en deshonorer une autre; c'est notre propre conduite, & non les discours d'autrui, qui nous deshonorent. Les causes du deshonneur sont connues & certaines; le ridicule est purement arbitraire: il dépend de la maniére que les objets se presentent, de la maniere de penser & de sentir. Il y a des gens qui mettent toujours les lunettes du ridicule; ce n'est pas la faute des objets, c'est la faute de ceux qui les regardent: cela est si vrai, que telles personnes à qui on donneroit du ridicule dans certaines Sociétés, seroient admirées dans d'autres où il y aura de l'esprit & du mérite.

C'est aussi par l'humeur qu'on plaît & qu'on déplaît; les humeurs sombres & chagrines, qui panchent vers la misantropie, déplaisent fort.

L'humeur est la disposition, avec laquelle l'ame reçoit l'impression des objets. Les humeurs douces ne sont blessées de rien, leur indulgence les sert & prête aux autres ce qui leur manque.

La plûpart des Hommes s'imaginent qu'on ne peut travailler sur l'humeur; ils

ils disent : *Je suis né comme cela*, & croyent que cette excuse leur donne le droit de n'avoir aucune attention sur eux. De pareilles humeurs ont assurément le droit de déplaire : les hommes ne vous doivent qu'autant que vous leur plaisez. Les règles pour plaire sont, de s'oublier soi-même, de ramener les autres à ce qui les intéresse, de les rendre contens d'eux-mêmes, de les faire valoir, & de leur passer les qualités qui leur sont contestées. Ils croyent que vous leur donnez ce que le monde ne leur accorde pas : c'est en quelque sorte créer leur mérite, que de les rehausser dans l'idée d'autrui, mais il ne faut pas pousser cela jusqu'à l'adulation.

Rien ne plait tant, que les personnes sensibles qui cherchent à se lier aux autres.

Faites en sorte que vos manieres offrent de l'Amitié, & en demandent. Vous ne sauriez être un Homme aimable, que vous ne sachiez être Ami ; que vous ne connoissiez l'Amitié. C'est elle qui corrige les vices de la Societé, elle adoucit les humeurs farouches : elle rabaisse les glorieux & les remet à leur place. Tous les devoirs de l'Honnêteté sont renfermés dans les devoirs de la parfaite Amitié.

Parmi le tumulte du monde, ayez, mon fils, quelque ami sûr, qui fasse couler dans votre ame les paroles de la vérité. Soyez docile aux avis de vos Amis. L'aveu des fautes ne coûte guere à ceux qui sentent en eux de quoi les reparer. Croyez donc n'avoir jamais assez fait, dès que vous sentez que vous pouvez mieux faire. Personne ne souffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite le plus d'être loué. Si vous êtes assez heureux pour avoir trouvé un Ami vertueux & fidéle, vous avez trouvé un tréſor : sa réputation garantira la vôtre : il répondra de vous à vous-même : il adoucira vos peines : il doublera vos plaisirs. Mais pour mériter un Ami, il faut savoir l'être.

Tout le monde se plaint qu'il n'y a point d'Amis, & presque personne ne se met en peine d'apporter les dispositions nécessaires pour en faire & pour les conserver. Les jeunes-gens ont des Sociétés ; rarement ont-ils des amis : les plaisirs les unissent, & les plaisirs ne sont pas des liens dignes de l'Amitié. Mais je ne prétends pas faire une Dissertation : je touche légerement les devoirs de la vie civile. Je vous renvoye à votre

tre cœur, qui vous demandera un Ami, & qui vous en fera sentir le besoin. Je laisse à votre délicatesse à vous instruire des devoirs de l'Amitié.

Si vous voulez être parfaitement honnête-homme, songez à régler votre Amour-propre, & à lui donner un bon objet. L'Honnêteté consiste à se dépouiller de ses droits, & à respecter ceux des autres. Si vous voulez être heureux tout seul, vous ne le serez jamais; tout le monde vous contestera votre bonheur: si vous voulez que tout le monde le soit avec vous, tout vous aidera. Tous les vices favorisent l'Amour-propre, & toutes les vertus s'accordent à le combattre: la valeur l'expose: la modestie l'abaisse: la générosité le dépouille: la modération le mécontente: & le zèle du bien public l'immole.

L'Amour propre est une préférence de soi aux autres; & l'Honnêteté est une préférence des autres à soi. On distingue deux sortes d'Amour-propre; l'un naturel, légitime & réglé par la justice & par la raison; l'autre, vicieux & corrompu. Notre premier objet, c'est nous-mêmes; & nous ne revenons à la justice, que par la réflexion. Nous ne sa-

vons pas nous aimer ; nous nous aimons trop, ou nous nous aimons mal. S'aimer comme il faut, c'eſt aimer la Vertu : aimer le Vice, c'eſt s'aimer d'un amour aveugle & mal entendu.

Nous avons vu quelquefois des perſonnes s'avancer par de mauvaiſes voyes : mais ſi le Vice eſt élevé, ce n'eſt pas pour long-tems : elles ſe détruiſent par les mêmes moyens & avec les mêmes principes, qui les ont établis. Si vous voulez être heureux avec ſureté, il faut l'être avec innocence. Il n'y a d'empire certain & durable, que celui de la Vertu.

Il y a d'aimables caracteres, qui ont une convenance naturelle & délicate avec la Vertu. Pour ceux à qui la Nature n'a pas fait ces heureux préſens, il n'y a qu'à avoir de bons yeux & connoître ſes véritables intérêts, pour corriger un mauvais penchant : voilà comme l'eſprit redreſſe le cœur.

L'amour de l'eſtime eſt auſſi l'ame de la Société ; il nous unit les uns aux autres : j'ai beſoin de votre approbation, vous avez beſoin de la mienne. En s'éloignant des hommes, on s'éloigne des vertus néceſſaires à la Société ;

car

car quand on est seul, on se néglige : le monde vous force à vous observer.

La Politesse est la qualité la plus nécessaire au commerce : c'est l'art de mettre en œuvre les manieres extérieures, qui n'assurent rien pour le fond. La Politesse est une imitation de l'Honnêteté, & qui presente l'Homme au dehors, tel qu'il devroit être au dedans : elle se montre en tout, dans l'air, dans le langage & dans les actions.

Il y a la Politesse de l'esprit, & la Politesse des manieres. Celle de l'esprit consiste à dire des choses fines & délicates : celle des manieres, à dire des choses flateuses, & d'un tour agréable.

Je ne renferme pas seulement la Politesse dans ce commerce de civilités & de complimens, que l'usage a établi : on les dit sans sentiment : on les reçoit sans reconnoissance : on surfait dans ce genre de commerce, & on en rabat par l'expérience.

La Politesse est un desir de plaire aux personnes avec qui l'on est obligé de vivre, & de faire ensorte que tout le monde soit content de nous ; nos Supérieurs, de nos respects ; nos égaux, de notre estime ; & nos inférieurs, de notre bonté.

Enfin elle consiste dans l'attention de plaire & de dire à chacun ce qui lui convient. Elle fait valoir leurs bonnes qualités ; elle leur fait sentir qu'elle reconnoit leur supériorité : quand vous saurez les élever, ils vous feront valoir à leur tour ; ils vous donneront sur les autres la place que vous voulez bien leur ceder ; c'est l'intérêt de leur amour-propre.

Le moyen de plaire, ce n'est point de faire sentir sa supériorité, c'est de la cacher. C'est habileté que d'être poli : on vous en quite à meilleur marché.

La plupart du monde ne demande que des manieres qui plaisent ; mais quand vous ne les avez pas, il faut que vos bonnes qualités doublent : il faut avoir bien du mérite, pour percer au travers des manieres grossieres. Il faut aussi ne point laisser voir trop d'attention sur vous-même ; une personne polie ne trouve jamais le tems de parler de soi.

Vous savez quelle sorte de Politesse est nécessaire avec les Femmes. A présent il semble que les jeunes gens se soient promis d'y manquer ; cela sent l'éducation négligée.

Rien n'est plus honteux que d'être gros-

fier volontairement. Mais ils ont beau faire, ils n'ôteront point aux Femmes la gloire d'avoir formé ce que nous avons eu de plus honnêtes gens dans le tems passé. C'est à elles qu'on doit la douceur des mœurs, la délicatesse des sentimens, & cette fine Galanterie de l'esprit & des manieres.

Il est vrai qu'à présent la Galanterie extérieure est bannie: les manieres ont changé, & tout le monde y a perdu; les Femmes, l'envie de plaire, qui est la source de leurs agrémens; & les Hommes, la douceur & cette délicate politesse, qui ne s'acquierent que dans leur commerce. La plupart des Hommes croyent ne leur devoir ni probité, ni fidélité; il semble qu'il soit permis de les trahir sans intéresser sa gloire. Qui voudroit pénétrer les motifs d'une pareille conduite, les trouveroit bien honteux. Ils sont fideles les uns aux autres parce qu'ils se craignent, parce qu'ils savent se faire rendre justice: mais ils manquent aux Femmes impunément & sans remords. Leur probité n'est donc que forcée; elle est plutôt l'effet de la crainte, que de l'amour de la justice. Aussi, en examinant de près ceux qui se

ſont un métier de la Galanterie, on les trouve ſouvent de mal-honnêtes gens ; ils contractent de mauvaiſes habitudes, les mœurs ſe gâtent, l'amour de la vérité s'affoiblit, on s'accoutume à négliger ſa parole & ſes ſermens. Quel métier, où ce que vous faites de moins mal, c'eſt d'arracher les Femmes à leur devoir, de deshonorer les unes, de deſeſperer les autres ; où ſouvent un malheur certain eſt toute la récompenſe d'un attachement ſincère & conſtant !

Les Hommes ne ſont pas en droit de tant blâmer les Femmes ; c'eſt par eux qu'elles perdent l'innocence : hors quelques Femmes deſtinées au vice des leur naiſſance, les autres vivroient dans l'habitude de leurs devoirs, ſi on ne prenoit pas ſoin de les en détourner ; mais enfin c'eſt à elles à être en garde contre eux. Vous ſavez qu'il n'eſt jamais permis de les deshonorer ; ſi elles ont eu la foibleſſe de vous confier leur honneur, c'eſt un dépôt dont on ne doit point abuſer. Vous le devez pour elles, ſi vous avez ſujet de vous en louer : vous le devez pour vous-même, ſi vous avez ſujet de vous en plaindre. Vous ſavez de plus, que par les loix de l'honneur

neur il faut combattre à armes égales : vous ne devez donc pas faire à une Femme un deshonneur de son amour, puisqu'elle ne peut jamais vous faire un deshonneur du vôtre.

Je dois encore vous avertir, qu'il ne faut pas attirer leur haine, elle est vive & implacable : il y a des offenses qu'elles ne pardonnent jamais, & on risque beaucoup plus qu'on ne pense, à blesser leur gloire : moins leur ressentiment éclate, plus il est terrible : il s'irrite en le retenant. N'ayez rien à demêler avec un Sexe qui sait haïr & se venger. D'ailleurs, les Femmes font la réputation des Hommes, comme les Hommes font celle des Femmes.

C'est une chose assez rare que de savoir manier la louange, & de la donner avec agrément & avec justice. Le Misantrope ne fait pas louer ; son discernement est gaté par son humeur. L'Adulateur en louant trop, se décrédite & n'honore personne. Le Glorieux ne donne des louanges que pour en recevoir ; il laisse trop voir qu'il n'a pas le sentiment qui fait louer. Les petits esprits estiment tout, parce qu'ils ne connoissent pas la valeur des choses : ils ne

ſavent placer ni l'eſtime, ni le mepris. L'Envieux ne loüe perſonne, de peur de ſe faire des égaux. Un honnête-homme loue à propos; il a plus de plaiſir à rendre juſtice, qu'à augmenter ſa réputation en diminuant celle des autres. Les perſonnes attentives & délicates ſentent toutes ces differences. Si vous voulez que la louange ſoit utile, louez par rapport aux autres, & non par rapport à vous.

Il faut ſavoir vivre avec ſes concurrens. Rien de plus ordinaire que de vouloir s'élever au deſſus d'eux, ou de chercher à les détruire : mais il y a une conduite plus noble, c'eſt de ne les attaquer jamais, & de ne ſonger qu'à les ſurpaſſer en mérite. Il eſt beau de leur ceder la place que vous croyez leur appartenir.

L'honnête-homme aime mieux manquer à ſa fortune, qu'à la juſtice. Diſputez de gloire avec vous-même, & tâchez d'acquérir des vertus qui rehauſſent celles que vous avez.

Il faut auſſi être retenu ſur la vengeance; il eſt ſouvent utile de ſe faire craindre, mais preſque toujours dangereux de ſe venger. Rien de plus foible, que

que de faire tout le mal qu'on peut faire. La meilleure maniere de se venger d'une injure, c'est de n'imiter pas celui qui vous l'a faite. C'est un spectacle digne des honnêtes-gens, que d'oposer la patience à l'emportement, la moderation à l'injustice. La haine outrée vous met au dessous de ceux qui vous haïssent. Ne justifiez point vos ennemis; ne faites rien qui puisse les absoudre : ils nous font moins de tort que nos défauts. Les petites ames sont cruelles; les grands Hommes ont de la clémence. César disoit, *que le plus doux fruit de ses victoires, c'étoit de pouvoir donner la vie à ceux qui auroient attenté à la sienne.* Rien de plus glorieux & de plus délicat, que cette sorte de vengeance : c'est la seule que les honnêtes-gens se permettent. Dès que votre ennemi se repent & se soumet, vous perdez le droit de vous venger.

La plupart des hommes ne mettent dans le commerce, que les foiblesses qui servent à la Société. Les honnêtes-gens se lient par les vertus; le commun des hommes, par les plaisirs; & les scélérats, par les crimes.

La Table & le Jeu ont leurs excès & leurs

leurs dangers : l'Amour a les siens ; on ne se joue pas toujours avec la beauté, elle commande quelquefois impérieusement. Rien de plus honteux, que de perdre dans le vin la Raison, qui doit être le guide de l'Homme. Se livrer à la Volupté, c'est se dégrader. Le plus sûr seroit donc de ne pas s'apprivoiser avec elle. Il semble que l'ame du Voluptueux lui soit à charge.

Pour le Jeu, c'est un renversement de toutes les bienséances : le Prince y oublie sa dignité, & la femme sa pudeur. Le gros jeu renferme tous les défauts de la Société. On se donne le mot à de certaines heures, pour se ruiner & pour se haïr. C'est une grande épreuve pour la probité ; peu de gens l'ont conservée pure dans le Jeu.

La plus nécessaire disposition pour goûter les plaisirs, c'est de savoir s'en passer. La Volupté est étrangere aux personnes raisonnables. Songez qu'auprès des plus grands plaisirs, vous attend un chagrin pour les troubler, ou un dépit pour les finir.

La sagesse se sert de l'Amour de la gloire, pour se défendre des bassesses où jette la Volupté. Mais il faut s'y prendre

de

de bonne heure, pour se préserver des passions; dans les commencemens elles obéissent; & dans la suite elles commandent: elles sont plus aisées à vaincre, qu'à contenter.

Défendez-vous de l'Envie, c'est la passion du monde la plus basse & la plus honteuse; elle est toujours desavouée. L'envie est l'ombre de la Gloire, comme la Gloire est l'ombre de la Vertu. La plus grande marque qu'on est né avec de grandes qualités, c'est d'être sans Envie.

Un Homme de qualité ne peut être aimable, sans la Libéralité. L'Avare a droit de déplaire. Il a en lui un obstacle à toutes les vertus: il n'a ni justice, ni humanité. Dés qu'on s'abandonne à l'avarice, on renonce à la Gloire. On a dit qu'il y avoit d'illustres Scélérats, mais qu'il n'y avoit pas d'illustres Avares.

Quoique la Libéralité soit un don de la Nature; cependant, si l'on avoit de la disposition au vice opposé, avec de l'esprit & des réflexions on pouroit s'en corriger.

L'avare ne jouit de rien. L'on a dit, que l'argent étoit un bon Serviteur, &

un

un mauvais Maître : il n'eſt bon que par l'uſage que l'on en fait faire.

L'Avare eſt plus tourmenté que le Pauvre. L'amour des Richeſſes eſt le commencement de tous les vices, comme le deſintéreſſement eſt le principe de toutes les vertus.

Il s'en faut beaucoup, que dans l'ordre des biens, les Richeſſes méritent le premier rang, quoiqu'elles ſoient le premier objet des deſirs de la plupart des Hommes ; cependant la Vertu, la Gloire & la grande Réputation, ſont bien au deſſus des préſens de la Fortune.

Le plaiſir le plus touchant pour les honnêtes-gens, c'eſt de faire du bien & de ſoulager les miſérables. Quelle différence, d'avoir un peu plus d'argent, ou de le ſavoir perdre pour faire plaiſir, & de le changer contre la réputation de bonté & de généroſité ! C'eſt un ſacrifice que vous faites à votre gloire. Prenez le fonds de votre libéralité ſur vous-même ; c'eſt un excellent ménage, qui va à vous élever & à faire dire du bien de vous.

C'eſt un grand tréſor, qu'une grande Réputation. Il ne faut pas s'imaginer que ce n'eſt que dans les grandes fortunes

tunes qu'on peut faire du bien ; tout le monde le peut dans son état, avec de l'attention sur soi & sur les autres. Ayez ce sentiment dans le cœur ; vous trouverez de quoi le satisfaire : les occasions naissent sous vos yeux, & il n'y a que trop de malheureux qui vous sollicitent.

La Liberalité se caracterise par la maniere de donner : le Liberal double le mérite du présent par le sentiment : l'Avare le gâte par le regret. La Liberalité n'a jamais ruiné personne. Ce n'est pas l'avarice qui éléve les maisons : elles se soutiennent par la justice, par la moderation & par la bonne-foi. La Liberalité est un des devoirs d'une grande naissance. Quand vous faites du bien, vous ne faites que payer une dette ; mais il faut que la prudence vous règle : les principes de la Prodigalité ne sont pas honteux, mais les suites en sont dangereuses.

Peu de gens savent vivre avec leurs inférieurs. La grande opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait regarder ce qui est au dessous de nous comme une espece à part. Que ces sentimens sont contraires à l'humanité ! Si

vous

vous voulez vous faire un grand Nom, il faut être accessible & affable. La profession des armes n'en dispense point. Germanicus étoit adoré de ses soldats: pour savoir ce qu'ils pensoient de lui, le soir il se promenoit dans le Camp, il écoutoit ce qu'ils disoient dans leurs petits repas, où ils se donnent la liberté de juger de leur Général? *il alloit* (dit TACITE) *jouir de sa réputation & de sa gloire.*

Il faut commander par l'exemple, & non pas par l'autorité; l'admiration force à l'imitation, bien plus que le commandement. Vivre dans la molleſſe, & traiter rudement les soldats, c'est être leur Tyran, & non pas leur Général.

Apprenez dans quelle vue on a institué le commandement, & de quelle maniere on doit s'y conduire: c'est la Vertu, c'est le respect naturel qu'on a pour elle, qui ont fait consentir les hommes à l'obéissance. Vous êtes un usurpateur de l'autorité, dès que vous ne la possedez pas à ce prix. Dans un Empire où la Raison seroit la maîtresse tout seroit égal, & l'on ne donneroit de distinction qu'à la Vertu.

L'humanité souffre de l'extrême différence

rence que la fortune a mise d'un homme à un autre. C'est le mérite qui doit vous séparer du peuple, & non la dignité, ni l'orgueil. Ne regardez les avantages de la naissance & des rangs, que comme des biens que la fortune vous prête, & non comme des distinctions attachées à votre être, & qui fassent partie de vous-même. Si votre état vous éleve au dessus du peuple, songez combien vous tenez au commun des hommes par vos foiblesses qui vous mêlent avec eux : que la justice arrête les mouvemens de votre orgueil, qui vous en sépare.

Sachez que les premieres Loix auxquelles vous devez obéir, sont celles de l'humanité : songez que vous êtes homme, & que vous commandez à des hommes. Le fils de Marc-Aurele ayant perdu son Précepteur, les Courtisans trouvoient mauvais qu'il le pleurât. MARC-AURELE leur dit : *Souffrez que mon fils soit homme, avant que d'être Empereur.*

Oubliez toujous ce que vous êtes, dès que l'humanité vous le demande : mais ne l'oubliez jamais, quand la vraie Gloire veut que vous vous en souveniez. Enfin, si vous avez de l'autorité, que ce soit

ſoit uniquement pour le bonheur des autres. Approchez-les de vous, ſi vous êtes grand, au lieu de les abaiſſer : ne leur faites jamais ſentir leur infériorité ; & vivez avec eux, comme vous voulez que vos ſupérieurs vivent avec vous.

La plupart des hommes ne ſavent pas vivre avec eux-mêmes : ils ne ſongent qu'à ſe ſéparer & à chercher leur bonheur au dehors. Il faut, s'il eſt poſſible, établir votre félicité avec vous-même & trouver en vous l'équivalent des biens que la fortune vous refuſe ; vous en ſerez plus libre : mais il faut que ce ſoit un principe de raiſon qui vous ramene à vous, & non pas un éloignement pour les hommes.

Vous aimez la ſolitude, on vous reproche d'être trop particulier : je ne condamne pas ce goût, mais il ne faut pas que les vertus de la Société en ſouffrent. *Retirez-vous en vous même*, dit MARC-ANTONIN : pratiquez ſouvent cette retraite de l'ame, vous vous y renouvellerez. Ayez quelque maxime, qui au beſoin ranime votre raiſon & qui fortifie vos principes. La retraite vous met en commerce avec les bons Auteurs. Les habiles

gens

gens n'entassent pas les connoissances, mais ils les choisissent.

Faites que vos études coulent dans vos mœurs, & que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu. Essayez de pénétrer les premiers principes des choses, & ne vous laissez pas trop asservir aux opinions du vulgaire.

Votre lecture ordinaire doit être l'Histoire; mais joignez-y la réfléxion. Quand vous ne penserez qu'à remplir votre mémoire de faits, à orner votre esprit des pensées & des opinions des Auteurs, vous ne ferez qu'un magasin des idées d'autrui: un quart-d'heure de réflexion étend & forme plus l'esprit, que beaucoup de lecture. Ce n'est pas la privation des connoissances qui est à craindre, c'est l'erreur & les faux jugemens.

La réflexion est le guide qui conduit à la vérité: ne considerez les faits que comme des autorités pour appuyer la raison, ou comme des sujets pour l'exercer.

L'Histoire vous instruira de votre métier: mais après en avoir tiré l'utilité qui convient à votre profession, il y a un usage moral à en faire, bien plus important pour vous.

La

La premiere ſcience de l'Homme, c'eſt l'Homme. Laiſſez aux Miniſtres la Politique, & aux Princes ce qui appartient à la Grandeur. Mais cherchez l'Homme dans le Prince : obſervez-le dans le train de la vie commune : voyez dans quel aviliſſement il tombe, quand il s'abandonne à ſa paſſion. une conduite déréglée eſt toujours ſuivie d'événemens malheureux.

Etudier l'Hiſtoire, c'eſt étudier les paſſions & les opinions des hommes, c'eſt les approfondir, c'eſt démaſquer leurs actions, qui ont paru grandes étant voilées & conſacrées par le ſuccès ; mais qui ſouvent deviennent mépriſables, dès que le motif en eſt connu. Rien de plus équivoque, que les actions des hommes. Il faut remonter aux principes, ſi on veut les connoître. Il n'eſt néceſſaire de nous aſſurer de l'eſprit de nos actions, avant que de nous applaudir.

Nous faiſons peu de bien, & beaucoup de mal ; & nous avons encore trouvé le ſecret, de gâter & de faire mal, le peu de bien que nous faiſons.

Voyez les Princes, dans l'Hiſtoire & ailleurs, comme des perſonnages de Théatre ; ils ne vous intéreſſent que par les

les qualités qui nous sont communes avec eux : cela est si vrai, que les Historiens qui se sont attachés à peindre les Hommes plus que les Rois, & qui nous les montrent dans leur domestique, plaisent bien davantage. Nous nous retrouvons en eux, nous aimons à voir dans les Grands nos foiblesses ; cela nous console en quelque façon de notre bassesse, & nous éleve en quelque sorte à leur hauteur. Enfin, regardez l'Histoire comme le témoin des tems & le tableau des mœurs ; vous pourez vous y reconnoître, sans que votre vanité en soit blessée.

Je vous exhorterai bien plus, mon fils, à travailler sur votre cœur, qu'à perfectionner votre esprit : ce doit être là l'étude de toute la vie. La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur ; il faut l'élever, pour aspirer à de grandes choses, & même oser s'en croire digne. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même, que ridicule de l'être avec les autres.

Ayez des pensées & des sentimens qui soient dignes de vous. La Vertu rehausse l'état de l'Homme, & le vice le dégrade. Si l'on étoit assez malheureux pour n'avoir

voir pas le cœur droit, il faudroit pour ſes propres intérêts le redreſſer : l'on n'eſt eſtimable que par le cœur, & l'on n'eſt heureux que par lui ; puiſque notre bonheur ne dépend que de la maniere de ſentir. Si vos ſentimens ne ſe portent qu'aux paſſions frivoles, vous ſerez le jouet de leurs vains attachemens : ils vous preſentent des fleurs ; *mais défiez-vous*, dit *Montaigne*, *de la trahiſon de vos plaiſirs.*

Il ne faut que ſe prêter aux choſes qui plaiſent ; dès qu'on s'y donne, on ſe prépare des regrets. La plupart des hommes employent la premiere partie de leur vie à rendre l'autre miſérable. Il ne faut pas auſſi abandonner la Raiſon dans vos plaiſirs, ſi vous voulez la retrouver dans nos peines.

Enfin, gardez bien votre cœur ; il eſt la ſource de l'innocence & du bonheur. Ce n'eſt pas payer trop cher la liberté de l'eſprit & du cœur, que de l'acheter par le ſacrifice des plaiſirs, comme l'a dit un homme de beaucoup d'eſprit. N'eſperez donc jamais pouvoir allier la volupté avec la gloire, le charme de la molleſſe avec la récompenſe de la vertu. Mais en abandonnant les plaiſirs, vous

vous trouverez d'ailleurs de quoi vous dédommager. Il en est de bien des sortes. La Gloire & la Vertu ont leurs délices ; elles sont la volupté de l'ame & du cœur.

Apprenez aussi à vous craindre & à vous respecter. Le fondement du bonheur est dans la paix de l'ame, & dans le témoignage secret de la conscience. Par le mot de conscience, j'entends ce sentiment intérieur d'un honneur délicat, qui vous assure que vous n'avez rien à vous reprocher. Encore une fois, qu'on est heureux de savoir vivre avec soi-même, de se retrouver avec plaisir, & de se quiter avec regret ! Le monde alors vous est moins nécessaire. Mais prenez garde que cela ne vous rende trop dégoûté. Il ne faut pas faire sentir de l'éloignement pour les hommes ; ils vous échapent dès que vous leur échapez : vous en avez besoin, vous n'êtes ni d'un âge, ni d'une profession à vous en passer. Mais quand on sait vivre avec soi-même & avec le monde, ce sont deux plaisirs qui se soutiennent.

Le sentiment de la Gloire peut beaucoup contribuer à votre élévation & à votre bonheur ; mais il peut aussi vous rendre malheureux & peu estimable, si

vous ne ſavez pas le gouverner. C'eſt le plus vif & le plus durable de tous les goûts. L'amour de la Gloire eſt le dernier ſentiment qui nous abandonne. Mais il ne faut pas le confondre avec la Vanité. La Vanité cherche l'approbation d'autrui ; la vraie Gloire, le témoignage ſecret de la conſcience. Cherchez à ſatisfaire le ſentiment de Gloire qui eſt en vous ; aſſurez-vous de ce témoignage intérieur : votre Tribunal eſt en vous-même, pourquoi le chercher ailleurs ? Vous pouvez toujours être Juge de ce que vous valez. Qu'on vous diſpute vos bonnes qualités où l'on ne vous connoit pas, conſolez-vous-en. Il eſt moins queſtion de paroitre honnête-homme, que de l'être : ceux qui ne ſe ſoucient pas de l'approbation d'autrui, mais ſeulement de ce qui la fait mériter, obtient l'un & l'autre.

Quel rapport entre la grandeur de l'homme, & la petiteſſe des choſes dont il ſe glorifie ? Rien de ſi mal aſſorti que ſa dignité, & la vanité qu'il tire d'une infinité de choſes frivoles. Une Gloire ſi mal fondée marque une grande diſette de mérite : les perſonnes qui ont une vé-

véritable grandeur, ne sont pas sujettes aux éblouïssemens de la vaine gloire.

Il faut, s'il est possible, mon fils, être content de son état: rien de plus rare & de plus estimable, que de trouver des personnes qui en soient satisfaites. C'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise, qui n'ait un bon côté: chaque état a son point de vuë, il faut savoir s'y mettre; ce n'est pas la faute des situations, c'est la nôtre. Nous avons bien plus à nous plaindre de notre humeur, que de la fortune. Nous imputons aux évenemens, les défauts qui ne viennent que de notre chagrin: le mal est en nous, ne le cherchons point ailleurs. En adoucissant notre humeur, souvent nous changeons notre fortune. Il nous est bien plus aisé de nous ajuster aux choses, que d'ajuster les choses à nous, souvent l'application à chercher le remede irrite le mal; & l'imagination, d'intelligence avec la douleur, l'accroit & le fortifie; l'attention aux malheurs les raproche, & les tient présens à l'ame. Une resistance inutile rétarde l'habitude qu'elle contracteroit avec son état. Il faut ceder aux malheurs: renvoyez-

les à la patience, c'eſt à elle ſeule à les adoucir.

Si vous voulez vous faire juſtice, vous ſerez content de votre ſituation. J'oſe dire qu'après la perte que nous avons faite, ſi vous aviez eu une autre Mere, vous ſeriez encore plus à plaindre. Ayez de l'attention aux biens de votre état, & vous en ſentirez moins les peines. Un homme ſage, à condition égale, a plus de bien & moins de maux.

Il faut compter qu'il n'y a aucune condition qui n'ait ſes peines, c'eſt l'état de la vie humaine; rien de pur, tout eſt mélé. C'eſt vouloir s'affranchir de la loi commune, que de prétendre un bonheur conſtant. Les perſonnes qui vous paroiſſent les plus heureuſes, ſi vous aviez compté avec leur fortune, ou avec leur cœur, ne vous le paroitroient gueres. Les plus élevés ſont ſouvent les plus malheureux. Avec de grands emplois & des maximes vulgaires, on eſt toujours agité : c'eſt la raiſon qui ôte les ſoucis de l'ame, & non pas les places. Si vous êtes ſages, la fortune ne peut ni augmenter, ni diminuer votre bonheur.

Jugez

Jugez par vous-même ; & non pas par l'opinion d'autrui. Les malheurs & les déréglemens viennent des faux jugemens : les faux jugemens, des sentimens ; & les sentimens, du commerce que l'on a avec les hommes : vous en revenez toujours plus imparfait. Pour affoiblir l'impression qu'ils font sur vous ; & pour moderer vos desirs & vos chagrins, songez que le temps emporte & vos peines & vos plaisirs ; que chaque instant, quelque jeune que vous soyez, vous enleve une partie de vous-même ; que toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé, dont elles ne sortent jamais.

Tout ce qu'il y a de plus grand, n'est pas mieux traité que vous. Ces honneurs, ces dignités, ces préséances établies parmi les hommes, sont des spectacles & des cérémonies vuides de réalité : ne croyez pas que ce soient des qualités attachées à leur être. Voilà comme vous devez regarder ceux qui sont au dessus de vous. Mais ne perdons point de vue un nombre infini de malheureux qui sont au dessous. Vous ne devez qu'au hazard, la différence qu'il y a de vous à eux. Mais l'orgueil & la haute opi-

nion que nous avons de nous-mêmes nous fait regarder comme un bien qui nous eſt dû, l'état où nous ſommes ; & comme un vol, tout ce que nous n'avons pas : rien n'eſt plus injuſte.

Jouiſſez, mon fils, des avantages de votre état ; mais ſouffrez-en doucement les peines. Songez que par tout où il y a des hommes, il y a des malheureux. Ayez, s'il eſt poſſible, une étendue d'eſprit, qui vous faſſe regarder les accidens comme prévus & connus. Enfin ſouvenez-vous que le bonheur depend des mœurs & de la conduite ; mais que le comble de la félicité eſt de la chercher dans l'innocence : on ne manque jamais de l'y trouver.

AVIS

AVIS
D'UNE MERE
A SA FILLE

ON a, dans tous les tems, négligé l'éducation des Filles : l'on n'a d'attention que pour les Hommes ; &, comme si les Femmes étoient une Espece à part, on les abandonne à elles-mêmes sans secours : sans penser qu'elles composent la moitié du Monde ; qu'on est uni à elles nécessairement par les alliances ; qu'elles sont le bonheur ou le malheur des Hommes, qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables ; que c'est par elles que les Maisons s'élevent ou se détruisent ; que l'éducation des enfans leur est confiée dans la premiere jeunesse, tems où les impressions se font

plus vives & plus profondes. Que veut-on qu'elles leur inſpirent, puiſque des l'enfance on les abandonne elles-mêmes à des Gouvernantes, qui étant priſes ordinairement dans le peuple, leur inſpirent des ſentimens bas, qui reveillent toutes les paſſions timides, & qui mettent la ſuperſtition à la place de la Religion? Il falloit bien plutôt penſer à rendre héréditaires certaines vertus, en les faiſant paſſer de la Mere aux Enfans, qu'à y conſerver les biens par des ſubſtitutions. Rien n'eſt donc ſi mal entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes perſonnes: on les deſtine à plaire; on ne leur donne des leçons que pour les agrémens; on fortifie leur amour propre; on les livre à la moleſſe, au Monde & aux fauſſes opinions; on ne leur donne jamais de leçons de vertu ni de force. Il y a une injuſtice, ou plutôt une folie, à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles.

Il ne ſuffit pas, ma fille, pour être eſtimable, de s'aſſujettir extérieurement aux bienſéances; ce ſont les ſentimens qui forment le caractere, qui conduiſent l'eſprit, qui gouvernent la volonté, qui répondent de la réalité & de la durée de

de toutes nos vertus. Quel sera le principe de ces sentimens? La Religion, quand elle sera gravée dans notre cœur. Alors toutes les vertus couleront de cette source; tous les devoirs se rangeront chacun dans leur ordre. Ce n'est pas assez pour la conduite des jeunes personnes, que de les obliger à faire leur devoir; il faut le leur faire aimer: l'autorité est le Tiran de l'extérieur, qui n'assujettit point le dedans. Quand on prescrit une conduite, il faut en montrer les raisons & les motifs, & donner du goût pour ce que l'on conseille.

Nous avons tant d'intérêt à pratiquer la Vertu, que nous ne devons jamais la regarder comme notre ennemie; mais comme la source du bonheur, de la gloire & de la paix.

Vous arrivez dans le Monde: venez-y, ma Fille, avec des principes; vous ne sauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend. Apportez-y toute votre Religion: nourrissez-la dans votre cœur par des sentimens; soutenez-la dans votre esprit par des réflexions & par des lectures convenables.

Rien n'est plus heureux & plus nécessaire, que de conserver un sentiment

qui nous fait aimer & eſpérer, qui nous donne un avenir agréable; qui accorde tous les tems, qui aſſure tous les devoirs, qui répond de nous à nous-mêmes, & qui eſt notre garant envers les autres. De quel ſecours là Reglion ne vous ſera-t-elle pas contre les diſgraces qui vous menacent? car un certain nombre de malheurs vous eſt deſtiné. Un Ancien diſoit, *qu'il s'enveloppoit du manteau de ſa Vertu* : envelopez-vous de celui de votre Religion; elle vous ſera d'un grand ſecours contre les foibleſſes de la jeuneſſe, & un azile aſſuré dans un âge plus avancé.

Les Femmes qui n'ont nourri leur eſprit que des maximes du ſiécle, tombent dans un grand vuide en avançant dans l'âge: le Monde les quite, & leur raiſon leur ordonne auſſi de le quitter. A quoi ſe prendre? le paſſé nous fournit des regrets; le préſent, des chagrins; & l'avenir, des craintes. La Religion ſeule calme tout, & conſole de tout; en vous uniſſant à Dieu, elle vous reconcilie avec le monde & avec vous-même.

Une jeune perſonne qui entre dans le Monde, a une haute idée du bonheur qu'il lui prépare; elle cherche à

la remplir : c'eſt la ſource de ſes inquiétudes ; elle court après ſon idée ; elle eſpere un bonheur parfait. C'eſt ce qui fait la légereté & l'inconſtance.

Les plaiſirs du Monde ſont trompeurs ; ils promettent plus qu'ils ne donnent : ils nous inquiete dans leur recherche, ne nous ſatisfont point dans leur poſſeſſion, & nous deſeſperent dans leur perte.

Pour fixer vos deſirs, penſez que vous ne trouverez point hors de vous de bonheur ſolide ni durable. Les honneurs & les richeſſes ne ſe font point ſentir long-tems ; leur poſſeſſion donne de nouveaux deſirs ; l'habitude aux plaiſirs les fait diſparoître. Avant que de les avoir goûtés, vous pouvez vous en paſſer ; au lieu que la poſſeſſion vous a rendu néceſſaire ce qui étoit ſuperflu : vous êtes plus mal à votre aiſe que vous n'étiez auparavant : en les poſſedeant, vous vous y accoutumez, & en les perdant, ils vous laiſſent du vuide & du beſoin. Ce qui ſe fait ſentir, c'eſt le paſſage d'un état à un autre : c'eſt l'intervalle d'un tems malheureux à un tems heureux. Dès que l'habitude eſt formée, le ſentiment du plaiſir s'évanouit. On y ga-

gneroit, ſi on pouvoit tout d'un coup tirer de ſa raiſon tout ce qu'il faut pour ſon bonheur; l'expérience nous renvoye à nous-mêmes : épargnez-vous ce qu'elle coûte, & dites-vous de bonne heure, d'une maniere ferme & qui vous fixe, *La vraie félicité eſt dans la paix de l'ame, dans la raiſon, dans l'accompliſſement de nos devoirs.* Ne nous croyons heureuſes, ma fille, que lorſque nous ſentirons nos plaiſirs naître du fond de notre ame.

Ces réflexions ſont trop fortes pour une jeune perſonne, & regardent un âge plus avancé : cependant je vous en crois capable. Mais de plus, c'eſt moi qui m'inſtruis. Nous ne pouvons graver trop profondément en nous des préceptes de ſageſſe. La trace qu'ils font eſt toujours légere ; mais il faut convenir que ceux qui s'occupent de réflexions, & qui ſe rempliſſent le cœur de principes, ſont plus près de la Vertu, que ceux qui les rejetent. Si nous ſommes aſſez malheureuſes pour manquer à notre devoir, au moins faut-il l'aimer. Faiſons-nous donc ma fille, de ces préceptes un aide continuel pour la Vertu.

Il y a, dit-on, deux préjugés auxquels

quels il faut obéir : la Religion, & l'Honneur. C'est mal parler que de traiter la Religion de préjugé ; le préjugé est une opinion qui peut servir à l'erreur, comme à la verité. Ce terme ne doit s'appliquer qu'aux choses incertaines, & la Religion ne l'est pas.

Quoique l'Honneur soit l'ouvrage des hommes, rien n'est plus réel que les maux que souffrent ceux qui ont voulu s'y dérober. Il seroit dangereux de se révolter contre lui. Il faut même travailler à fortifier ce sentiment, puisqu'il doit régler votre vie, & que rien n'est plus contraire au repos, & ne nous donne une conduite plus incertaine, que de penser d'une façon, & d'agir d'une autre. Donnez-vous autant que vous pourrez, les sentimens de la conduite qu'il faut garder. Fortifiez donc ce préjugé de l'Honneur, & que votre délicatesse le porte jusques au scrupule

Ne vous relâchez point sur ces principes : ne régardez pas la Vertu des Femmes comme une Vertu ordonnée par l'usage : ne vous accoutumez pas à croire qu'il suffit de se dérober aux yeux du monde, pour payer le tribut que vous devez à vos obligations. Vous avez deux

Tri-

Tribunaux inévitables, devant leſquels vous devez paſſer ; la Conſcience, & le Monde : vous pouvez échaper au monde mais vous n'échaperez pas à la Conſience : vous vous devez à vous même le temoignage que vous êtes une honnête perſonne. Il ne faut pourtant pas abandonner l'aprobation publique ; parce que du mépris de la réputation, nait le mépris de la Vertu.

Quand vous aurez quelque uſage du Monde, vous connoitrez qu'il n'eſt pas néceſſaire d'être ménacé par les Loix, pour vous contenir dans votre devoir. L'exemple de celles qui ſe ſont relâchées, les malheurs qui les ont ſuivi de ſi près, ſuffiroient pour arrêter le penchant le plus rapide ; car il ny a pas une Femme galante, qui, ſi elle veut être ſincere, ne vous avouë que c'eſt le plus grand malheur du monde, que de s'être oubliée.

La Honte eſt un ſentiment dont on peut tirer de grands avantages en la ménageant bien. Je ne parle point de la mauvaiſe honte, qui ne fait que troubler notre repos, ſans tourner au profit de nos mœurs ; je veux dire celle qui nous détourne du mal par la crainte du

des-

deshonneur. Il faut l'avouer, cette honte est quelquefois le plus fidele gardien de la Vertu des Femmes : très-peu sont vertueuses pour la Vertu même.

Il y a de grandes vertus, qui, portées à un certain degré, font pardonner bien des défauts : la suprême Valeur dans les Hommes, & l'extrême Pudeur dans les Femmes. On pardonnoit tout à Agrippine, Femme de Germanicus, en faveur de sa chasteté : cette Princesse étoit ambitieuse & hautaine ; mais, dit TACITE, *toutes ses passions étoient consacrées par sa chasteté.*

Si vous êtes sensible & délicate sur la réputation, si vous craignez d'être attaquée sur les vertus essentielles, il y a un moyen sûr pour calmer vos craintes, & pour contenter votre délicatesse ; c'est d'être vertueuse. Ne songez qu'à épurer vos sentimens : qu'ils soient raisonnables & pleins d'honneur : songez à être contente de vous-même. C'est un revenu de plaisirs certains, & vous aurez encore la louange & la bonne réputation de plus. Ayez de vraies vertus, vous trouverez assez d'aprobateurs.

Les vertus d'éclat ne sont point le partage des Femmes ; mais bien les ver-

tus ſimples & paiſibles. La Renommée ne ſe charge point de nous. Un Ancien dit, *que les grandes vertus ſont pour les Hommes*; il ne donne aux Femmes que le ſeul mérite d'être inconnuës. *Ce ne ſont pas celles*, dit-il, *qu'on loue le plus, qui ſont les mieux louées; mais celles dont on ne parle point.* La penſée me paroit fauſſe : mais pour réduire cette maxime en conduite, je croi qu'il faut éviter le monde & l'éclat, qui prennent toujours ſur la pudeur, & ſe contenter d'être à ſoi-même ſon propre ſpectateur.

Les vertus des Femmes ſont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez ſoi ; ne régler que ſoi & ſa famille ; être ſimple, juſte, & modeſte ; vertus pénibles parce qu'elles ſont obſcures. Il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat & bien du courage pour conſentir à n'être vertueuſe qu'à ſes propres yeux. La grandeur & la réputation ſont des ſoutiens à notre foibleſſe : c'en eſt une, que de vouloir ſe diſtinguer & s'élever. L'ame ſe repoſe dans l'approbation publique, & la vraie gloire conſiſte à s'en paſſer. Quelle n'entre donc pas dans les motifs de vos actions :

actions : c'est bien assez qu'elle en soit la récompense.

Il faut, ma fille, être persuadée que la perfection & le bonheur se tiennent : que vous ne serez heureuse que par la Vertu, & presque jamais malheureuse que par le déréglement. Que chacun s'examine à la rigueur, il trouvera qu'il n'a jamais eu de douleur vive, qu'il n'y ait donné lieu par quelque défaut, ou par le manque de quelque Vertu. Le chagrin suit toujours la perte de l'innocence ; mais il y a, à la suite de la Vertu, un sentiment de douceur, qui paye comptant ceux qui lui sont fidéles.

Ne croyez pourtant pas que votre seule Vertu soit la Pudeur : il y a bien des Femmes qui n'en connoissent point d'autre, & qui se persuadent qu'elle les aquitte de tous les devoirs de la Société : elles se croyent en droit de manquer à tout le reste, & d'être impunément orgueilleuses & médisantes. Anne de Bretagne, Princesse impérieuse & superbe, faisoit souffrir Louis XII. & ce bon Prince disoit souvent en lui cédant : *Il faut bien payer la chasteté des Femmes.* Ne faites point payer la vôtre : songez au contraire, que c'est une Vertu qui

ne

ne regarde que vous, & qui perd ſon plus grand luſtre, ſi les autres ne l'accompagnent.

Il faut avoir une pudeur tendre. Le déſordre intérieur paſſe du cœur à la bouche, & c'eſt ce qui fait les diſcours déréglés. Les Paſſions, même les plus vives, ont beſoin de la Pudeur pour ſe montrer ſous une forme ſéduiſante ; elle doit ſe repandre ſur toutes vos actions ; elle doit parer & embellir toute votre perſonne.

On dit que Jupiter en formant les paſſions, leur donna à chacune ſa demeure : la Pudeur fut oubliée ; & quand elle ſe préſenta, on ne ſavoit plus où la placer : on lui permit de ſe mêler avec toutes les autres. Depuis ce tems-là, elle en eſt inſéparable : elle eſt amie de la Vérité, & trahit le menſonge qui oſe l'attaquer : elle eſt liée & unie particuliement avec l'Amour : elle l'accompagne toujours, & ſouvent elle l'annonce & le décele : enfin l'amour perd ſes charmes, dès qu'il eſt ſans elle. C'eſt un grand luſtre à une jeune perſonne, que la Pudeur.

Que votre premiere parure ſoit donc la Modeſtie ; elle a de grands avanta-

ges ;

ges : elle augmente la beauté, & sert, de voile à la laideur : la Modestie est le supplément de la beauté. Le grand malheur de la laideur, c'est qu'elle éteint & qu'elle ensévelit le mérite des Femmes : on ne va point chercher dans une figure disgraciée, les qualités de l'esprit & du cœur. C'est une grande affaire, quand il faut que le mérite se fasse jour au travers d'un extérieur desagréable.

Vous n'êtes pas née sans agrémens ; mais vous n'êtes pas une beauté : cela vous oblige à faire provision de mérite ; on ne vous fera grace sur rien. La beauté a de grands avantages. Un Ancien dit, *que c'est une courte tirannie, & le premier privilége de la nature ; que les belles personnes portent sur le front des lettres de recommandation.* La beauté inspire un sentiment de douceur qui previent. Si vous n'avez point ces avances, on vous jugera à la rigueur. Qu'il n'y ait donc rien dans votre air, ni dans vos manieres, qui fasse sentir que vous vous ignorez : l'air de confiance revolte dans une figure médiocre. Que rien ne sente l'art, ni dans vos discours, ni dans vos ajustemens, ou qu'il y soit

difficilement apperçu : l'art le plus délicat ne ſe fait point ſentir.

Il ne faut pas négliger les talens ni les agrémens, puiſque les Femmes ſont deſtinées à plaire; mais il faut bien plus penſer à ſe donner un mérite ſolide, qu'à s'occuper de choſes frivoles. Rien n'eſt plus court que le régne de la beauté : rien n'eſt plus triſte que la ſuite de la vie des Femmes qui n'ont ſu qu'être belles. Si l'on a commencé à s'attacher à vous par les agrémens, ramenez tout à l'amitié, & faites qu'on y demeure par le mérite.

Il eſt difficile de donner des régles certaines pour plaire. Les graces ſans mérite ne plaiſent pas long-tems; & le mérite ſans graces peut ſe faire eſtimer ſans toucher. Il faut donc que les Femmes ayent un mérite aimable, & qu'elles joignent les graces aux vertus. Je ne borne pas ſimplement le mérite des Femmes à la pudeur; je lui donne plus d'étendue. Une honnête Femme a les vertus des Hommes; l'amitié, la probité, la fidélité à ſes devoirs. Une Femme aimable doit avoir, non-ſeulement les graces extérieures, mais les graces du cœur & des ſentimens. Rien n'eſt ſi

dif-

difficile que de plaire sans une attention qui semble tenir à la Coquetterie. C'est plus par leurs défauts, que par leur bonnes qualités, que les Femmes plaisent aux gens du monde. Ils veulent profiter des foiblesses des personnes aimables ; ils ne feroient rien de leurs vertus : ils n'aiment point à estimer ; ils aiment mieux être amusés par des personnes peu estimables, que d'être forcés d'admirer des personnes vertueuses.

Il faut connoitre le cœur humain, quand on veut plaire. Les hommes sont bien plus touchés du nouveau, que de l'excellent : mais cette fleur de nouveauté dure peu ; ce qui plaisoit comme nouveau, déplaît bientôt comme commun. Pour occuper ce goût pour la nouveauté, il faut avoir en soi bien des ressources, & des sortes de mérites. Il ne faut pas se fixer aux seuls agrémens ; il faut présenter à l'esprit une variété de graces & de mérites, pour soutenir les sentimens, & faire jouir dans le même objet de tous les plaisirs de l'inconstance.

Les Filles naissent avec un desir violent de plaire. Comme elles trouvent fermés les chemins qui conduisent à la Gloire & à l'Autorité, elles prennent

une autre route pour y arriver, & ſe dédommager par les agrémens. La beauté trompe la perſonne qui la poſſede : elle enyvre l'ame. Cependant, faites attention qu'il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence, entre une belle Femme, & une qui ne l'eſt plus. Surmontez cette envie exceſſive de plaire, du moins ne la montrez pas. Il faut mettre des bornes aux ajuſtemens, & ne s'en pas occuper : les véritables graces ne dépendent pas d'une parure trop recherchée. Il faut ſatisfaire à la Mode, comme à une ſervitude facheuſe & ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuſer. La Mode ſeroit raiſonnable, ſi elle pouvoit ſe fixer à la perfection, à la commodité, & à la bonne grace : mais changer toujours, c'eſt inconſtance, plutôt que politeſſe & bon goût.

Le bon goût rejette la délicateſſe exceſſive : il traite les petites choſes de petites & n'en eſt point occupé. La propreté eſt un agrément, & tient ſon rang dans l'ordre des choſes gracieuſes ; mais elle devient pétiteſſe des qu'elle eſt outrée : il eſt d'un meilleur eſprit de ſe négliger ſur des choſes peu importantes, que de s'y rendre trop délicat.

Les

Les jeunes personnes sont sujettes à s'ennuyer : comme elles ignorent tout, elles courent avec inquiétude vers les objets sensibles. L'ennui est pourtant le moindre des maux qu'elles ayent à craindre. Les joies excessives ne sont point à la suite des vertus. Tout ce qui s'appelle plaisir vif, est danger. Quand on seroit assez retenue pour ne point blesser les bienséances & pour demeurer dans les bornes prescrites à la pudeur, dès que le plaisir du cœur s'est fait sentir, il répand dans l'ame, je ne sai quelle douceur, qui donne du dégoût pour tout ce qui s'appelle Vertu : il vous arrête & vous rallentit sur vos devoirs. Une jeune personne ne voit pas les suites de ce poison, dont le moindre effet est de troubler le repos de la vie, de gâter le goût, & de rendre insipides tous les plaisirs simples. Quand on établit une personne assez heureuse pour n'avoir pas le cœur touché ; comme il y a en nous un sentiment qui cherche à s'unir & que ce sentiment n'a point été employé, elle se porte & se donne naturellement à la personne qu'on lui destine.

Soyez retenue sur les spectacles. Il n'y

n'y a point de dignité à ſe montrer toujours. Il eſt, de plus, difficile que l'exacte pudeur ſe conſerve avec l'extrême diſſipation. Ce n'eſt pas connoître ſes intérêts : ſi vous avez de la beauté, il ne faut pas uſer le goût du public en vous montrant toujours ; il faut encore être plus retenue, ſi vous êtes ſans graces : d'ailleurs, le grand uſage des ſpectacles affoiblit le goût.

Quand vous ne vivez que pour les plaiſirs, & qu'ils vous quittent, ou parce que votre goût ceſſe, ou parce que votre raiſon vous les défend, l'Ame tombe dans un grand vuide. Si vous voulez donc faire durer vos plaiſirs & vos amuſemens, ne les faites ſervir que de délaſſemens à des occupations plus ſérieuſes. Soyez en ſociété avec votre raiſon ; & que l'abſence des plaiſirs ne vous laiſſe ni vuide ni beſoin.

Il faut donc ménager ſes goûts ; nous ne tenons à la vie que par eux. C'eſt l'innocence qui les conſerve, c'eſt le déréglement qui les corrompt.

Quand nous avons le cœur ſain, nous tirons parti de tout, & tout ſe tourne en plaiſirs. Nous approchons des plaiſirs avec un goût de malade ; ſouvent

vent nous croyons être délicats, que nous ne sommes que dégoûtés. Quand on ne s'est pas gâté l'esprit & le cœur par les sentimens qui séduisent l'imagination, ni par aucune passion ardente, la joie se trouve aisément: la santé & l'innocence en sont les vraies sources. Mais dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs vifs, on devient insensible aux plaisirs modérés. On se gâte le goût par les divertissemens; on s'accoutume tellement aux plaisirs ardens, qu'on ne peut se rabattre sur les simples.

Il faut craindre ces grands ébranlemens de l'ame, qui préparent l'ennui & le dégoût; ils sont plus à redouter pour les jeunes personnes, qui résistent moins à ce qu'elles sentent. *La tempérance*, disoit un Ancien, *est la meilleure ouvrière de la volupté.* Avec cette tempérance, qui fait la santé de l'ame & du corps, on a toujours une joie douce & égale; on n'a besoin ni de spectacles, ni de dépenses. Une lecture, un ouvrage, une conversation, font sentir une joie plus pure que l'apareil des plus grands plaisirs. Enfin, les plaisirs innocens sont d'un meilleur usage; ils sont toujours

prêts : ils ſont bienfaiſans, ils ne ſe font point acheter trop cher. Les autres flatent, mais ils nuiſent ; le tempérament de l'ame s'altére & ſe gâte, comme celui du corps.

Mettez de la régle dans toutes vos vues & dans toutes vos actions. Il ſeroit heureux de n'avoir jamais à compter avec ſa fortune ; mais comme la vôtre eſt bornée, elle vous aſſujettit à la régle, ſoyez retenue ſur la dépenſe. Si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientôt le déſordre dans vos affaires, dès que vous n'avez plus d'œconomie, vous ne pouvez répondre de rien.

Le faſte entraîne la ruine. La ruine eſt preſque toujours ſuivie de la corruption des mœurs. Mais pour être réglée il ne faut pas être avare. Songez que l'avarice profite peu, & deshonore beaucoup. On ne doit chercher dans une conduite réglée, qu'à éviter la honte & l'injuſtice attachées à une conduite déréglée ; il ne faut retrancher les dépenſes ſuperflues, que pour être en état de faire mieux celles que la bienſéance, l'amitié, & la charité inſpirent.

C'eſt

C'est le bon ordre, & non l'attention aux petites choses, qui fait les grands profits. PLINE en renvoyant à son Ami une obligation considérable qu'il avoit de son Pere avec une quittance générale, lui dit: *J'ai peu de bien, je suis obligé à beaucoup de dépense; mais je me suis fait un fond de ma frugalité, & c'est d'où je tire les services que je rends à mes Amis.* Prenez sur vos goûts & sur vos plaisirs, pour avoir de quoi satisfaire aux sentimens de générosité, que toute personne qui a le cœur bien fait doit avoir.

N'écoutez pas les besoins de la vanité. *Il faut être*, dit-on, *comme les autres*; ce *comme-là* s'étend bien loin. Ayez une émulation plus noble: ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur, de probité & de droiture que vous. Sentez le besoin de la Vertu: la pauvreté de l'ame est pire que celle de la fortune

Pendant que vous êtes jeune, formez votre réputation, augmentez votre crédit, arrangez vos affaires: dans un autre âge, vous auriez plus de peine. CHARLES-QUINT disoit, que *la fortune aimoit les jeunes gens.* Dans la

jeuneſſe, tout vous aide, tout s'offre à vous. Les jeunes perſonnes dominent ſans y penſer. Dans un âge plus avancé, vous n'êtes ſecourue de rien : vous n'avez plus en vous ce charme ſéduiſant qui ſe répand ſur tout. Vous n'avez plus pour vous que la Raiſon & la Vérité, qui ordinairement ne gouvernent pas le monde.

Vous allez, diſoit MONTAIGNE aux jeunes gens, *vers la réputation, vers le crédit ; & moi j'en reviens.* Quand vous n'êtes plus jeune, il ne vous reſte d'acquiſition à faire que ſur les vertus. Dans toutes vos entrepriſes, & dans toutes vos actions, tendez au plus parfait : ne faites aucun projet, ne commencez rien, ſans vous dire à vous-même ; *ne pourrois-je pas mieux faire ?* Inſenſiblement vous acquerrez une habitude de Juſtice & de Vertu, qui vous en rendra la pratique plus aiſée. Faites ce que *Sénéque* conſeilloit à ſon ami Lucile : *Choiſiſſez*, lui diſoit-il, *parmi les grands Hommes celui qui vous paroîtra le plus reſpectable : ne faites rien qu'en ſa preſence : rendez-lui compte de toutes vos actions.* Heureux celui qui eſt aſſez eſtimé pour être choiſi ! Cela eſt

eſt d'autant plus aiſé, que les jeunes gens ont une diſpoſition naturelle à l'imitation. On hazarde moins quand on choiſit ſes modéles dans l'Antiquité, parce qu'ordinairement on ne vous y preſente que de grands exemples. Dans les Modernes cela peut avoir ſes inconvéniens; rarement les copies réuſſiſſent. Il y a long-tems que l'on a dit, que toute copie doit trembler devant ſon original: on ne le ſuit jamais que de loin. Cela vous ôte le caractére naturel, qui d'ordinaire eſt le plus vrai & le plus ſimple. Vous vous relâchez, quand vous vous fixez à un modéle. De plus, une partie de nos défauts vient de l'imitation. Apprenez donc à vous craindre & à vous reſpecter vous-même. Que votre délicateſſe ſoit votre propre Cenſeur.

Songez à vous rendre heureuſe dans votre état; mettez tout à profit: mille biens nous échapent, faute d'application. Nous ne ſommes heureux que par l'attention, & que par compariſon.

Plus vous avez d'habileté, plus vous tirez de votre état: & plus vous étendez vos plaiſirs. Ce n'eſt pas la poſſeſſion qui nous rend heureux, c'eſt la

jouiſſance ; & la jouiſſance eſt dans l'attention.

Si l'on ſavoit ſe renfermer dans ſon état, on ne ſeroit ni ambitieux, ni envieux, & tout ſeroit en paix : mais nous ne vivons point aſſez dans le preſent, nos deſirs & nos eſpérances nous portent ſans ceſſe vers l'avenir.

Il y a deux ſortes de Fous dans le Monde. Les uns vivent toûjours dans l'avenir, & ne ſe ſoutiennent que d'eſpérances ; & comme ils ne ſont pas aſſez ſages pour compter juſte avec elles, ils paſſent leur vie en mécompte. Les perſonnes raiſonnables ne s'occupent que de deſirs à leur portée. Souvent ils ne ſont point trompés : quand ils le ſeroient ils s'en conſoleroient. Ils ſavent de plus que le goût des biens finit, ou par la poſſeſſion, ou par l'impoſſibilité d'obtenir la choſe deſirée : avec ces réflexions, les perſonnes ſages ſe calment. Il y a une autre eſpéce de Fous qui tirent trop du préſent, & abandonnent l'avenir : ils ruinent leur fortune, leur réputation & leur goût, en ne les ménageant pas aſſez. Ceux qui ſont raiſonnables, joignent les deux tems : ils jouiſſent du préſent,

préſent, & n'abandonnent point l'avenir.

C'eſt un devoir, ma fille, que d'employer le tems. Quel uſage en faiſons-nous? Peu de gens ſavent l'eſtimer ſelon ſa juſte valeur. *Rendez-vous compte*, dit un Ancien, *de toutes vos heures, afin qu'ayant profité du preſent, vous ayez moins beſoin de l'avenir.* Le tems fuit avec rapidité. Apprenez à vivre, c'eſt-à-dire, à en faire un bon uſage. Mais la vie ſe conſomme en eſpérances vaines, à courir après la fortune, ou à l'attendre: Tous les hommes ſentent le vuide de leur état; toujours occupés, ſans être remplis. Songez que la vie n'eſt pas dans l'eſpace du tems, mais dans l'emploi que vous en devez faire. Penſez que vous avez un eſprit à cultiver, & à nourrir de la vérité; un cœur à épurer & à conduire; & un culte de Religion à rendre.

Comme les premieres années ſont précieuſes, ſongez, ma fille, à en faire un uſage utile. Pendant que les caractéres s'impriment aiſément, ornez votre mémoire de choſes précieuſes: penſez que vous faites la proviſion de toute votre

vie. La mémoire ſe forme & s'étend en l'exerçant.

N'éteignez point en vous le ſentiment de curioſité ; il faut ſeulement le conduire & lui donner un bon objet. La curioſité eſt une connoiſſance commencée, qui vous fait aller plus loin & plus vite dans le chemin de la vérité : c'eſt un penchant de la nature qui va au-devant de l'inſtruction : il ne faut pas l'arrêter par l'oiſiveté & la molleſſe.

Il eſt bon que les jeunes perſonnes s'occupent de Sciences ſolides. L'Hiſtoire Grecque & Romaine élevé l'ame, nourrit le courage par les grandes actions qu'on y voit. Il faut ſavoir l'Hiſtoire de France : il n'eſt pas permis d'ignorer l'Hiſtoire de ſon Pays. Je ne blâmerois pas même un peu de Philoſophie, ſur-tout de la nouvelle, ſi on en eſt capable. Elle vous met de la préciſion dans l'eſprit, démêle vos idées, & vous apprend à penſer juſte. Je voudrois auſſi de la Morale : à force de lire *Ciceron*, *Pline*, & les autres, on prend du goût pour la Vertu. Il ſe fait une impreſſion inſenſible, qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices ſe corrige par l'exemple de tant de

de vertus, & rarement trouverez-vous un mauvais naturel avoir du goût pour ces sortes de lectures. On n'aime point a voir ce qui nous accuse, & ce qui nous condamne toujours.

Pour les Langues, quoiqu'une Femme doive se contenter de parler celle de son Pays, je ne m'opposerois pas à l'inclination que l'on pourroit avoir pour le Latin: c'est la Langue de l'Eglise; elle vous ouvre la porte à toutes les Sciences: elle vous met en société avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les siécles. Les Femmes apprennent volontiers l'Italien, qui me paroit dangereux: c'est là Langue de l'Amour: les Auteurs Italiens sont peu châtiés, il régne dans leurs ouvrages un jeu de mots, une imagination sans régle qui s'oppose à la justesse de l'esprit.

La Poësie peut avoir des inconvéniens: j'aurois pourtant peine à interdire la lecture des belles Tragédies de *Corneille*. Mais souvent les meilleures vous donnent des leçons de Vertu, & vous laissent l'impression du Vice.

La lecture des Romans est plus dangereuse: je ne voudrois pas que l'on en fît un grand usage; ils mettent du

faux dans l'esprit. Le Roman n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, affoiblit la pudeur, met le desordre dans le cœur ; & pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, hâte & précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme, ni l'illusion de l'Amour ; plus il est adouci, plus il est modeste, & plus il est dangereux. Je ne voudrois point les défendre ; toutes défenses blessent la liberté, & augmentent le desir. Mais il faut autant qu'on peut s'accoutumer à des lectures solides, qui ornent l'esprit, & fortifient le cœur : on ne peut trop éviter celles qui laissent des impressions difficiles à effacer.

Modérez votre goût pour les Siences extraordinaires ; elles sont dangereuses, & elles ne donnent ordinairement que beaucoup d'orgueil ; elles démontent les ressorts de l'ame. Si vous avez une imagination vaste, vive & agissante, & une curiosité que rien ne puisse arrêter, il vaut mieux occuper ces dispositions aux Sciences, que de hazarder qu'elles se tournent au profit des passions. Mais songez que les filles doivent avoir sur

les

lés Sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les Vices.

Soyez donc en garde contre le goût du Bel-esprit : ne vous amusez point à courir après des Sciences vaines, & après celles qui sont au-dessus de votre portée. Notre ame a bien plus de quoi jouir, qu'elle n'a de quoi connoître : nous avons les lumiéres propres & nécessaires à notre bien-être ; mais nous ne voulons pas nous en tenir-là : nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous.

Avant que de nous engager à des recherches qui sont au-dessus de nos connoissances, il faudroit savoir qu'elle étendue peuvent avoir nos lumiéres ; qu'elle régle il faut avoir pour déterminer notre persuasion ; apprendre à séparer l'opinion de la connoissance ; & avoir la force de douter, quand nous ne voyons rien clairement, & le courage d'ignorer ce qui nous passe, pour arrêter la hardiesse de l'esprit, & pour diminuer la confiance.

Songeons que les deux principes de toutes nos connoissances, la Raison & les Sens, manquent de sincérité & nous abusent. Les sens surprennent la raison,

& la raiſon les trompe à ſon tour : voilà nos deux guides, qui tous deux nous égarent. Ces réflexions dégoûtent des Sciences abſtraites. Employons donc le tems en connoiſſances utiles.

Il faut qu'une jeune perſonne ait de la docilité, peu de confiance en ſoi-même; mais auſſi ne faut-il pas pouſſer cette docilité trop loin. En fait de Religion, il faut céder aux autorités : mais ſur tout autre ſujet, il ne faut recevoir que celle de la raiſon & de l'évidence. En donnant trop d'étendue à la docilité, vous prenez ſur les droits de la raiſon, vous ne faites plus d'uſage de vos propres lumiéres, qui s'affoibliſſent. C'eſt donner des bornes trop étroites à vos idées, que de les renfermer dans celles d'autrui. Le témoignage des hommes ne peut avoir créance, qu'à proportion du dégré de certitude qu'ils ſe ſont acquis en s'inſtruiſant des faits. Il n'y a point de preſcription contre la vérité : elle eſt pour toutes les perſonnes, & de tous les tems. Enfin, comme dit un grand Homme, *pour être Chrétien, il faut croire aveuglément, & pour être ſage, il faut voir évidemment.*

Accoutumez-vous à exercer votre eſprit

prit, & à en faire usage plus que de votre mémoire. Nous nous remplissons la tête d'idées étrangéres, & nous ne tirons rien de notre propre fonds. Nous croyons avoir beaucoup avancé, quand nous nous chargeons la mémoire d'Histoires & de faits ; cela ne contribue guéres à la perfection de l'esprit. Il faut s'accoutumer à penser. L'esprit s'étend & s'augmente par l'exercice : peu de personnes en font usage.

C'est chez nous un talent qui se repose, que de savoir penser. Les faits historiques, ni les opinions des Philosophes, ne vous défendront pas contre un malheur pressant : vous ne vous en trouverez pas plus forte. Vous arrive-t-il une affliction ? vous avez recours à *Sénéque* & à *Epictete*. Est-ce à leur raison à vous consoler ? n'est-ce pas à la votre à faire sa charge ? Servez-vous de votre propre bien : faites des provisions dans le tems calme, pour le tems de l'affliction qui vous attend ; vous serez bien plus soutenue par votre propre raison, que par celle des autres.

Si vous pouvez régler votre imagination & la rendre soumise à la vérité &

à la raiſon, ce ſera une grande avance pour votre perfection & pour votre bonheur. Les Femmes ſont ordinairement gouvernées par leur imagination; comme on ne les occupe à rien de ſolide, & qu'elles ne ſont dans la ſuite de leur vie, chargées, ni du ſoin de leur fortune, ni de la conduite de leurs affaires, elles ne ſont livrées qu'à leurs plaiſirs. Spectacles, habits, Romans & ſentimens, tout cela eſt de l'empire de l'imagination. Je ſai qu'en la réglant, vous prenez ſur les plaiſirs; c'eſt-elle qui en eſt la ſource, & qui met dans les choſes qui plaiſent le charme & l'illuſion qui en font tout l'agrément. Mais pour un plaiſir de ſa façon, quels maux ne vous fait-elle point? Elle eſt toujours entre la vérité & vous: la raiſon n'oſe ſe montrer où régne l'imagination. Nous ne voyons que comme il lui plaît: les gens qu'elle gouverne ſavent ce qu'elle fait ſouffrir. Ce ſeroit un heureux traité à faire avec elle, que de lui rendre ſes plaiſirs, à condition qu'elle ne vous fit point ſentir ſes peines. Enfin, rien n'eſt plus oppoſé au bonheur, qu'une imagination délicate, vive & trop allumée.

Donnez

Donnez-vous une véritable idée des choses : ne jugez point comme le peuple : ne cédez point à l'opinion : relevez-vous des préjugés de l'enfance. Quand il vous arrive quelque chagrin, tenez la méthode suivante, je m'en suis bien trouvée. Examinez ce qui fait votre peine, écartez tous le faux qui l'entoure, & tous les ajoûtés de l'imagination : vous verrez que souvent ce n'est rien, & qu'il y a bien à rabattre. N'estimez les choses que ce qu'elles valent. Nous avons bien plus à nous plaindre des fausses opinions, que de la fortune : ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent, c'est l'opinion que nous en avons.

Il faut, pour être heureuse, penser sainement. On doit un grand respect aux opinions communes, quand elles regardent la Religion ; mais on doit penser bien différemment du peuple sur ce qui s'apelle Morale, & bonheur de la vie. J'appelle peuple, tout ce qui pense bassement, & communément ; la Cour en est remplie. Le Monde ne parle que de fortune & de crédit : on n'entend que, *Suivez votre route, hâtez-vous d'avancer ;* & la Sagesse dit, *Rabattez-vous*

aux

aux choſes ſimples: choiſiſſez une vie obſcure, mais tranquille: dérobez-vous au tumulte: fuyez la foule. La récompenſe de la Vertu n'eſt pas toute dans la renommée, elle eſt dans le témoignage de votre propre conſcience. Une grande Vertu ne peut-elle pas vous conſoler de la perte d'un peu de Gloire?

Apprenez que la plus grande ſcience eſt de ſavoir être à ſoi. *J'ai appris*, diſoit un Ancien, *à être mon ami, ainſi je ne ſerai jamais ſeul.* Il faut vous ménager des reſſources contre les chagrins de la vie, & des équivalens aux biens ſur leſquels vous aviez compté. Aſſurez-vous une retraite, un azile en vous-même; vous pourrez toujours revenir à vous, & vous retrouver. Le Monde vous étant moins néceſſaire, aura moins de priſe ſur vous. Quand vous ne tenez pas à vous par des goûts ſolides, vous tenez à tout.

Faites uſage de la ſolitude. Rien n'eſt plus utile, ni plus néceſſaire pour affoiblir l'impreſſion que font ſur nous les objets ſenſibles. Il faut donc de tems en tems ſe retirer du monde, ſe mettre à part. Ayez quelques heures dans la journée pour lire, & pour faire uſage de

de vos réflexions. *La réflexion*, dit un Pere de l'Eglise, *est l'œil de l'ame, c'est par elle que s'introduisent la lumiere & la vérité. Je le mènerai dans la solitude*, dit la Sagesse, *& là je parlerai à son cœur*; c'est-là où la vérité donne ses leçons, où les préjugés s'évanouissent, où la prévention s'affoiblit; & où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre ses droits. Quand on jette la vue sur l'inutilité, sur le vuide de la vie, on est forcé de dire avec *Pline*: *Il vaut mieux passer sa vie à ne rien faire, qu'à faire des riens.*

Je vous l'ai déjà dit, ma fille, le bonheur est dans la paix de l'ame. Vous ne pourrez jouir des plaisirs de l'esprit, sans la santé de l'esprit: tout est presque plaisir pour un esprit sain. Pour vivre avec tranquillité, voici les régles qu'il faut suivre. La premiere, de ne se pas livrer aux choses qui plaisent, de ne faire que s'y prêter; de n'attendre pas trop des hommes, de peur de décompter; d'être son premier ami à soi-même. La solitude aussi assure la tranquillité, & est amie de la Sagesse; c'est au dedans de nous, qu'habitent la Paix & la Vérité. Fuyez le grand Mon-

de

de, il n'y a point de fureté : il y a toujours quelque ſentiment qu'on avoit affoibli, qui ſe réveille : on ne trouve que trop de gens qui favoriſent le déréglement. Plus il y a de monde, & plus les paſſions acquiérent d'autorité, il eſt difficile de réſiſter à l'effort du vice, qui vient ſi bien accompagné. Enfin on en revient plus foible, moins modeſte, plus injuſte, pour avoir été parmi les hommes. Le Monde communique ſon venin aux ames tendres. Il faut de plus fermer toutes les avenues aux paſſions ; il eſt plus aiſé de les prévenir que de les vaincre ; & quand on ſeroit aſſez heureux pour les bannir dès qu'elles ſe ſont fait ſentir, elles font bien payer leur ſéjour. On ne peut refuſer à la nature les premiers mouvemens : mais ſouvent elle étend ſes droits bien loin ; & quand vous revenez à vous, vous trouvez bien des ſujets de repentir.

Il faut avoir des reſſources & des pis-aller : meſurez vos forces & votre courage ; & pour cela, dans les choſes que vous craignez, mettez tout au pis. Attendez avec fermeté le malheur qui peut vous arriver : enviſagez-le à face découv-

découverte : voyez-le dans toutes les circonstances les plus terribles, & ne vous en laissez pas accabler.

Un Favori, parvenu au comble de la fortune, faisoit voir ses richesses à son ami ; en lui montrant une cassette, il lui disoit ; *C'est-là qu'est mon trésor.* Son ami le pressa de le lui faire voir. Il lui permit d'ouvrir la cassette ; elle ne renfermoit qu'un vieil habit tout déchiré. L'ami en paroissant surpris, le Favori lui dit : *Quand la fortune me renvoyera à mon premier état, je suis tout prêt.* Quelle ressource de mettre tout au pis, & de se sentir de la force pour s'y soutenir !

Quand vous desirerez quelque chose fortement, commencez par examiner la chose desirée ; voyez les biens qu'elle vous promet, & les maux qui la suivent. Souvenez-vous du passage *d'Horace* : *La volupté marche devant nous, & nous cache sa suite.* Vous cesserez de craindre, dès que vous cesserez de desirer. Croyez que le Sage ne court pas après la félicité, mais qu'il se la donne. Il faut que ce soit votre ouvrage ; elle est entre vos mains. Songez qu'il faut peu de chose pour les besoins de la vie ; mais

mais qu'il en faut infiniment pour satisfaire aux besoins de l'opinion : que vous aurez bien plutôt fait de mettre vos désirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos désirs. Si les honneurs & les richesses pouvoient rassasier, il faudroit en amasser : mais la soif augmente en les acquérant ; celui qui désire le plus, est le plus pauvre.

Les jeunes personnes s'occupent de l'espérance. Monsieur de la *Rochefoucault* dit, qu'*elle vous conduit jusqu'à la fin de la vie par un chemin agréable.* Elle seroit bien courte, si l'espérance ne lui donnoit de l'étendue. C'est un sentiment consolant, mais qui peut être dangereux, puisqu'il vous prépare souvent bien des mécomptes. Le moindre mal qui en arrive, c'est de laisser échaper ce qu'on possède, en attendant ce qu'on désire.

Notre amour-propre nous dérobe à nous-mêmes, & nous diminue tous nos défauts. Nous vivons avec eux, comme avec des odeurs que nous portons : nous ne les sentons plus ; elles n'incommodent que les autres. Pour les voir dans leur vrai point de vuë, il faut les voir

voir dans autrui. Voyez vos imperfections avec les mêmes yeux que vous voyez celles des autres: ne vous relâchez point sur cette règle, elle vous accoutumera à l'équité. Examinez votre caractére, & mettez à profit vos défauts; il n'y en a point qui ne tienne à quelques vertus, & qu'il ne les favorise. La Morale n'a pas pour objet de détruire la Nature, mais de la perfectionner. Etes-vous glorieuse? servez-vous de ce sentiment-là, pour vous élever au-dessus des foiblesses de votre sexe, pour éviter les défauts qui humilient. Il y a à chaque déréglement du cœur une peine & une honte attachées, qui vous sollicitent à le quitter. Etes-vous timide? tournez cette foiblesse en prudence: qu'elle vous empêche de vous commettre. Etes-vous dissipatrice? Aimez-vous à donner? Il est aisé de la progalité d'en faire de la générosité. Donnez avec choix & à propos: ne négligez pas les indigens; prenez soin des pauvres: prêtez dans le besoin; mais donnez à ceux qui ne peuvent rendre. Par-là vous cédez à votre sentiment, & vous faites de bonnes actions. Il n'y a pas une foiblesse, dont

dont, si vous voulez, la Vertu ne puisse faire quelque usage.

Dans les afflictions qui vous arrivent, & qui vous font sentir votre peu de mérite; loin de vous irriter & d'opposer l'opinion que vous avez de vous-même, à l'injustice que vous prétendez qu'on vous fait, songez que les personnes qui vous la font, sont plus en état de juger de vous, que vous-même; que vous devez plutôt les croire que l'amour-propre, qui n'est qu'un flateur; & que, sur ce qui vous regarde, votre ennemi est plus près que vous de la vérité: que vous ne devez avoir de mérite à vos yeux, que celui que vous avez aux yeux des autres. L'on a trop de penchant à se flatter, & les hommes sont trop près d'eux-mêmes pour se juger.

Voilà des préceptes généraux pour combattre les vices de l'esprit; mais votre premiere attention doit être à perfectionner votre cœur & ses sentimens. Vous n'avez de Vertu sûre & durable que par le cœur. C'est lui proprement qui vous caractérise. Pour vous en rendre maitresse, gardez cette méthode. Quand vous vous sentez agitée d'une

passion

passion vive & forte, demandez quelque-tems à votre sentiment, & composez avec votre foiblesse : si vous voulez, sans l'écouter un moment, sacrifier tout à votre raison, à vos devoirs, il est à craindre que la passion ne se révolte, & ne devienne la plus forte : vous êtes sous sa loi, il faut la ménager avec adresse. Vous tirerez plus de secours que vous ne pensez, d'une pareille conduite : vous trouverez des remedes sûrs, même dans votre passion. Si c'est de la haine, vous connoîtrez que vous n'avez pas tant de raison de haïr, ni de vous venger. Si par malheur c'étoit le sentiment contraire dont vous fussiez occupée, il n'y a point de passion qui vous fournisse des secours plus sûrs contre elle-même.

Si votre cœur a le malheur d'être attaqué par l'amour, voici les remédes pour en arrêter le progrès. Pensez que ses plaisirs ne sont ni solides, ni fidéles : ils vous quittent, & quand ils ne vous feroient que ce mal, c'en est assez. Dans les passions, l'ame se propose un objet : elle est plus intimément unie à lui par le desir, ou par la jouissance, qu'elle ne l'est à son être. Elle attache

à

à sa possession tous ses biens, à sa perte tous ses maux. Cependant ce bien de l'opinion, ce bien du choix de l'ame n'est ni solide, ni durable. Il dépend des autres: il dépend de vous; & vous ne pouvez répondre ni des autres, ni de vous.

L'amour, dans les commencemens, ne vous presente que des fleurs, & vous cache le danger; il vous trompe; il prend toujours quelque forme qui n'est pas la sienne. Le cœur d'intelligence avec lui sait vous cacher son penchant, de peur, d'allarmer la Raison & la Pudeur. C'est un simple amusement; c'est l'esprit qui nous touche: enfin, jusqu'à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré. Dès qu'il s'est fait sentir, fuyez, n'écoutez point les plaintes de votre cœur; l'amour ne s'arrache point de l'ame avec des efforts ordinaires, il a trop de partisans chez nous: dès qu'il vous a surpris, tout est pour lui contre vous, & rien ne veut vous servir contre l'amour. C'est la plus cruelle situation où une personne raisonnable puisse se trouver; où rien ne vous soutient; où vous n'avez de spectateur que vous-même. Il faut sans

ceſſe

cesse ranimer son courage : songez qu'il vous en faudroit faire un bien plus triste usage, si vous vous relâchiez.

Faites réflexion aux funestes suites des passions : vous ne trouverez que trop d'exemples pour vous instruire ; mais souvent nous en sommes desabusées sans en être guéries. Supputez, s'il est possible, les maux que l'amour fait faire. Il surprend la raison ; il jette le trouble dans l'ame & dans les sens ; il enleve la fleur de l'innocence ; il étonne la Vertu ; il ternit la réputation, la honte étant presque toujours à la suite de l'amour. Rien ne vous avilit tant, & ne vous met tant au dessous de vous-même, que les passions : elles vous dégradent. Il n'y a que la raison qui vous conserve votre place. Il est bien plus fâcheux d'avoir besoin de son courage pour soutenir un malheur, que pour l'éviter. Le plaisir de faire son devoir vous console. Mais ne vous applaudissez jamais, de peur d'être humiliée. Songez que vous portez votre ennemi avec vous. Prenez une conduite qui vous réponde de vous à vous même : fuyez les spectacles, les representations passionnées. Il ne faut point voir ce qu'on ne veut point

les hommes : mettez-vous à la place que leur orgueil vous deſtine. Ils vous veulent humiliée : quand vous aurez fait leur ouvrage, ils n'auront rien à vous demander. La ſuperbe après les fautes les rapelle, & les immortaliſe.

Paſſons, ma fille, aux devoirs de la ſociété. J'ai cru qu'avant tout il falloit vous tirer de l'éducation ordinaire, & des préjugés de l'enfance; qu'il étoit néceſſaire de fortifier votre raiſon, & de vous donner des principes certains pour vous ſervir d'appui. J'ai crû que la plupart des deſordres de la vie venoient des fauſſes opinions: que les fauſſes opinions donnoient des ſentimens déréglés, & que, quand l'eſprit n'eſt pas éclairé, le cœur eſt ouvert aux paſſions: qu'il faut avoir des vérités dans l'eſprit, qui nous préſervent de l'erreur : qu'il faut avoir des ſentimens dans le cœur qui le ferment aux paſſions. Quand vous connoîtrez la vérité & que vous aimerez la juſtice, toutes les vertus ſeront en ſureté.

Le premier devoir de la Vie civiſe, eſt de ſonger aux autres: ceux qui ne vivent que pour eux, tombent dans le mépris & dans l'abandon. Quand vous vou-

voudrez trop exiger des autres, on vous refusera tout, amitié, sentimens, service. La Vie civile est un commerce d'offices mutuels; le plus honnête y met davantage: en songeant au bonheur des autres, vous assurez le vôtre; c'est habileté que de penser ainsi.

Rien de plus haïssable que les gens qui font sentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'Amour propre outré fait les grands crimes; quelques dégrés au dessous, il fait les vices: mais pour peu qu'il en reste, il affoiblit les vertus, & les agrémens de la société.

Il est impossible de se lier aux personnes qui ont un Amour propre dominant, & qui le font sentir; cependant nous ne nous en dépouillerons jamais. Tant que nous tiendrons à la vie, nous tiendrons à nous.

Mais il y a un Amour propre habile, qui ne s'exerce point aux dépens des autres.

Nous croyons nous élever, en abaissant nos semblables; c'est ce qui nous rend médisans & envieux. La bonté rend bien plus que la malignité. Faire du bien quand on le peut; en dire de tout le monde; ne juger jamais à la

rigueur : ces actes de bonté & de générosité souvent répétés, vous acquiérent enfin une grande & belle réputation. Tout le monde est intéressé à vous louer, à diminuer vos défauts, & à augmenter vos bonnes qualités. Il faut fonder votre réputation sur vos vertus, & non sur le démérite des autres : comptez que leurs bonnes qualités ne vous ôtent rien, & que vous ne devez imputer qu'à vous la diminution de votre réputation.

Une des choses qui nous rend plus malheureuses, c'est que nous comptons trop sur les hommes. C'est aussi la source de nos injustices : nous leur faisons des querelles, non sur ce qu'ils nous doivent, ni sur ce qu'ils nous ont promis, mais sur ce que nous avons espéré d'eux. Nous nous faisons un droit de nos espérances, qui nous fournissent bien des mécomptes.

Ne soyez point précipitée dans vos jugemens : n'écoutez point les calomnies ; résistez même aux premieres apparences, & ne vous pressez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme

me il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Il faudroit, dans les jugemens particuliers, imiter l'équité des jugemens solemnels. Jamais les Juges ne décident sans avoir examiné, écouté, & confronté les témoins avec les intéressés; mais nous, sans mission, nous nous rendons les arbitres de la réputation: toute preuve suffit, toute autorité paroit bonne, quand il faut condamner. Conseillés par la malignité naturelle, nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres. De-là viennent les haines & les inimitiés; car tout se sait.

Mettez donc de l'équité dans vos jugemens; cette même justice que vous ferez aux autres, ils vous la rendront. Voulez-vous qu'on pense & qu'on dise du bien de vous? ne dites jamais de mal de personne.

L'Honnêteté, qui est une imitation de la Charité, est aussi une des vertus de la société. Elle vous met au dessus des autres quand vous l'avez à un dégré plus éminent; mais elle ne se pratique & ne se soutient qu'aux dépens de l'Amour propre: l'Honnêteté prend toujours sur vous, & tourne au profit des

autres. Elle eſt un des grands liens de la ſociété, & la ſeule qualité qui mette de la ſureté & de la douceur dans le commerce.

Nous aimons naturellement à dominer ; c'eſt un ſentiment injuſte. Où ſont nos droits, pour vouloir nous élever au deſſus des autres ? Il n'y a qu'une domination permiſe & légitime ; c'eſt celle que vous donne la Vertu. Ayez plus de bonté & de généroſité que les autres : ſoyez en avance de ſervices & de bienfaits ; c'eſt le moyen de vous élever. Le grand deſintéreſſement vous rend auſſi indépendant & vous éleve plus que la fortune même ; rien ne nous abaiſſe tant que l'amour du bien.

Ce ſont les qualités du cœur qui entrent dans le commerce : l'eſprit ne lie point aux autres, & vous voyez ſouvent des gens fort haïſſables avec beaucoup d'eſprit. Ils vous donnent bonne opinion d'eux-mêmes ; veulent dominer & abaiſſer les autres.

Quoique l'Humilité n'ait été regardée que comme une vertu chrétienne, il faut pourtant convenir qu'elle eſt une vertu de la ſociété, & ſi néceſſaire, que ſans elle vous êtes d'un commerce difficile.

ficile. C'est l'idée que vous avez de vous-même, qui vous fait soutenir vos droits avec tant de hauteur, & prendre sur ceux d'autrui.

Il ne faut jamais compter à la rigueur avec personne. L'exacte honnêteté ne demande point tout ce qui vous est dû. Avec vos Amis, ne craignez point d'être en avance. Si vous voulez être une Amie aimable, n'exigez rien avec trop de rigueur. Mais afin que les maniéres ne se démentent point, comme elles expriment les dispositions du dedans, faites souvent de sérieuses réflexions sur vos foiblesses, & vous montrez vous-même à découvert. Vous tirerez de cet examen, des sentimens d'humilité pour vous, & d'indulgence pour les autres.

Soyez humble, sans être honteuse. La honte est un orgueil secret. L'orgueil est une erreur sur ce que l'on vaut, & une injustice sur ce que l'on veut paroître aux autres.

La réputation est un bien très-desirable: mais c'est foiblesse de la rechercher avec trop d'ardeur, & de ne rien faire que pour elle; il faut se contenter de la mériter. Il ne faut pas rejetter le

ſentiment de la Gloire, c'eſt l'aide le plus ſûr que nous ayons pour la Vertu ; mais il eſt queſtion de choiſir la bonne Gloire.

Accoutumez-vous à voir ſans étonnement & ſans envie ce qui eſt au deſſus de vous, & ſans mépris ce qui eſt au deſſous. Que le faſte ne vous impoſe pas : il n'y a que les petites ames qui ſe proſternent devant la Grandeur ; l'admiration n'eſt due qu'à la Vertu.

Pour vous accoutumer à eſtimer les Hommes par leurs qualités propres, conſidérez l'état d'une perſonne comblée d'honneurs, de dignités & de richeſſes, à qui il ſemble que rien ne manque ; mais à qui tout manque effectivement, faute d'avoir les vrais biens. Elle ſouffre autant que ſi ſa pauvreté étoit réelle, puiſqu'elle a le ſentiment de la pauvreté. *Rien n'eſt pire*, dit un Ancien, *que la pauvreté dans les richeſſes, parce que le mal tient à l'ame.* Celui qui ſe trouve dans cet état, a tous les maux de l'opinion, ſans jouir des biens de la fortune. Il eſt aveuglé par l'erreur, & déchiré par les paſſions, pendant qu'une perſonne raiſonnable, qui n'a rien, mais qui, à la place des faux biens, ſubſtitue

de

de sages & de solides réflexions, jouit d'une tranquillité que rien n'égale. Le bonheur de l'un & le malheur de l'autre, ne viennent que de la maniére différente de penser.

Si vous êtes sensible à la haine & à la vengeance, opposez-vous à ces sentimens; rien n'est si bas que de se venger. Si on vous a offensée, vous ne devez que du mépris, & c'est une dette aisée à payer. Si on ne vous a manqué qu'en choses legéres, vous devez de l'indulgence. Mais il y a des tems d'injustice à essuyer dans la vie; des tems où les Amis pour qui vous avez le plus fait, s'acharnent à vous blâmer. Après avoir tout mis en usage pour les desabuser, il ne faut point s'opiniâtrer à combattre contre eux. On doit courir après l'estime de ses Amis; mais quand vous trouvez des gens qui ne vous voyent qu'au travers de la prévention; quand vous avez affaire à ces imaginations ardentes & allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leurs injustices, il faut se retirer & se calmer. Quelques choses que vous fissiez, vous n'obtiendriez que de l'improbation. C'est alors qu'il faut opposer à leur injustice &

à la honte de ſe dédire, le rempart de votre innocence & la certitude de n'avoir point failli. Songez que ſi dans le tems que l'on vous élevoit, vous n'en valiez pas davantage; à preſent que l'on vous abaiſſe, vous n'en valez pas moins. Il faut, ſans être plus humiliée, avoir pitié d'eux, ne ſe point irriter, s'il eſt poſſible, & dire: *ils ont de mauvais yeux.* Faites réflexion, qu'avec de bonnes qualités on ſurmonte la haine & l'envie. Que les eſpérances qu'on tire de la Vertu vous ſoutiennent & vous conſolent.

Ne ſongez à vous venger, qu'en mettant dans votre conduite plus de modération que ceux qui vous attaquent n'ont de malice. Il n'y a que les ames élevées qui ſoient touchées de la Gloire de pardonner.

Songez à vous eſtimer à bon titre, pour vous conſoler de l'eſtime qu'on vous refuſe. Vous ne pouvez vous permettre qu'une ſeule vengeance, c'eſt celle de faire du bien à ceux qui vous ont offenſée. C'eſt la vengeance la plus délicate & la ſeule permiſe; vous ſatisfaites à votre reſſentiment, & vous ne prenez point ſur les vertus. CESAR nous

nous en donne l'exemple. Son Lieutenant Labienus l'abandonna dans le tems qu'il avoit le plus besoin de lui, & passa dans le Camp de Pompée : il laissa dans celui de César de grandes richesses. César les lui renvoya, & lui manda : *Voilà comme César se venge.*

Il est de la prudence de profiter des fautes des autres, quand même elles nous blessent. Mais souvent ils commencent les torts, & nous les achevons. Nous usons mal des droits qu'ils nous donnent sur eux ; nous voulons tirer trop davantage de leurs fautes : c'est une injustice & une violence, qui met les spectateurs contre nous. Si nous souffrions avec modération, tout seroit pour nous, & les fautes de ceux qui nous attaquent doubleroient par notre patience.

Quand vous savez que vos Amis vous manquent, dissimulez. Dès que vous faites sentir que vous vous en apercevez, leur malignité augmente, & vous mettez leur haine en liberté. En dissimulant, vous flattez leur Amour propre : ils jouissent du plaisir de vous en imposer. Ils se croient supérieurs, dès qu'ils ne sont point démêlés : ils triomphent de

votre

votre erreur, & jouiſſent du plaiſir de ne vous point perdre. En ne leur faiſant point ſentir que vous les connoiſſez, vous leur donnez le tems de ſe repentir & de revenir à eux. Il ne faut qu'un ſervice rendu à propos, ou une autre maniére d'enviſager les choſes, pour vous les rendre plus attachés.

Soyez inviolable dans vos paroles: mais pour leur acquérir une entiére confiance, ſongez qu'il faut une extrême délicateſſe à la garder. Reſpectez la Vérité, même dans les choſes indifférentes: ſongez que rien n'eſt ſi mépriſable que de la bleſſer. On a dit que le Menſonge fait voir que l'on mépriſe les Dieux, & qu'on craint les hommes; que celui-là eſt ſemblable aux Dieux, qui dit la vérité, & qui fait du bien. Il faut auſſi éviter les ſermens; la ſeule parole d'une honnête perſonne doit avoir toute l'autorité des ſermens.

La Politeſſe eſt une envie de plaire. La Nature la donne, l'Education & le Monde l'augmentent. La Politeſſe eſt un ſupplément de la Vertu. On dit qu'elle eſt venue dans le Monde, quand cette fille du Ciel l'a abandonné. Dans les tems les plus groſſiers, où la Vertu régnoit

gnoit davantage, on connoissoit moins la Politesse, elle est venue avec la Volupté : elle est la fille du Luxe & de la Délicatesse. On a douté si elle tenoit plus du Vice, que de la Vertu. Sans oser décider, ni la définir, m'est-il permis de dire mon sentiment ? Je crois qu'elle est un des plus grands liens de la société, puisqu'elle contribue le plus à la paix. Elle est une préparation à la Charité, une imitation même de l'Humilité. La vraie Politesse est modeste ; & comme elle cherche à plaire, elle sait que les moyens pour y réussir sont de faire sentir qu'on ne se préfére point aux autres ; qu'on leur donne le premier rang dans notre estime.

L'Orgueil nous sépare de la société : notre Amour propre nous donne un rang à part, qui nous est toujours disputé. L'estime de soi-même, qui se fait trop sentir, est presque toujours punie par le mépris universel. La Politesse est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres, & ce qu'on se doit à soi-même ; car ces devoirs ont leurs limites, lesquelles passées, c'est flatterie pour les autres, & orgueil pour vous : c'est la qualité la plus séduisante.

Les

Les perſonnes les plus polies ont ordinairement de la douceur dans les mœurs, & des qualités liantes ; c'eſt la Ceinture de Venus : elle embellit, elle donne des graces à tous ceux qui la portent : avec elle vous ne pouvez manquer de plaire.

Il y a bien des degrés de Politeſſe. Vous en avez une plus fine, à proportion de la délicateſſe de l'eſprit ; elle entre dans toutes vos maniéres, dans vos diſcours, dans votre ſilence même.

L'exacte Politeſſe défend qu'on étale avec hauteur ſon eſprit & ſes talens. Il y a auſſi de la dureté à ſe montrer heureux, à la vue de certains malheurs. Il ne faut que du Monde pour polir les maniéres ; mais il faut beaucoup de délicateſſe pour faire paſſer la Politeſſe juſqu'à l'eſprit. Avec une Politeſſe fine & délicate, on vous paſſe bien des défauts, & on étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent de maniéres, ont plus beſoin de qualités ſolides, & leur réputation ſe forme lentement. Enfin, la Politeſſe coûte peu, & rend beaucoup.

Le ſilence convient toujours à une jeune perſonne : il y a de la modeſtie & de la dignité à le garder. Vous jugez

gez les autres, & vous ne hazardez rien. Mais gardez-vous d'avoir un silence fier & insultant ; il faut qu'il soit l'effet de votre retenue, & non pas de votre orgueil. Mais comme on ne peut pas toujours se taire, il faut savoir que la premiere régle pour bien parler, c'est de bien penser.

Quand vos idées seront nettes & démêlées, vos discours seront clairs. Qu'ils soient remplis de pudeur & de bienséance ; respectez dans vos discours les préjugés & les coutumes. Les expressions marquent les sentimens, & les sentimens sont les expressions des mœurs:

Il faut sur-tout éviter le caractére plaisant : c'est toujours un mauvais personnage, & rarement en faisant rire se fait-on estimer. Ayez attention aux autres, bien plus qu'à vous : songez plutôt à les faire valoir, qu'à briller. Il faut savoir bien écouter, & ne montrer ni dans ses yeux, ni dans ses maniéres, un air distrait. Contez peu : narrez d'une maniere fine & serrée : que ce que vous direz soit neuf, ou que le tour en soit nouveau. Le Monde est rempli de gens qui portent des sons à l'oreille, sans rien dire à l'esprit. Il

faut,

faut, quand on parle, plaire, ou instruire. Quand vous demandez de l'attention, il faut la payer par l'agrément. Un discours médiocre ne sçauroit être trop court.

Approuvez, mais admirez rarement; l'admiration est le partage des sots. Eloignez de vos discours l'art & la finesse. La principale prudence consiste à parler peu, & à se défier plus de soi-même que des autres. Une conduite droite; la réputation de probité, attire plus de confiance & d'estime, & à la longue plus d'avantages de la fortune, que les voies détournées. Rien ne vous rend digne des plus grandes choses & ne vous met au dessus des autres, que l'exacte probité.

Accoutumez-vous à avoir de la bonté & de l'humanité pour vos Domestiques. Un Ancien dit, *qu'il faut les regarder comme des Amis malheureux.* Songez que vous ne devez qu'au hazard l'extrême différence qu'il y a de vous à eux: ne leur faites point sentir leur état; n'appesantissez point leur peine. Rien n'est si bas, que d'être haut à qui vous est soumis.

N'usez point de termes durs; il en est d'une espéce qui doivent être igno-

rés d'une personne polie & délicate. Le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir. Sommes-nous en droit de vouloir nos Domestiques sans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours? Il faut en souffrir. Quand vous vous faites voir pleine d'humeur & de colére, (car souvent on se démasque devant son domestique) quel spectacle n'offrez-vous point à leurs yeux? ne vous ôtez vous pas le droit de les reprendre? Il ne faut pas avoir avec eux une familiarité basse: mais vous leur devez du secours, des conseils, & des bienfaits proportionnés à votre état & à leur besoin.

Il faut se conserver de l'autorité dans son domestique, mais une autorité douce. Il ne faut pas aussi toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces mépriſables: mais il ne faut appeller l'autorité, que quand la persuasion manque. Songez que l'Humanité & le Christianisme égalent tout. L'impatience & l'ardeur de la jeunesse, jointes à la fausse idée qu'on vous donne de vous-même, vous font regarder les Domestiques comme des gens d'une autre nature que la vôtre. Que ces sentimens sont contraires à la modestie que vous

vous vous devez, & à l'humanité que vous devez aux autres !

N'ayez point de goût pour la flaterie des Domeſtiques ; & pour empêcher l'impreſſion que leurs diſcours flateurs, & ſouvent répétés, peuvent faire ſur vous, ſongez que ce ſont des gens payés pour ſervir vos foibleſſes & votre orgueil.

Si par malheur, ma fille, vous ne ſuivez pas mes conſeils, s'ils ſont perdus pour vous, ils ſeront utiles pour moi. Par ces préceptes, je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me ſont de nouveaux engagemens pour travailler à la Vertu. Je fortifie ma raiſon, même contre moi, & me mets dans la néceſſité de lui obéir ; ou je me charge de la honte d'avoir ſçu la connoître, & de lui avoir été infidéle.

Rien de plus humiliant, ma fille, que d'écrire ſur des matiéres qui me rapellent toutes mes fautes. En vous les montrant, je me dépouille du droit de vous reprendre : je vous donne des armes contre moi ; & je vous permets d'en uſer, ſi vous voyez que j'aye les vices oppoſés aux vertus que je vous recommande : car les conſeils ſont ſans autorité, dès qu'ils ne ſont pas ſoutenus par l'exemple.

TRAITÉ
DE
L'AMITIÉ
PAR MADAME LA MARQUISE
DE LAMBERT.

VOUS me devez, MONSIEUR, une consolation pour la perte de notre amie. J'apelle perte, toute diminution dans l'amitié; puis qu'ordinairement tout sentiment qui s'affoiblit, tombe. Je m'examinen à la rigueur, & je crois mettre dans l'amitié plus qu'une autre. Cependant, tout échape. Je vous prie donc de me dire sans ménagement à qui je dois m'en prendre; car il faut que mes plaintes ayent un objet. Est-ce de moi? est-ce de mes amies, ou des mœurs du tems? Enfin, corrigez-moi où je manque; consolez-moi si je perds.

Plus on avance dans la vie, & plus on

on ſent le beſoin que l'on a de l'amitié. A meſure que la raiſon ſe perfectionne, que l'eſprit augmente en délicateſſe, & que le cœur s'épure, plus le ſentiment de l'amitié devient néceſſaire. Voici ce que le loiſir de ma ſolitude m'a fait penſer ſur ce ſujet.

Dans tous les tems on a regardé l'amitié comme un des premiers biens de la vie. C'eſt un ſentiment qui eſt né avec nous; le premier mouvement du cœur a été de s'unir à un autre cœur. Cependant c'eſt une plainte générale: tout le monde dit qu'il n'y a point d'amis. Tous les ſiécles enſemble fourniſſent à peine trois ou quatre exemples d'une amitié parfaite. Puiſque tous les hommes conviennent des charmes de l'amitié, pourquoi dans un intérêt commun tous ne s'entendent-ils pas, ne s'uniſſent ils pas pour en jouir? C'eſt un effet du déréglement des hommes de s'aveugler ſur leurs véritables intérêts. La Sageſſe & la Vérité en nous éclairant, rendent notre amour propre plus habile, & nous apprennent que nos véritables intérêts ſont de nous attacher à la vertu, & que la vertu amene les doux plaiſirs de l'amitié. Voyons donc

quels

quels sont les charmes, & les avantages de l'amitié, pour les chercher; quel est le véritable caractére de l'amitié, pour la connoître; & quels sont les devoirs de l'amitié, pour les remplir.

Les avantages de l'amitié se présentent assez d'eux-mêmes: toute la nature n'a qu'une voix pour dire qu'ils sont de tous les biens les plus desirables. Sans elle la vie est sans charme: l'homme est plein de besoins; renvoyé à lui-même il sent un vuide que l'amitié seule est capable de remplir; toujours inquiet & toujours agité, il ne se calme, & ne se repose que dans l'amitié. Un Ancien dit, que l'amour est fils de la pauvreté & du Dieu des richesses; de la pauvreté, parce qu'il demande toujours; du Dieu des richesses, parce qu'il est libéral. L'amitié ne pourroit-elle pas aussi avoir la même origigine? Quand elle est vive, elle demande des sentimens; les ames tendres & délicates sentent les besoins du cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Mais, comme elle est généreuse, elle mérite aussi qu'on la reconnoisse pour fille du Dieu des richesses; car il n'est pas permis de se parer du beau

marque qui nous assure le plus qu'on est digne d'amitié, c'est la vertu : après quoi il faut chercher des amis libres, affranchis des passions. Ceux que l'ambition possède, sont incapables de sentir ce doux sentiment; encore moins ceux qui sont dans les liens de l'amour. L'amour emporte avec soi toute la vivacité de l'amitié; c'est une passion turbulente; & l'amitié est un sentiment doux, & réglé. L'amour donne à l'ame une joie d'yvresse, qui, quelquefois, est suivie de violens chagrins; l'autre est une joie de raison, toujours pure & toujours égale : rien ne peut l'arrêter ni la lasser; elle nourrit l'ame. De plus, si vous êtes attaché à une personne de mérite, n'a-t-elle pas toute votre confiance? L'amitié d'un amant est trop séche. Il peut vous donner des soins, & des services, mais il n'a plus de sentiment à vous offrir. La récompense de l'amour vertueux, c'est l'amitié : mais ce n'est pas l'amour ordinaire qui nous y conduit, c'est l'amour épuré. Les personnes frivoles & dissipées ne sont pas propres à l'amitié : chaque objet enléve une portion de sentiment & d'attention qui appartient à l'amitié. Quoique l'on ait toujours

toujours dit qu'il faut donner à l'amitié des fondemens plus solides que la simple sensibilité, cependant, si le goût ne s'en mêle, on n'est point entrainé. L'esprit ne peut être convaincu, si le cœur n'est pas touché : l'on ne va ni bien vite ni bien loin. La vertu & le goût ont formé les amitiés dont la mémoire est venue jusques à nous.

MONTAIGNE, qui nous peint la naissance de ses sentimens pour son ami, dit, qu'il fut frappé comme on l'est en Amour. Il étoit dans une situation propre à jouir de l'amitié : dégagé des passions, voué à la raison, il ne lui restoit plus de jouissance que celle de l'amitié. Les personnes revenues des passions violentes, & que la connoissance du peu de valeur des choses ramene à elles-mêmes, conviennent mieux à la véritable amitié. Celles qui sont libres & dégagées de mille amusemens frivoles, se lient à vous par sentiment ; mais, quoiqu'insensibles à leurs propres besoins, elles ne laissent pas de sentir & de soulager ceux de leurs amis. Jamais nous ne vivons dans une telle indépendance, que nous puissions nous passer les uns des autres ; mais les services doivent être à la suite de l'amitié, & non pas

l'amitié à la ſuite des ſervices. Il faut auſſi dans l'amitié, de la conformité, des rapports, des âges à-peu-près ſemblables, que les mêmes gouts uniſſent. Les perſonnes élevées à des poſtes brillans, enyvrées de leur bonheur, ces eſprits déréglés que la fortune careſſe, ne ſont gueres propres à l'amitié. Les Rois ſont auſſi privés de ce doux ſentiment. Ils ne ſauroient jamais joüir de la certitude d'être aimés pour eux-mêmes; c'eſt toujours le Roi, & rarement la perſonne. Je ne voudrois pas avoir la premiere place à ce prix; tout eſt trop peſant ſans le ſecours de l'amitié. Il n'y a eu de Roi qu'AGESILAÜS qui fut puni pour avoir ſû ſe trop faire aimer. C'eſt une belle domination que de regner ſur tous les cœurs. Les perſonnes en place ont plus de ſoin d'amaſſer des richeſſes que d'aquerir des amis. Qui eſt celui qui penſe à s'attacher les cœurs par des bienfaits, à chercher les perſonnes de mérite, à les ſecourir, à ſe préparer un azile dans le cœur d'un ami pour le tems de la diſgrace? La plûpart des biens que nous aquerons, ſont pour les autres; celui-là ſeul eſt pour nous.

Il

Il faut aussi dans l'amitié des mœurs pures; vous courez trop de risque de vous unir avec une personne de mœurs déréglées.

Vous voyez bien que toutes les vertus deviennent nécessaires à la parfaite amitié. La retraite est propre à cultiver ce sentiment; la solitude est amie de la sagesse; c'est au dedans de nous qu'habite la paix & la vérité. De plus, *c'est la marque d'un esprit bien fait*, dit un ancien, *que de savoir demeurer avec soi-même: Qu'il est doux d'y rester, quand on s'en est rendu la jouïssance agréable!* L'amitié demande une personne toute entiere; dans la retraite ce sentiment-là devient plus nécessaire, & moins partagé. D'ailleurs nous sommes d'ordinaire avec les autres, comme nous sommes avec nous-mêmes. Les personnes sages savent établir la paix chez eux, & la communiquent aux autres. SENEQUE dit, *j'ai assez profité pour apprendre à être mon ami.* Quiconque sait vivre avec soi-même, sait vivre avec les autres. Les caracteres doux & paisibles répandent de l'onction sur tout ce qui les approche. La retraite assure l'innocence, & nous rend l'amitié plus nécessaire. Il nous faut un témoin de ce que nous

valons ; ſans cela nous marchons mollement dans le chemin de la vertu. Quand vous eſtimez votre ami à un certain degré, vous mettez toute votre gloire dans ſon eſtime ; ſi vous êtes heureux, vous voulez partager votre bonheur avec lui. De plus la poſſeſſion du bien devient inſipide ſans témoins.

Je crois que la grande jeuneſſe n'eſt gueres propre aux plaiſirs de la parfaite amitié. Nous voyons aſſez de jeunes gens ſe croire & ſe dire amis ; mais le lien de leurs unions c'eſt les plaiſirs, & les plaiſirs ne ſont pas des nœuds dignes de l'amitié. *Vous êtes dans l'âge*, dit SENEQUE à ſon ami, *où vos paſſions violentes ſont éteintes, vous n'en avez plus que de douces ; nous allons jouir du noble plaiſir de l'amitié.* Ce qui la rend plus sûre & plus ſolide, c'eſt la vertu, l'éloignement du monde, l'amour de la ſolitude, la pureté des mœurs, une vie qui nous ramene à la ſageſſe, & à nous-mêmes, un eſprit élevé, (car il y a un goût & un degré dans la parfaite amitié où ne peuvent atteindre les caracteres médiocres) mais ſur tout un cœur droit. Les qualités du cœur ſont beaucoup plus néceſſaires que celles de l'eſprit ; l'eſprit plaît, mais c'eſt le cœur qui

qui lie. Les gens en qui l'amour propre-domine, n'en sont pas dignes ; ils ne pensent qu'à prendre sur le fonds de l'amitié ; & les personnes vertueuses ne sont pressées que d'y mettre. Les avares ne connoissent point un si noble sentiment : la véritable amitié est opulente. L'avarice oppose à toutes les vertus un obstacle insurmontable. Le sentiment de l'avarice arrête, où pour mieux dire, étouffe tous les bons mouvemens ; il n'y a pas une vertu qui ne prenne sur nous ; & ils veulent toujours prendre sur les autres. Il faut savoir donner en pure perte, il faut avoir le courage de faire des ingrats. Mais passons aux devoirs de l'amitié.

Il y a trois tems dans l'amitié ; le commencement, la durée, & la fin. Comme tous les commencemens de l'amitié sont pleins de sentimens, & que les amitiés naissantes sont soutenues d'un peu d'illusion, rien ne coute dans ces premiers momens, & tout est plaisir. Mais il arrive souvent que le goût s'use, que cette pointe de sentiment s'émousse par l'habitude. L'Illusion disparoit, & vous êtes réduit à soutenir l'amitié par raison ; qualité qui est toujours séche. En amitié, comme en amour, il fau-

droit ménager ſes gouts ; c'eſt une œconomie permiſe. Mais fait-on s'arrêter ſur un plaiſir permis & innocent ? Cependant, comme rien n'eſt ſi doux dans la vie qu'une ſenſible amitié, on devroit prendre de concert des meſures pour faire durer un état ſi deſirable ; car la vie heureuſe conſiſte à ſentir, & à imaginer agréablement. L'on ſent les choſes préſentes, on imagine les futures. L'amitié remplit ces deux tems, ſoutient ces deux ſentimens ; puiſqu'elle nous fait ſentir agréablement dans le préſent, & eſpérer dans l'avenir. Mais enfin, comme il eſt écrit que toute ſenſibilité périt, & que les cœurs les mieux faits ne peuvent pas répondre de garder toujours cette chaleur d'une amitié naiſſante, ils peuvent donc quelquefois être inconſtants, mais jamais infidéles. La vivacité du gout ſe perd ; mais l'amour du devoir ſubſiſte. Il faut les plaindre ; ils avoient un ſentiment agréable, il leur a échapé ; que n'avions-nous de quoi le retenir ! Donnons donc à l'amitié un fondement plus ſolide. L'eſtime, appuyée ſur la connoiſſance du mérite, ne ſe dément point. Le bandeau qu'on donne à l'amour, on l'ôte à l'amitié. Elle eſt éclairée, elle examine avant que s'engager,

gager, elle ne s'attache qu'aux mérites personnels ; car ceux-là seuls sont dignes d'être aimés qui ont en eux-mêmes la cause pourquoi on les aime.

Après avoir fait un bon choix, il faut se fixer, estimer ses amis, non d'une estime variable, mais de sentiment ; car quand la sensibilité échaperoit, & voudroit emporter l'estime, par justice il faut la conserver. Il ne faut pas se permettre d'examiner les défauts de nos amis, encore moins d'en parler. Il faut respecter l'amitié ; mais, comme elle nous est donnée pour être une aide à la vertu, & non pas la compagne du vice, il faut les avertir quand ils s'égarent, s'ils résistent armez-vous de la force & de l'autorité que donne la prudence des sages conseils, & la pureté des bonnes intentions. Il faut avoir le courage de leur déplaire en leur disant la vérité ; on doit pourtant adoucir les termes selon leurs besoins. Peu de personnes ont la force de se laisser humilier par la vérité qui les redresse ; mais en même-tems qu'on les avertit en particulier, il faut les défendre en public, & ne point souffrir, s'il est possible, qu'ils ayent une réputation incertaine.

On demande quel est le terme de l'amitié ?

l'amitié ? On dit qu'il faut servir ſes amis juſques aux Autels. Dieu & l'honneur ſont les ſeules bornes qu'on doit donner à l'amitié ; mais il y a bien des choſes qu'un honneur délicat vous défendroit pour vous-même, qu'il vous ſeroit permis & honnête de faire pour vos amis. Sur le reſte je ne connois point de bornes, tout, & ſans ſe faire valoir, doit être ſacrifié à l'amitié. DIOGENE diſoit : *Quand j'emprunte de mon ami, c'eſt mon argent que je lui demande.* Une pareille confiance fait l'éloge de l'un & de l'autre.

Ne faites jamais ſentir à vos amis aucune ſupériorité ; & ſi vous êtes plus avancé qu'eux dans la poſſeſſion de la vertu, dans le partage de l'eſprit, & dans les bonnes graces de la fortune ; cela ne vous donne aucun droit de vous élever.

On demande ſi l'on peut confier à un autre le ſecret de notre ami ? Il n'y a pas à déliberer : le ſecret eſt un dépôt : nous n'en pouvons diſpoſer, ce n'eſt pas notre bien. Reſte à ſavoir de quelle maniere nous devons nous conduire, quand l'amitié s'affoiblit & s'altere.

Comme ce ſont des hommes qui s'uniſſent, il faut compter ſur les défauts de l'humanité ; il faut ſe paſſer l'un & l'autre bien

bien des choses, si l'on veut que l'amitié subsiste. Le plus vertueux excuse, & pardonne davantage. *Vous rendrez votre ami fidele*, dit un Ancien *si vous croyez qu'il le soit.* On met en droit de commettre une faute celui que l'on croit capable de la faire. L'amitié ordinaire ne veut jamais se charger d'aucun tort; l'amitié délicate les met sur son compte: contens de pouvoir épargner une peine à notre ami, nous lui laissons le plaisir de nous pardonner; & lui épargnons la honte & le besoin du pardon; mais pour cela il faut avoir à faire à une ame forte, qui ait le courage de soutenir la vue de ses fautes, & d'avouer même celles qu'elle n'a pas faites. Si votre ami a besoin d'être conduit & gouverné pour son propre intérêt, il faut avoir la main légere, & ne lui pas faire sentir sa dépendance. Rien n'est plus opposé à l'amitié que ces caracteres superbes, qui cherchent à vous accuser, & se font un plaisir de vous convaincre: c'est une victoire pour eux de vous trouver des défauts: cela fortifie leur domination, & augmente votre dépendance. Dérobez-vous aux occasions de vous irriter, &, dans les éclaircissemens, gardez-vous d'employer des termes durs; il en est

dont

dont il ne faut jamais uſer, & qui font dans les cœurs des playes qui ne ſe ferment jamais. Dès que vous ſentez que vous vous allumez, ſoyez en garde contre vous-même; ſongez que la paſſion prend toujours quelque choſe ſur la juſtice: mais il y a des gens, qui, lorſqu'ils ont un tort, en ont cent, & qui ne ſavent point s'arrêter; ils vous puniſſent de leurs propres fautes, & ne vous pardonnent jamais. Quand ils ont manqué, il ne faut pas croire qu'on puiſſe les convaincre; leur eſprit eſt au ſervice de leur injuſtice. Il ne faut point leur faire de reproches; mais ſi vous voulez les punir, & vous venger avec dignité, ayez une conduite plus exacte; cherchez les occaſions de leur faire plaiſir; c'eſt votre propre conduite qui leur doit être un reproche, & non pas vos diſcours. Quelqu'habile que ſoit l'amour propre à nous cacher nos foibleſſes, il y a des momens conſacrés à la vérité, où elle ſe fait voir. Les plaiſirs qu'on a fait dans le tems de l'amitié, doivent être oubliés dans la rupture & quand on ne ſe croit pas payé de ſon bienfait par le plaiſir qu'on a eu à le faire, on n'a point donné, on n'a fait que prêter ou vendre. Enfin il faut courir après

l'amitié

l'amitié & l'estime de ses amis, & ne pas craindre d'en trop faire. Mais si on est assez malheureux pour avoir fait un mauvais choix, il faut le soutenir: & par là se punir de son imprudence & de sa légereté à s'engager. Il y a toujours à perdre pour tout le monde dans les ruptures. Après avoir fait tout ce qui est en vous pour les prévenir, comme souvent on a à faire à des gens entêtés, qui ne vous voyent qu'au travers de leur prévention, tout est inutile. Rien n'est plus triste que de combattre contre ces imaginations ardentes & allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leur tort; quelque chose que vous fassiez, vous n'en aurez que de l'improbation. Ne mettez pas votre gloire à les réduire, mais à vous vaincre; il faut vous retirer, & que votre innocence vous calme, & vous console. Il ne faut pas croire qu'après les ruptures vous n'ayez plus de devoirs à remplir; ce sont les devoirs les plus difficiles, & où l'honnêteté seule vous soutient. On doit du respect à l'ancienne amitié. Il ne faut point appeller le monde à vos querelles, & jamais n'en parler que quand vous y êtes forcé pour votre justification. Il faut éviter même de trop charger l'ami infidéle.

infidéle. C'eſt un mauvais ſpectacle, pour le public, & un mauvais rôle pour vous, que de rompre avec éclat. Songez que tout le monde a les yeux ouverts ſur vous ; que vos juges ſont tous vos ennemis, ou par ignorance de ce que vous valez, ou par envie s'ils le connoiſſent ; ou par prévention & malignité naturelle. Pour les choſes qui ont été confiées dans le tems de l'amitié, il ne faut jamais les relever ; ſongez que le ſecret eſt une dette de l'ancienne amitié, que vous vous devez à vous-même. Enfin les devoirs que vous rempliſſez dans le tems de l'amitié, c'eſt pour la perſonne aimée ; dans les ruptures, c'eſt pour vous-même. Dans le tems du ſentiment tout le monde ſait ſe conduire, on n'a qu'à ſe laiſſer aller à ſes mouvemens ; mais dans les ruptures, c'eſt le devoir, c'eſt la raiſon, qu'il faut écouter & ſuivre. Peu de gens ſavent être en colere ; la plûpart ne gardent plus des meſures. Qu'il eſt triſte d'avoir à donner des préceptes ſur un pareil malheur, d'avoir à enviſager dans les tems de l'amitié la perte de l'amitié ! Songez cependant qu'un pareil malheur vous menace peut-être, & que l'ami le plus eſtimable peut avoir en lui des diſpoſi-

tions

tions à une prochaine rupture. Il faut passer légerement sur de pareilles idées ; elles gâteroient les plaisirs de l'amité la plus parfaite.

Quelques personnes croient qu'il n'y a plus de devoirs à remplir au delà du tombeau ; très peu savent être amis des morts. Quoique la plus magnifique pompe funébre soit les larmes & la douleur de nos amis, & que la plus honorable sépulture soit dans leurs cœurs ; cependant il ne faut pas croire que des larmes, que vous répandez par sensibilité, quelquefois par retour sur vous-même, vous aquittent envers eux : vous devez à leur nom, à leur gloire, & à leur famille : ils doivent vivre dans votre cœur par les sentimens, dans votre mémoire par le souvenir, dans votre bouche par des éloges, & dans votre conduite par l'imitation de leurs vertus.

Si j'ai donné des préceptes pour se conduire quand les Amitiés se rompent ou se dénouent, je suis cependant bien éloignée de croire que nous devions aimer comme devant haïr un jour. Mon cœur n'a jamais écouté les leçons de MACHIAVEL ; il est bien éloigné de se conduire par ses maximes : ceux qui me connoissent, savent que dans l'Amitié

je

je me livre trop, jamais mes ſentimens ne m'avertiſſent de me défier de mes Amis : ceux qui penſent d'une façon vulgaire, me regardent comme une eſpece de duppe ; je ne m'en ſauve qu'en voulant bien l'être. Ainſi la prudence dont j'ai ici raſſemblé quelques maximes, n'a pas encore paſſé juſqu'à mon cœur ; mais l'uſage, le monde, & ma propre expérience, ne m'ont que trop appris, que dans l'Amitié la mieux aquiſe & la plus méritée, il faut faire un fonds de conſtance, & de vertu, pour en pouvoir ſoutenir la perte.

On demande ſi l'Amitié peut ſubſiſter entre perſonnes de ſexe différent ? Cela eſt rare & difficile ; mais c'eſt l'Amitié qui a le plus de charmes. Elle eſt plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu & de retenue. Les Femmes qui ne connoiſſent que l'amour d'uſage, n'en ſont pas dignes ; & les hommes qui ne veulent trouver dans les femmes que le bonheur du ſexe, & qui n'imaginent pas qu'elles peuvent avoir des qualités dans l'eſprit & dans le cœur plus liantes que celles de la beauté, ne ſont pas propres à l'Amitié dont je parle. Il faut donc chercher à s'unir par la vertu & par le mérite perſonnel. Quelquefois de pareilles

reilles unions commencent par l'amour, & finissent par l'Amitié. Quand les femmes sont fideles à la vertu de leur sexe, l'Amitié étant la récompense de l'amour vertueux, elles peuvent s'en flatter. De la maniere dont l'amour se traite aujourd'hui, il est souvent suivi de ruptures d'éclat; la honte étant toujours la punition du vice. Les femmes qui opposent leurs devoirs à l'amour, & qui vous offrent les charmes & les sentimens de l'Amitié, quand d'ailleurs vous leur trouvez le même mérite qu'aux hommes, peut-on mieux faire que de se lier à elles? Il est sûr que de toutes les unions c'est la plus délicieuse. Il y a toujours un degré de vivacité qui ne se trouve point entre les personnes du même sexe: de plus, les défauts qui désunissent, comme l'envie & la concurrence de quelque nature que ce soit, ne se trouvent point dans ces sortes de liaisons. Les femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entre elles sur l'Amitié; les défauts dont elles sont remplies y forment un obstacle presque insurmontable: elles s'unissent par nécessité, & jamais par goût. Que faire des sentimens qui sont en elles? Pour celles qui se défendent de l'amour, cela les renvoie à l'Amitié,

& les hommes en profitent. Quand elles n'ont point uſé le cœur par les paſſions, leur amitié eſt tendre & touchante ; car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui ſavent tirer d'un ſentiment tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'eſprit, les femmes au cœur. De plus, comme la nature a mis des rapports & des liens inviſibles entre les perſonnes de ſexe différent, on trouve tout préparé à l'Amitié. Les ouvrages de la nature ſont toujours plus parfaits : ceux où elle n'a pas la principale part, ont moins d'agrémens. Dans l'Amitié dont je parle, on ſent que c'eſt ſon ouvrage : ces nœuds ſecrets, ces ſympathies, ce doux penchant auquel on ne peut réſiſter, tout s'y trouve ; un bien ſi deſirable eſt toujours la récompenſe du mérite. Mais il faut être en garde contre ſoi même, de peur qu'une vertu ne devienne paſſion dans la ſuite.

Fin du Traité de l'Amitié.

TRAITÉ

TRAITÉ
DE LA VIEILLESSE
PAR MADAME LA MARQUISE
DE LAMBERT,
A MADEMOISELLE SA FILLE.

ON a donné aux Hommes tous les secours nécessaires pour perfectionner leur raison, & leur apprendre la grande science du bonheur dans tous les tems de leur vie. CICERON a fait un *Traité de la Vieillesse*, pour les mettre en état de tirer parti d'un âge où tout semble nous quitter. On ne travaille que pour les Hommes; mais pour les Femmes, dans tous les âges, on les abandonne à elles-mêmes: on néglige leur éducation dans la jeunesse: dans la suite de leur vie, on les prive de soutien & d'appui pour leur vieillesse; aussi la plupart des Femmes

mes vivent ſans attention & ſans retour ſur elles-mêmes : dans leur jeuneſſe elles ſont vaines & diſſipées ; & dans la vieilleſſe elles ſont foibles & délaiſſées. Nous arrivons à chaque âge de la vie ſans ſavoir nous y conduire ni en jouir ; quand il eſt paſſé nous voyons l'uſage qu'on en pouvoit faire : mais comme les regrets ſont inutiles, à moins qu'ils ne ſervent à nous redreſſer, voyons à profiter du tems qui nous reſte. Je m'aide de mes réflexions ; & comme j'aproche de cet âge où tout nous échape, je veux retrouver dans ma raiſon la valeur des choſes que je perds.

Tout le monde craint la vieilleſſe : on la regarde comme un âge livré à la douleur & au chagrin, où tous les plaiſirs & les agrémens diſparoiſſent. Chacun perd en avançant dans l'âge ; & les femmes plus que les hommes. Comme tout leur mérite conſiſte en agrémens extérieurs, & que le tems les détruit ; elles ſe trouvent abſolument dénuées : car il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté. Voyons s'il n'eſt pas poſſible de les remplacer : & comme il n'y a point de ſi petit bien qui ne vaille quelque choſe entre les mains d'une perſonne habile, mettons à

profit

profit le tems de la vieillesse, & songeons à en faire usage pour notre perfection & notre bonheur.

Examinons les devoirs de la Vieillesse, le respect & la décence qui sont dûs à cet âge, & connoissons aussi les avantages qu'on en peut tirer, pour en jouir.

La Vie n'est pas dans l'espace du tems; mais dans l'usage qu'on en sçait faire. Il faut faire un plan, & le suivre avec fermeté; car enfin, changer de dessein & de conduite, c'est couper notre vie; nous l'abrégeons par notre legereté, & nous l'allongeons par une conduite uniforme.

Ces réflexions, ma fille, qui sont à present pour moi, seront un jour pour vous. Préparez-vous une vieillesse heureuse par une jeunesse innocente. Souvenez-vous que le bel âge n'est qu'une fleur que vous verrez changer; les graces vous abandonneront: la santé s'évanouira; la vieillesse viendra effacer les fleurs de votre visage: quelque jeune que vous soyez, ce qui vient avec tant de rapidité, n'est pas loin de vous.

Nous avons en vieillissant les maux communs à l'humanité. Les maux du

corps & de l'eſprit ſont à la ſuite d'un certain âge ; *La vieilleſſe*, dit MONTAIGNE, *attache plus de rides à l'eſprit qu'au viſage.* Les paſſions nous attendent dans le cours de la yie ; & il ſemble que ce ſoient des gîtes où il faut paſſer néceſſairement : *Des paſſions ardentes*, dit MONTAIGNE, *nous paſſons aux paſſions frileuſes.* Les ſentimens triſtes ſont à la ſuite de la Vieilleſſe : elle tarit dans notre cœur la ſource de la joie & des plaiſirs : elle dégoûte du preſent & craint l'avenir : elle rend inſenſible à tout, excepté à la douleur.

Tous ces maux ſont communs aux deux ſexes ; mais il y en a qui ne ſont que pour les femmes : comme il en eſt de différens caractéres, il y a différentes ſortes de peines à ſouffrir, & de conduites à ſuivre. Les Femmes ſont, ou galantes, ou vertueuſes : ces deux caractéres ſont variés d'une infinité de différences ; il y a bien des nuances & des degrés dans l'un & dans l'autre. Pour celles qui ſont nées ſans tendreſſe & ſans agrémens, & qui n'ont fait ni reçu aucune impreſſion, elles jouiſſent de la tranquillité & de l'uniformité de la vie ; elles perdent moins en avançant en âge, que

que celles qui sont capables de prendre des sentimens, & d'en inspirer : cependant elles auront encore bien des maux à souffrir, & des imperfections à combattre. Elles doivent être en garde contre la tristesse. Nous devenons ennemies de la joie que nous avons intérêt de conserver en nous, & que nous ne devons pas condamner dans les autres. Mais il faut choisir ses plaisirs, ou plutôt ses amusemens : ce qui est permis & honnête dans un certain âge, est indécent dans un autre.

L'Avarice est encore un des foibles du dernier âge. Comme tout manque, on veut tenir à quelque chose ; & on s'attache aux Richesses comme à son soutien. Cependant, si on savoit raisonner, on verroit qu'on n'en a que faire, & qu'on s'assure plus de bonheur en les partageant qu'en les gardant.

Mais revenons aux Femmes galantes, elles ont plus à perdre en vieillissant, & plus à travailler. Comme il en est de bien des sortes, il y a aussi différentes conduites à garder. Pour celles qui n'ont rien ménagé, qui ont été infidéles aux préjugés & aux vertus de leur sexe, elles perdent infiniment ; les plai-

sirs, le seul lien qui les unissoit aux hommes, venant à manquer, elles ne tiennent plus à eux, ni eux à elles. Pour celles qui se sont respectées, qui ont sçû joindre la probité & l'amitié à l'amour, elles tiennent aux hommes par les vertus de la société; car la vertu seule à droit de nous unir. Les caractéres sensibles ont plus à souffrir : le cœur ne s'use pas comme les sens. La fidélité à vos devoirs est souvent suivie d'une longue & pénible sensibilité : l'amour se dédommage sur les sentimens du cœur de ce que les sens lui ont refusé. Plus les sentimens sont retenus, & plus ils sont vifs.

Les goûts s'affoiblissent en les exerçant; & les passions des femmes s'usent comme celles des hommes. Enfin, il y a un tems dans la vie des femmes, qui devient une crise : c'est la conduite qu'elles gardent, & le parti qu'elles prennent, qui donnent la derniere forme à leur réputation, & d'où dépend le repos de leur vie.

Dans la jeunesse les femmes se soutiennent par l'ardeur du sang, qui les entraîne vers les objets sensibles, qui les livre aux passions permises ou défen-

fendues : la nouveauté des objets qui excite & nourrit leur curiosité ; tout cela les soutient. Pour celles qui ont de la beauté & des agrémens, elles jouissent des avantages de leur propre figure & de l'impression qu'elles font sur les autres : l'amour propre est toujours nourri de ce qu'elles voient en elles, ou de ce qu'elles inspirent. Quelle domination est plus prompte, plus douce & plus absolue que celle de la Beauté ? La majesté & l'autorité n'ont droit que sur les choses extérieures ; la beauté en a sur l'ame : il n'y a gueres de femme aimable qui n'ait joui de ces triomphes secrets. De plus, quelle source d'amusemens ne fournit pas l'envie de plaire ! tout l'appareil de la galanterie permise à une jeune personne, la parure, les spectacles ; tous ces plaisirs, sont l'occupation d'un certain âge. Quels mouvemens ne donnent point les passions ! Peut-on être plus vivement & plus fortement remuée que par elles ? Les événemens de la vie des femmes en dépendent ; & de grands établissemens ont été souvent la suite & la recompense d'un sentiment. Toutes ces choses sont enchaînées, & relatives au

cœur ; & font une vie pleine & occupée, même pour celles qui n'ont pas fait un mauvais uſage de leur liberté.

Tout cela échape dans un certain âge, où, ſi vous voulez faire quelque uſage de votre cœur, vous ne ſentez plus que pour la douleur. Il vient un tems où il faut mener une ſorte de vie convenable aux bienſéances & à la dignité de ſon âge : il faut renoncer à tout ce qui s'apelle plaiſir vif. Souvent vous avez perdu le goût pour les amuſemens ; ils ne peuvent plus occuper ni remplir vos heures : vous avez perdu même vos véritables amis ; & le tems eſt paſſé d'en faire d'autres. Le revenu de la beauté c'eſt l'amour ; & la récompenſe de l'amour vertueux, c'eſt l'amitié ; & vous êtes bien heureuſe quand toutes vos belles années vous ont acquis un ou deux amis véritables. Enfin, vous quittez chaque âge de la vie quand vous commencez à le connoître, & vous arrivez toute neuve dans un autre. Toutes les choſes extérieures ne vous ſoutiennent plus, ou vous ſont interdites. Chez vous, vous ne trouvez plus qu'infirmité dans votre corps, que réflexions triſtes dans l'eſprit, que dégoûts. Il faut rom-

rompre tout commerce avec vos sentimens : on sent ses liens quand il les faut rompre.

On a dit que la dévotion étoit le foible de la Vieillesse, pour moi je crois qu'elle en est le soutien ; c'est un sentiment décent, & le seul nécessaire : le joug de la Religion n'est pas un fardeau, mais un soutien.

Mais passons aux devoirs de la Vieillesse. Dans tous les tems de la vie nous devons aux autres, nous nous devons à nous-mêmes. Les devoirs envers les autres doublent en vieillissant. Dès que nous ne pouvons plus mettre d'agrémens dans le commerce, on nous demande de vraies vertus : dans la jeunesse, on songe à vous : dans la vieillesse il faut penser aux autres. On nous demande du partage, & on ne nous pardonne rien. En perdant la jeunesse, vous perdez aussi le droit de faillir ; il ne vous est plus permis d'avoir tort. Nous n'avons plus en nous ce charme séduisant ; & on nous juge à la rigueur. Les premieres graces de la jeunesse ont un lustre qui couvre tout : les fautes de jugement sont pardonnées, & ont le mérite de l'ingénuité.

En vieillissant il faut s'observer sur tout, & mettre dans ses discours & dans ses habits de la décence. Rien de plus ridicule que de faire sentir par des parures recherchées, qu'on veut rappeller des agrémens qui nous quittent: une vieillesse avouée est moins vieille, le grand inconvénient des femmes qui ont été aimables, est d'oublier qu'elles ne le sont plus. Il faut aussi se donner une forme de vie convenable : ce n'est pas vivre comme l'on doit, que de vivre au gré de ses passions & de ses fantaisies; & nous ne vivons comme nous devons, que quand nous vivons selon la raison ; car ce qui s'appelle NOUS, c'est notre raison.

Il faut aussi avoir attention à ses Sociétés, & ne s'unir qu'à des personnes de mœurs & d'âge semblables. Les spectacles, les lieux publics doivent être interdits; ou du moins, il faut y aller rarement : rien de moins décent que d'y montrer un visage sans grace : dès qu'on ne peut plus parer ces lieux-là, il faut les abandonner. Les avantages de l'esprit se soutiennent mal au milieu d'une jeunesse brillante ; ils vous font trop sentir ce que vous avez perdu. Rien

ne

ne convient mieux que d'être chez soi; l'amour propre y souffre moins qu'ailleurs. Il y a cependant des amusemens permis, & tout ce qui s'apelle plaisir honnête n'est point interdit.

Voyons ce que nous nous devons à nous-mêmes. Nos sentimens & notre conduite doivent être différens de ce qu'ils ont été dans nos premieres années. Vous devez au monde des devoirs de bienséance; mais vous vous devez des sentimens permis & innocens, par dignité pour vous; car il faut vivre respectueusement avec soi-même: il le faudroit aussi pour votre propre repos; mais on doit convenir qu'il y a des sentimens dont le divorce coute à l'ame; vous n'en connoissez le prix, & vous n'en savez faire usage que quand il faut les abandonner. Dans un âge plus avancé le goût devient plus délicat sur ce qui blesse, & plus exquis sur ce qui plaît. L'Amour est le premier des plaisirs, & la plus douce des erreurs; mais dès que vous avez perdu la jeunesse, les peines doublent & les plaisirs diminuent. Ce qui fait les malheurs d'un certain tems, c'est que vous voulez conserver & porter des sentimens

dans un âge où ils ne doivent point être : eſt-ce la faute de l'âge ? n'eſt-ce pas la nôtre ? Ce ſont les mœurs qui font les malheurs, & non pas la vieilleſſe ; tout âge eſt à charge à qui n'a pas au dedans de ſoi-même ce qui peut rendre la vie heureuſe. Il faut avec docilité ſe ſoumettre aux peines de ſon âge & de ſon état : la nature fait une eſpéce de traité avec les hommes ; elle ne leur donne la vie qu'à des conditions ; elle ne nous donne rien en propriété, elle ne fait que nous prêter. Il ne faut pas ſe révolter contre les ſuites naturelles de l'humanité. On demandoit à un Philoſophe qui avoit vécu cent ſept ans, s'il ne trouvoit pas la vie ennuyeuſe ? *Je n'ai pas à me plaindre de ma vieilleſſe*, dit-il, *parce que je n'ai pas abuſé de ma jeuneſſe.*

Quand les mœurs ſont pures & innocentes dans le premier âge, la Vieilleſſe eſt douce & tranquille. Le ſoutien & la conſolation d'un âge avancé, c'eſt une longue habitude de vertu ; quand on l'a pratiquée dans la jeuneſſe on en recueille le fruit dans les derniers tems : mais nous nous prenons à elle des maux que nous donne notre déré-

gle-

glement. La plûpart de nos malheurs viennent de notre imagination. Les besoins du cœur sont infinis ; ceux de la nature sont bornés : heureuse la vieillesse dont le cœur se tourne vers Dieu !

La Dévotion est un sentiment décent dans les femmes, & convenable à tous les sexes. La Vieillesse sans religion est pesante. Tous les plaisirs de dehors nous abandonnent ; nous nous quittons nous-mêmes. Les meilleurs biens, la santé & la jeunesse ont disparu : le passé vous fournit des regrets ; le present vous échape ; & l'avenir vous fait trembler. Pour un Chrétien infidéle, ce sont des peines qui nous attendent, & pour un Philosophe, c'est le néant. Voilà ce qui termine la plus belle vie du monde ; le dernier acte est toujours tragique ; il y a bien à gagner de changer l'idée de son néant contre l'idée de l'Eternité ! Si nous vivons de maniére à la rendre heureuse, c'est un beau point de vue qu'une éternité de bonheur ; mais la plûpart du monde vit sans penser jamais à s'éclaircir de son état. Qui croiroit que ces mêmes hommes, qui sont si ardens sur ce qui regarde leur gloire ou leur fortune, quand

ils la croient en péril, ſont tranquilles & indolens ſur la connoiſſance de leur être ; qui ſe laiſſent mollement conduire à la mort, ſans s'inſtruire ſi ce qu'on leur dit ſont des chimères ou des réalités ; qu'ils s'acheminent & voient venir vers eux la mort, l'éternité, les peines & les récompenſes éternelles, ſans penſer que ces grandes vérités les regardent & les intéreſſent ? Peut-on ſans prévoyance & ſans crainte, aller tenter un ſi grand événement ? C'eſt cependant l'état où vivent la plûpart des hommes ; & pour quelques-uns qui ont pris parti du bon, ou du mauvais côté, combien y en a-t-il qui n'y penſent pas ?

Pour ceux qui ſont aſſez heureux pour être touchés de la Religion, la piété les conſole ; elle eſt auſſi plus aiſée à pratiquer. Tous les liens qui attachent à la vie ſont preſque rompus ; c'eſt l'ouvrage de la nature de nous détacher, plus que celui de la raiſon : le bandeau de l'illuſion eſt tombé, & nous voyons les choſes ce qu'elles ſont. On a connu le monde à ſes dépens ; & qui le connoit bien, ſait qu'il n'eſt bon qu'à quitter : il a toujours manqué de biens ſolides

solides, ce monde trompeur: & nous trouvons souvent qu'il manque de biens périssables.

Nous ne tirons pas tant du monde que de la dévotion : elle a bien d'autres ressources. Il faut de la résignation dans tous les âges de la vie; mais l'usage en est plus nécessaire dans la Vieillesse, parce que nous faisons des pertes continelles. Mais comme le sentiment est moins vif, nous tenons moins aux choses. Il faut se laisser insensiblement aller à la nature, sans se révolter contre elle; c'est le meilleur guide que nous puissions avoir.

Nous ne vivons que pour perdre & pour nous détacher. Nous devons compter sur notre changement & sur celui des autres, & nous conduire, quand ils changent, comme nous voudrions qu'ils se conduisissent, si c'étoit nous qui eussions changé. Mais souvent il n'y a qu'à gagner dans nos pertes : les honnêtes gens regardent comme un bien d'être affranchis des liens de la volupté. C'est donc aux mœurs, & non à l'âge qu'il se faut prendre si nous souffrons.

Il faut se soumettre doucement aux loix

loix de notre condition : nous sommes tous faits pour affoiblir, vieillir & mourir. Rien de si inutile que de se révolter contre les effets du tems ; il est plus fort que nous.

Dans la Jeunesse nous vivons tous dans l'avenir : l'on passe sa vie à desirer, & l'on renvoie à l'avenir son repos & ses joies. Dans la Vieillesse il faut se saisir du present.

MONTAIGNE dit qu'il met tout à profit. « Je sens, dit-il, comme les » autres hommes ; mais ce n'est pas en » passant & en glissant : à mesure que » la possession de la vie est plus courte, je veux la rendre plus vive, plus » pleine & plus profonde. Je veux arrêter la légereté de sa fuite par la » promptitude de ma saisie. Il faut secourir la vieillesse ; il faut l'étayer. » Je m'aide de tout, & la Sagesse & la » Folie auront assez à faire à m'aider » par offices alternatifs en ce dernier » âge. »

Un des devoirs de la Vieillesse est de faire usage du tems : moins il nous en reste, plus il doit nous être précieux. Le tems des Chrétiens est le prix de l'Eternité ; & sans l'employer à courir

après

après des Sciences vaines & au dessus de nous, tirons parti de notre situation, & connoissons une fois la portée de notre esprit.

Nous avons en nous de quoi jouir; mais nous n'avons pas de quoi connoître. Nous avons les lumiéres propres & nécessaires à notre bien-être; mais nous ne voulons pas nous en tenir là: nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous. Mais avant que de nous engager à des recherches au dessus de notre portée, il faudroit savoir quelle étendue peuvent avoir nos lumiéres, quelle est la régle qui doit déterminer votre persuasion? Il faudroit apprendre à séparer l'opinion de la connoissance; avoir la force de nous arrêter & de douter quand nous ne voyons rien clairement, & avoir le courage d'ignorer ce qui est au dessus de nous. Mais pour arrêter notre hardiesse, & pour affoiblir notre confiance, songeons que les deux principes de notre connoissance, la Raison & les Sens, manquent de sincérité & nous abusent. Les Sens surprennent la raison, & la raison les trompe à son tour: voilà nos deux guides, qui tous deux nous égarent.

Ces

Ces réflexions dégoûtent des vérités abſtraites. Employons donc le tems en connoiſſances utiles à notre perfection & à notre bonheur.

Il n'y a nul âge qui n'ait en ſa diſpoſition une certaine portion de biens: le premier âge, les plaiſirs vifs des ſens & de l'imagination: le ſecond âge, les plaiſirs de l'ambition & de l'opinion: le dernier, les plaiſirs de la raiſon & de la tranquillité.

La paix de l'ame eſt la plus néceſſaire diſpoſition aux plaiſirs. Quand l'ame n'eſt pas ébranlée par un grand nombre de ſenſations, elle eſt bien plus propre à tirer parti des biens qui ſe préſentent, & elle retrouve dans ſon goût ce qui manque dans les objets.

On a regardé comme un devoir du dernier âge de penſer à la Mort. Je crois qu'il eſt utile d'y ſonger pour régler ſa vie & s'en détacher; mais il n'eſt pas néceſſaire de l'avoir toujours preſente pour nous affliger. L'idée du dernier Acte eſt toujours triſte; quelque belle que ſoit la Comédie, la toile tombe: les plus belles vies ſe terminent toutes de même: on jette de la terre: & en voilà pour une éternité.

MONTAIGNE pensoit autrement : il disoit, *qu'il vouloit ôter à la mort son étrangeté, & se la domestiquer à force d'y penser.*

Il faut espérer que le Ciel aura soin du dernier Acte; il faut seulement l'intéresser par une vie vertueuse & innocente. Il ne faut pas aussi regarder la vie comme un si grand bien : il y a toujours assez de quoi nous y attacher, & assez de maux pour nous consoler de sa perte.

Un Philosophe répondoit à un homme qui lui demandoit, s'il se feroit mourir ? *tu ne déliberes pas de si grand-chose.*

Les grands hommes ne mesurent pas la vie par la durée du tems, mais par la durée de la gloire. La bonne mort donne du relief à la vie, & la mauvaise la deshonore. Pour juger de quelqu'un, il faut lui avoir vu jouer le dernier rôle.

La vie est déjà très-courte; & nous l'abrégeons encore par notre légereté, & par le déréglement. Le peu que nous vivons, nous le vivons moins à nous qu'aux passions qui nous tourmentent. Qui ôteroit de la vie le tems du sommeil,

meil, celui qu'on donne aux autres néceſſités, celui des maladies du corps & de l'eſprit, il nous en reſteroit peu pour le bonheur : & d'une longue vie, à peine en tirerions nous quelques années

Il faut, dit-on, achever ſa vie avant ſa mort, c'eſt-à-dire ſes projets : achever ſa vie, c'eſt avoir uſé ſon goût pour la vie ; car pour les projets, tant que nous vivons, nous nous amuſons d'eſpérances ; & nous vivons moins dans le preſent que dans l'avenir. La vie ſeroit courte ſi l'eſpérance ne lui donnoit pas d'étendue. *Le preſent*, dit PASCAL, *n'eſt jamais notre but ; le paſſé & le preſent ſont nos moyens : le ſeul avenir eſt notre objet : ainſi nous ne vivons pas mais nous eſpérons de vivre.* Il faut cependant ſe dépêcher de vivre : il n'eſt pas ſage de dire, *je vivrai* ; c'eſt vivre trop tard que de dire, *je vivrai demain.* Les Philoſophes diſent, *apprenez à vivre* ; & les Chrétiens diſent, *apprenez tous les jours à mourir.*

Un des avantages de la Vieilleſſe, c'eſt la liberté. PISISTRATE demandoit à SOLON qui le traverſoit, ſur quoi étoit appuyée ſa liberté ? *ſur*

ma

ma vieillesse qui n'a plus rien à craindre, lui répondit-il. Le dernier âge nous affranchit de la tirannie de l'opinion. Quand on est jeune, on ne songe qu'à vivre dans l'idée d'autrui : il faut établir sa réputation, & se donner une place honorable dans l'imagination des autres, & être heureux même dans leur idée : notre bonheur n'est point réel, ce n'est pas nous que nous consultons, ce sont les autres. Dans un autre âge, nous revenons à nous, & ce retour a ses douceurs : nous commençons à nous consulter, & à nous croire : nous échappons à la fortune & à l'illusion : les hommes ont perdu le droit de nous tromper ; nous avons appris à les connoître, & à nous connoître nous-mêmes ; à profiter de nos fautes, qui nous instruisent autant que celles des autres : nous commençons à voir notre erreur d'avoir fait tant de cas des hommes ; ils nous apprennent souvent à nos dépens à ne compter sur rien : les infidélités nous dégagent : la fausseté des plaisirs nous desabuse.

La Vieillesse nous affranchit aussi de la tirannie des passions, & nous fait éprouver que c'est un grand plaisir que de

de ſavoir s'en paſſer, & une grande volupté que de ſe ſentir au-deſſus d'elles.

La nature nous donne des deſirs & des goûts conformes à l'état preſent. Dans la jeuneſſe on ſe fait une fauſſe idée de la vieilleſſe : ce ſont des craintes que nous nous donnons, ce n'eſt pas la nature qui nous les donne, parce que nous craignons, dans l'état où nous ſommes, les paſſions de l'état où nous ne ſommes pas.

La nature a des reſſources admirables : elles nous conduit & nous gouverne preſque à notre inſû : elle ſait nous donner des ſecours dans les inconvéniens.

Les privations ne ſont point ſenſibles quand le deſir eſt éteint. Tous les goûts paſſent, même juſqu'au goût de la vie. Il eſt à ſouhaiter que toutes les paſſions meurent avant nous ; alors c'eſt *avoir achevé ſa vie avant ſa mort.*

Dans cet âge la raiſon nous eſt rendue ; elle reprend tous ſes droits : nous commençons à vivre quand nous commençons à lui obéir.

Pour ceux dont les penſées, les eſpérances & la raiſon même ſont à la merci

merci de la fortune & de leurs fantaisies, ils ne peuvent s'assurer sur rien, n'étant appuyés sur rien. Il est triste d'arriver à la fin de la vie, sans avoir fait provision des vrais biens qui ne périssent jamais. Cependant les hommes l'employent toute entiére à amasser des biens qu'ils perdront nécessairement sans songer que les biens que nous pouvons perdre malgré nous, ne sont pas à nous.

L'expérience est aussi un des avantages du dernier âge. Le passé nous instruit ; les fautes même nous redressent, & nous rendent souvent la raison que l'on conserve rarement dans les bons succès : car les personnes qui ont été toujours heureuses, sont rarement dignes de l'être. Mais il y a des malheurs de la fortune & du hazard, & des malheurs du déréglement des mœurs; ceux-ci corrompent l'esprit & la santé : car la suite d'une jeunesse déréglée est une vieillesse malheureuse ; & souvent nous employons la premiere partie de la vie à rendre l'autre misérable.

La servitude des passions est une prison où l'ame diminue & s'affoiblit : quand nous en sommes affranchis, l'ame

me s'agrandit & s'étend. Dans un certain âge nous ne ſommes plus en priſe avec les plaiſirs de l'imagination : nous ſavons combien elle eſt trompeuſe, & que toutes les paſſions promettent plus qu'elles ne donnent. Celles qui ne ſont ſoutenues que par l'illuſion, ſont déplacées & odieuſes dans un certain âge. L'Ambition trop pouſſée dégénére en folie : l'Amour qui ſe montre & ſe donne en ſpectacle, ſe charge de ridicule.

Il vient un tems dans la vie qui eſt conſacré à la vérité, qui eſt deſtiné à connoître les choſes ſelon leur juſte valeur. La jeuneſſe & les paſſions fardent tout. Alors nous revenons aux plaiſirs ſimples ; nous commençons à nous conſulter & à nous croire ſur notre bonheur

Il faut ſe prêter aux uſages de la vie ; mais il ne faut pas y engager ſon opinion, ni ſa liberté.

Rien de plus glorieux que de faire une honorable retraite, & de mettre un eſpace entre la vie & la mort. *La Mort*, dit MONTAIGNE, *n'eſt pas un Acte de la Société, c'eſt l'acte d'un ſeul.* Dans la Vieilleſſe il faut plutôt être avare, que prodigue de ſoi. On a dit d'un grand Homme, *qu'il prit conſeil de ſa vieilleſ-*

fit & se retira. Nous devons le premier & le second âge à la patrie, & le dernier à nous-mêmes.

Vivre dans l'embarras, c'est vivre à la hâte : le repos allonge la vie. Le monde nous dérobe à nous-mêmes, & la solitude nous y rend. Le monde n'est qu'une troupe de fugitifs deux-mêmes.

La solitude, dit un grand homme, *est l'infirmerie des ames. Retirez-vous donc en vous-même*, dit-il, *mais préparez-vous à vous bien recevoir : ayez honte & respect de vous-même : cessez de vous aimer, & apprenez à vous respecter.* Mais on fait tout le contraire. C'est une chose bien triste de s'aimer tant, & de se voir mourir à tous momens. Il faut, pour notre intérêt, nous détacher de nous-mêmes ; rompre tous les jours quelque lien, afin d'être plus libre ; fermer toutes les avenues au retour du monde, & ne point tourner la tête vers lui.

O vie heureuse, qui se trouve affranchie de toutes servitudes ; où on renonce à tout, non par un dégoût passager, mais par un goût constant, qui vient de la connoissance du peu de valeur des choses ! C'est cette connois-

sance

ſance qui nous réconcilie avec la ſageſſe, qui nous aſſaiſonne la vieilleſſe, ſi l'on peut hazarder ce terme. Il n'apartient qu'aux ames libres, de peſer la vie & la mort : il n'apartient qu'aux ames pleines de reſſources, de jouir de ces dernieres années ; les ames foibles les ſouffrent, les ames fortes en tirent parti.

On a dit, *qu'il n'y avoit point de ſpectacle plus digne d'un Dieu, qu'un homme vertueux en priſe avec la fortune :* on en doit dire autant d'un homme ſeul avec lui-même, & aux priſes avec la vieilleſſe, l'infirmité & la mort. Dans la retraite, qui eſt l'azile de la vieilleſſe, on jouit d'un calme ſans interruption ; des jours innocens vous donnent des nuits tranquilles ; & en ſociété avec les morts ils vous inſtruiſent, vous guident & vous conſolent ; ce ſont des amis ſûrs & conſtans ſans legereté & ſans jalouſie : enfin on a dit, *que ce qu'il y avoit de plus délicieux dans la vie de l'homme, étoit dans ſa fin.*

En avançant, on apprend auſſi à ſe ſoumettre aux Loix de la néceſſité : cette volonté libre, forte & indomptable s'émouſſe & s'éteint inſenſiblement : nous avons trop éprouvé que la réſiſtance eſt inutile,

inutile, & ne nous laisse que la honte de la révolte : nous voulons quelquefois ce qui nous est contraire ; & souvent ce que nous avons crû contraire a tourné à notre profit. Nous ne savons plus ce que nous devons vouloir : nous n'avons plus la force de desirer : on a bien plutôt fait de se soumettre, que de changer l'ordre du monde.

La paix intérieure réside, non dans les sens, mais dans la volonté ; on la conserve au milieu de la douleur, tant que la volonté demeure ferme & soumise. La paix ne consiste pas à ne pas souffrir, mais à se soumettre doucement à ces mêmes souffrances.

Il faut regarder tous les biens qui sont hors de notre pouvoir comme étrangers. C'est parce que nous regardons les choses comme propres, & comme dues, que nous souffrons de leur privation ; la seule impossibilité fixe l'esprit de l'homme : les personnes sages s'occupent à considerer les bornes qui leur sont prescrites par la raison & la nature.

Enfin les choses sont en repos, lorsqu'elles sont à leur place : la place du cœur de l'homme est le cœur de Dieu ; lors que nous sommes dans sa main,

& que notre volonté eſt ſoumiſe à la ſienne; nos inquiétudes ceſſent; la ſoumiſſion & l'ordre nous donnent la paix que notre révolte nous avoit ôtée: il n'y a point d'azile plus ſûr pour l'homme, que l'amour & la crainte de Dieu.

REFLE-

NOUVELLES REFLEXIONS SUR LES FEMMES,

PAR MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT.

IL a paru depuis quelque tems des Romans faits par des Dames, dont les Ouvrages sont aussi aimables qu'elles : l'on ne peut mieux les louer. Quelques personnes, au lieu d'en examiner les graces, ont cherché à y jetter du ridicule. Il est devenu si redoutable, ce Ridicule, qu'on le craint plus que le Deshonorant. Il a tout déplacé, & met où il lui plait la honte & la gloire. Le laisserons-nous le maître & l'arbitre de notre réputation ? Je demande ce qu'il est ? On ne l'a point encore défini. Il

eſt purement arbitraire, & dépend plus de la diſpoſition qui eſt en nous, que de celle des objets. Il varie & releve, comme les modes, du ſeul caprice. Il a pris le ſavoir en averſion. A peine le pardonne-t-il à un petit nombre d'Hommes ſupérieurs en eſprit; mais pour ce qui eſt des perſonnes du grand monde, s'ils oſent ſavoir, on les appelle Pédans. La Pédanterie cependant eſt un vice de l'Eſprit, & le Savoir en eſt l'ornement. Si l'on paſſe aux Hommes l'amour des Lettres, on ne le pardonne pas aux Femmes. On dira que je prens un ton bien ſérieux pour défendre les enfans de la Reine de Lydie: mais qui ne ſeroit bleſſé de voir attaquer des Femmes aimables, qui s'occupent innocemment, quand elles pourroient employer leur tems ſuivant l'uſage d'à-preſent? J'attaquerai les mœurs du tems, qui ſont l'ouvrage des Hommes. La honte n'eſt plus pour les Vices; elle ſe garde pour ce qui s'appelle le Ridicule. Son pouvoir s'étend plus loin qu'on ne penſe. Il eſt dangereux de le répandre ſur ce qui eſt bon. L'imagination une fois frapée ne voit plus que lui.

Un

Un Auteur Eſpagnol diſoit que le Livre de DOM QUICHOTTE avoit perdu la Monarchie d'Eſpagne, parce que le ridicule qu'il a répandu ſur la valeur que cette Nation poſſedoit autrefois dans un degré ſi éminent, en a amolli & énervé le courage.

MOLIERE en France a fait le même deſordre, par la Comédie des *Femmes ſavantes*. Depuis ce tems-là, on a attaché preſque autant de honte au Savoir des Femmes, qu'aux vices qui leur ſont les plus défendus. Lorſqu'elles ſe ſont vues attaquées ſur des amuſemens innocens, elles ont compris que, honte pour honte, il faloit choiſir celle qui leur rendoit davantage; & elles ſe ſont livrées aux plaiſirs.

Le déſordre s'eſt accru par l'exemple, & a été autoriſé par les Femmes en dignité; car la licence & l'impunité ſont les privileges de la grandeur: ALEXANDRE nous l'a appris. On vint un jour lui dire que ſa ſœur aimoit un jeune homme, que leur intrigue étoit publique; & qu'elle ſe reſpectoit peu: *Il faut bien*, dit-il, *lui laiſſer ſa part de la Royauté, qui eſt la* liberté *&* l'impunité.

La Societé à-t-elle gagné dans cet échange du goût des Femmes ; Elles ont mis la Débauche à la place du Savoir ; le Précieux qu'on leur a tant reproché, elles l'ont changé en Indécence. Par-là elles ſe ſont degradées, & ſont déchues de leur dignité : car il n'y a que la Vertu qui leur conſerve leur place, & il n'y a que les Bienſéances qui les maintiennent dans leurs droits. Mais plus elles ont voulu reſſembler aux Hommes de ce côté là, & plus elles ſe ſont avilies.

Les Hommes, par la force plutôt que par le droit naturel, ont uſurpé l'autorité ſur les Femmes ; elles ne rentrent dans leur domination, que par la Beauté & par la Vertu. Si elles peuvent joindre les deux, leur empire ſera plus abſolu. Mais le regne de la Beauté eſt peu durable ; on l'appelle une courte tyrannie ; elle leur donne le pouvoir de faire des Malheureux, mais il ne faut pas qu'elles en abuſent.

Le regne de la Vertu eſt pour toute la vie : c'eſt le caractére des choſes eſtimables, de redoubler de prix par leur durée, & de plaire par le degré de perfection qu'elles ont quand elles ne plaiſent

sent plus par le charme de la nouveauté. Il faut penser qu'il y a peu de tems à être belle, & beaucoup à ne l'être plus : que quand les graces abandonnent les Femmes, elles ne se soutiennent que par les parties essentielles, & par les qualités estimables. Il ne faut pas qu'elles esperent allier une jeunesse voluptueuse, & une vieillesse honorable. Quand une fois la Pudeur est immolée, elle ne revient pas plus que les belles années ; c'est elle qui sert leur véritable interêt ; elle augmente leur beauté, elle en est la fleur ; elle sert d'excuse à la laideur ; elle est le charme des yeux, l'attrait des cœurs, la caution des vertus, l'union & la paix des familles.

Mais si elle est une sureté pour les mœurs, elle est aussi l'aiguillon des desirs : sans elle, l'Amour seroit sans gloire, & sans goût ; c'est sur elle que se prennent les plus flateuses conquêtes ; elle met le prix aux faveurs. La Pudeur, enfin, est si nécessaire aux plaisirs, qu'il faut la conserver, même dans les tems destinés à la perdre. Elle est aussi une coquetterie rafinée, une espece d'enchere que les belles personnes

mettent à leurs appas, & une maniere délicate d'augmenter leurs charmes en les cachant. Ce qu'elles derobent aux yeux, leur eſt rendu par la libéralité de l'imagination. PLUTARQUE dit qu'il y avoit un Temple dédié à VENUS la *Voilée. On ne ſauroit*, dit-il *entourer cette Déeſſe de trop d'ombres, d'obſcurité, & de miſteres.* Mais à préſent l'indécence eſt au point de ne vouloir plus de voile à ſes foibleſſes.

Les Femmes pourroient dire; Quelle eſt la tyrannie des Hommes ? Ils veulent que nous ne faſſions aucun uſage de notre eſprit, ni de nos ſentimens. Ne doit-il pas leur ſuffire de regler tout le mouvement de notre cœur, ſans ſe ſaiſir encore de notre intelligence ? Ils veulent que la bienſéance ſoit auſſi bleſſée quand nous ornons notre eſprit, que quand nous livrons notre cœur. C'eſt étendre trop loin leurs droits.

Les Hommes ont un grand intérêt à rapeller les Femmes à elles-mêmes, & à leurs premiers devoirs. Le divorce que nous faiſons avec nous-mêmes eſt la ſource de tous nos égaremens. Quand nous ne tenons pas à nous par des goûts ſolides, nous tenons à tout. C'eſt dans

dans la solitude que la Vérité donne ses leçons, & où nous aprenons à rabatre du prix des choses que notre imagination fait nous surfaire. Quand nous savons nous occuper par de bonnes lectures, il se fait en nous insensiblement une nourriture solide qui coule dans les mœurs.

Il y avoit autrefois des maisons où il étoit permis de parler & de penser; où les Muses étoient en societé avec les Graces. On y alloit prendre des leçons de politesse & de délicatesse: les plus grandes Princesses s'y honoroient du commerce des gens d'esprit.

Madame HENRIETTE d'Angleterre, qui auroit servi de modele aux Graces, donnoit l'exemple. Sous un visage riant, sous un air de jeunesse qui ne sembloit promettre que des jeux, elle cachoit un grand sens, & un esprit sérieux. Quand on traitoit, ou qu'on disputoit avec elle, elle oublioit son rang & ne paroissoit élevée que par sa raison. Enfin l'on ne croyoit avancer dans l'agrément & dans la perfection, qu'autant qu'on avoit su plaire à Madame. Un Hôtel de *Rambouillet*, si honoré dans le siécle passé, seroit le ridicule du

nôtre. On sortoit de ces maisons comme des repas de PLATON, dont l'ame étoit nourrie & fortifiée. Ces plaisirs spirituels & délicats, ne coutoient rien aux mœurs, ni à la fortune; car les dépenses d'esprit n'ont jamais ruïné personne. Les jours couloient dans l'innocence & dans la paix. Mais à présent, que ne faut-il point pour l'emploi du tems, pour l'amusement d'une journée? Quelle multitude de goûts se succedent les uns aux autres! La Table, le Jeu, les Spectacles. Quand le luxe & l'argent sont en crédit, le véritable honneur perd le sien.

On ne cherche plus que ces maisons où regne un luxe honteux. Ce Maître de la maison, que vous honorez, songez, en l'abordant, que souvent c'est l'Injustice & le Larcin que vous saluez. Sa table, dites-vous, est délicate; le goût regne chez lui. Tout est poli, tout est orné, hors de l'ame du Maître. Il oublie, dites-vous, ce qu'il est: Eh, comment ne l'oublieroit-il pas! Vous l'oubliez vous-même. C'est vous qui tirez le rideau de l'oubli & de l'orgueil devant ses yeux. Voilà les inconvéniens pour les deux Sexes; où conduit l'éloi-

l'éloignement des Lettres & du Savoir ; car les Muses ont toujours été l'azile des mœurs.

Les Femmes ne peuvent-elles pas dire aux Hommes ; Quel droit avez-vous de nous défendre l'étude des Sciences & des beaux Arts ? Celles qui s'y sont attachés, n'y ont-elles pas réussi, & dans le sublime & dans l'agréable ? Si les Poësies de certaines Dames avoient le mérite de l'antiquité, vous les regarderiez avec la même admiration que les Ouvrages des Anciens, à qui vous faites justice.

Un Auteur, très-respectable *, donne au Sexe tous les agrémens de l'imagination : *Ce qui est de goût est*, dit-il, *de leur ressort, & elles sont Juges de la perfection de la Langue.* L'avantage n'est pas médiocre.

Or que ne doit-on pas aux agrémens de l'imagination ? C'est elle qui fait les Poëtes & les Orateurs : rien ne plait tant que ces imaginations vives, délicates, remplies d'idées riantes. Si vous joignez la force à l'agrément, elle domine, elle force l'ame & l'entraine ; car

* Le Pere MALEBRANCHE.

nous cedons plus certainement à l'agrément, qu'à la verité. L'imagination eſt la ſource & la gardienne de nos plaiſirs. Ce n'eſt qu'à elle qu'on doit l'agréable illuſion des paſſions. Toujours d'intelligence avec le cœur, elle ſait lui fournir toutes les erreurs dont il a beſoin: elle a droit auſſi ſur le tems ; elle ſait rappeler les plaiſirs paſſés, & nous fait jouïr par avance de tous ceux que l'avenir nous promet : elle nous donne de ces joies ſérieuſes qui ne font rire que l'eſprit ; toute l'ame eſt en elle, & dès qu'elle ſe refroidit, tous les charmes de la vie diſparoiſſent.

Parmi les avantages qu'on donne aux Femmes, on prétend qu'elles ont un goût fin pour juger des choſes d'agrément. Beaucoup de perſonnes ont défini le Goût. Une Dame * d'une profonde érudition, a prétendu que c'eſt *une harmonie, un accord de l'eſprit, & de la raiſon* ; & qu'on en a plus ou moins, ſelon que cette harmonie eſt plus ou moins juſte. Une autre perſonne a prétendu que le Goût eſt une union du ſentiment & de l'eſprit, & que

* Madame DACIER.

que l'un & l'autre, d'intelligence, forment ce qu'on appelle le *Jugement*. Ce qui fait croire que le Goût tient plus au sentiment qu'à l'esprit, c'est qu'on ne peut rendre raison de ses goûts, parce qu'on ne sait point pourquoi on sent: mais on rend toujours raison de ses opinions & de ses connoissances. Il n'y a aucun rapport, aucune liaison nécessaire entre les goûts. Ce n'est pas la même chose entre les vérités. Je croi donc pouvoir amener toute personne intelligente à mon avis. Je ne suis jamais sure d'amener une personne sensible à mon goût : je n'ai point d'attrait pour l'attirer à moi. Rien ne se tient dans les goûts; tout vient de la disposition des organes, & du rapport qui se trouve entre-eux & les objets. Il y a cependant une justesse de goût, comme il y a une justesse de sens. La justesse de goût juge de ce qui s'appelle agrément; sentiment, bienséance, délicatesse, ou fleur d'esprit, (si on ose parler ainsi,) qui fait sentir dans chaque chose la mesure qu'il faut garder. Mais comme on n'en peut donner de regle assurée, on ne peut convaincre ceux qui y font des fautes. Dès que leur sentiment ne les avertit

avertit pas, vous ne pouvez les inſtruire. De plus, le goût a pour objet des choſes ſi délicates, ſi imperceptibles, qu'il échape aux regles. C'eſt la Nature qui le donne; il ne s'aquiert pas. Le Goût eſt d'une grande étendue; il met de la fineſſe dans l'eſprit, & vous fait appercevoir d'une maniere vive & prompte, ſans qu'il en coute rien à la Raiſon, tout ce qu'il y a à voir dans chaque choſe. C'eſt ce que veut dire MONTAIGNE, quand il aſſure que les Femmes ont un *eſprit Prim-ſautier*. Dans le cœur, le Goût donne des ſentimens délicats; & dans le commerce du monde, une certaine politeſſe attentive, qui nous aprend à menager l'amour propre de ceux avec qui nous vivons. Je croi que le Goût dépend de deux choſes; d'un ſentiment très-délicat dans le cœur, & d'une grande juſteſſe dans l'eſprit. Il faut donc avouer que les Hommes ne connoiſſent pas la grandeur du préſent qu'ils font aux Dames, quand ils leur paſſent l'eſprit du Goût.

Ceux qui attaquent les Femmes ont prétendu que l'action de l'eſprit, qui conſiſte à conſiderer un objet, étoit bien moins parfaite dans les Femmes, parce

que

que le sentiment qui les domine, les distrait & les entraine. L'attention est nécessaire; elle fait naître la lumiere, pour ainsi dire, approche les idées de l'esprit & les met à sa portée : mais chez les Femmes, les idées s'offrent d'elles-mêmes, & s'arrangent plutôt par sentiment que par réflexion; la Nature raisonne pour elles, & leur en épargne tous les frais. Je ne crois donc pas que le sentiment nuise à l'entendement; il fournit de nouveaux esprits, qui illuminent de maniere, que les idées se presentent plus vives, plus nettes & plus démêlées; & pour preuve de ce que je dis, toutes les passions sont éloquentes. Nous allons aussi sûrement à la vérité par la force & la chaleur des sentimens, que par l'étendue & la justesse des raisonnemens; & nous arrivons toujours par eux, plus vite au but dont il s'agit, que par les connoissances. La persuasion du cœur est au dessus de celle de l'esprit, puisque souvent notre conduite en dépend : c'est à notre imagination & à notre cœur, que la Nature a remis la conduite de nos actions, & de ses mouvemens.

La Sensibilité est une disposition de

l'ame

l'ame qu'il eſt avantageux de trouver dans les autres. Vous ne pouvez avoir ni humanité, ni généroſité, ſans Senſibilité. Un ſeul ſentiment, un ſeul mouvement du cœur a plus de crédit ſur l'ame, que toutes les Sentences des Philoſophes. La Senſibilité ſecourt l'eſprit, & ſert la vertu. On convient que les agrémens ſe trouvent chez les perſonnes de ce caractére, les graces vives & ſoudaines, dont parle PLUTARQUE, ne ſont que pour elles. Une Dame, * qui a été un modele d'agrément, ſert de preuve à ce que j'avance. On demandoit un jour à un homme d'eſprit de ſes amis, *ce qu'elle faiſoit & ce qu'elle penſoit dans ſa retraite. Elle n'a jamais penſé*, répondit-il; *elle ne fait que ſentir.* Tous ceux qui l'ont connue, conviennent que c'étoit la plus ſéduiſante perſonne du monde, & que les goûts, ou plutôt les paſſions, ſe rendoient maîtres de ſon imagination & de ſa raiſon; de maniere que ſes goûts étoient toujours juſtifiés par ſa raiſon, & reſpectés par ſes amis. Aucun de ceux qui l'ont connue n'a oſé la condamner qu'en ceſſant

* Madame DE LA SABLIERE.

cessant de la voir, parce que jamais elle n'avoit tort en présence. Cela prouve que rien n'est si absolu que la supériorité de l'esprit, qui vient de la sensibilité, & de la force de l'imagination; parce que la persuasion est toujours à sa suite.

Les Femmes, d'ordinaire, ne doivent rien à l'art. Pourquoi trouver mauvais qu'elles ayent un esprit qui ne leur coute rien? Nous gâtons toutes les dispositions que leur a donné la Nature: nous commençons par négliger leur éducation: nous n'occupons leur esprit à rien de solide; & le cœur en profite: nous les destinons à plaire, & elles ne nous plaisent que par leurs graces, où par leurs vices. Il semble qu'elles ne soient faites que pour être un spectacle agréable à nos yeux. Elles ne songent donc qu'à cultiver leurs agrémens, & se laissent aisément entrainer au penchant de la Nature; elles ne se refusent pas à des goûts qu'elles ne croient pas avoir reçus de la Nature pour les combattre.

Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en les formant pour l'Amour, nous leur en défendons l'usage. Il faudroit pren-

prendre un parti : ſi nous ne les deſtinons qu'à plaire, ne leur défendons pas l'uſage de leurs agrémens : ſi vous les voulez raiſonnables & ſpirituelles, ne les abandonnez pas quand elles n'ont que cette ſorte de mérite. Mais nous leur demandons un mêlange & un ménagement de ces qualités, qu'il eſt difficile d'attraper & de réduire à une meſure juſte. Nous leur voulons de l'eſprit ; mais pour le cacher, l'arrêter, & l'empêcher de rien produire. Il ne ſauroit prendre l'eſſor, qu'il ne ſoit auſſi-tôt rappellé par ce qu'on nomme *Bienſéance* La gloire, qui eſt l'ame & le ſoutien de toutes les productions de l'eſprit, leur eſt refuſée. On ôte à leur eſprit tout objet, toute eſpérance : on l'abaiſſe ; &, ſi j'oſe me ſervir des termes de PLATON, *on lui coupe les aîles.* Il eſt bien étonnant qu'il leur en reſte encore.

Les Femmes ont pour elles une grande autorité : c'eſt S. EVREMOND. Quand il a voulu donner un modele de perfection, il ne l'a pas placé chez les Hommes. *Je croi*, dit-il, *moins impoſſible de trouver dans les Femmes la ſaine raiſon des Hommes, que dans les Hom-*

Hommes les agrémens des Femmes. Je demande aux Hommes, de la part de tout le Sexe; Que voulez-vous de nous? Vous souhaitez tous de vous unir à des personnes estimables, d'un esprit aimable, & d'un cœur droit : permettez-leur donc l'usage des choses qui perfectionnent la raison. Ne voulez-vous que des graces qui favorisent les plaisirs? ne vous plaignez donc pas si les Femmes étendent un peu l'usage de leurs charmes.

Mais pour donner aux choses le rang & le prix qu'elles méritent, distinguons les qualités estimables, & les agréables. Les estimables sont réelles, & sont intrinseques aux choses; &, par les loix de la Justice, ont un droit naturel sur notre estime. Les qualités agréables, qui ébranlent l'ame, & qui donnent de si douces impressions, ne sont point réelles, ni propres à l'objet; elles se doivent à la disposition de nos organes, & à la puissance de notre imagination. Cela est si vrai, qu'un même objet ne fait pas les mêmes impressions sur tous les hommes; & que souvent nos sentimens changent, sans qu'il y ait rien de changé dans l'objet.

Les

Les qualités extérieures ne peuvent être aimables par elles-mêmes, elles ne le ſont que par les diſpoſitions qu'elles trouvent en nous. L'Amour ne ſe mérite point: il échape aux plus grandes qualités. Seroit-il donc poſſible que le cœur ne pût dépendre des loix de la Juſtice, & qu'il ne fût ſoumis qu'à celles du Plaiſir? Quand les Hommes voudront, ils réuniront toutes ces qualités, & ils trouveront des Femmes auſſi aimables que reſpectables. Ils prennent ſur leur bonheur & ſur leur plaiſir, quand ils les dégradent. Mais de la maniére dont elles ſe conduiſent, les mœurs y ont infiniment perdu, & les plaiſirs n'y ont pas gagné.

Tout le monde convient qu'il eſt néceſſaire que les Femmes ſe faſſent eſtimer: mais n'avons-nous beſoin que d'eſtime, & ne nous manquera-t'il plus rien? Notre raiſon nous dira que cela doit ſuffire; mais nous abandonnons aiſément les droits de la raiſon, pour ceux du cœur. Il faut prendre la Nature comme elle eſt. Les qualités eſtimables ne plaiſent qu'autant qu'elles peuvent nous devenir utiles: mais les aimables nous ſont auſſi néceſſaires pour occu-

ocuper notre cœur. Car nous avons autant de besoin d'aimer, que d'estimer. On se lasse même d'admirer, si ce qu'on admire n'est aussi fait pour plaire. Ce n'est pas même assez que le Sexe nous plaise; il semble qu'il soit obligé de nous toucher. Le mérite n'est pas brouillé avec les graces; lui seul a droit de les fixer: sans lui elles sont legeres & fugitives. De plus, la Vertu n'a jamais enlaidi personne; & cela est si vrai, que la beauté sans mérite & sans esprit, est insipide; & que le mérite fait pardonner la laideur.

Je ne mets pas l'aimable Sentiment dans les qualités extérieures; je l'étend plus loin. Les Espagnols disent, que *la beauté est comme les odeurs, dont l'effet est de peu de durée*: on s'y accoutume, & on ne les sent plus. Mais des mœurs, un esprit juste & fin, un cœur droit & sensible, ce sont des beautés ravissantes & toujours nouvelles. A présent nos plaisirs sont moins délicats, parce que nos mœurs sont moins pures. Examinons à qui on doit s'en prendre.

On attaque depuis long-tems la conduite des Femmes; on prétend qu'elles n'ont

n'ont jamais été si déréglées qu'à présent ; qu'elles ont banni la pureté de leur cœur, & les bienséances de leur conduite. Je ne sai si on n'a pas quelque raison. Je pourrois cependant dire, qu'il y a longtems qu'on se plaint des mêmes choses ; qu'un Siécle peut-être justifié par un autre ; & pour sauver le présent, je n'ai qu'à vous renvoyer au passé. Les mœurs se ressemblent dans tous les tems, mais elles se montrent sous des formes différentes. Comme l'usage n'a droit que sur les choses extérieures, & qu'il ne s'étend point sur les sentimens, il ne redresse pas la Nature ; il n'ôte point les besoins du cœur, & les passions sont toujours les mêmes.

Les Hommes se sont-ils acquis, par la pureté de leurs mœurs, le droit d'attaquer celles des Femmes ? En vérité ; les deux Sexes n'ont rien à se reprocher : ils contribuent également à la corruption de leur Siécle. Il faut pourtant convenir que les manieres ont changé. La Galanterie est bannie, & personne n'y a gagné. Les Hommes se sont séparés des Femmes, & ont perdu la politesse, la douceur, & cette fine délicatesse qui ne s'acquiert que dans

leur

leur commerce. Les Femmes aussi, ayant moins de commerce avec les Hommes, ont perdu l'envie de plaire par des manieres douces & modestes; & c'étoit pourtant la véritable source de leurs agrémens.

Quoique la Nation Françoise soit déchue de l'ancienne Galanterie, il faut pourtant convenir qu'aucune autre Nation ne l'avoit ni plus pouſſée, ni plus épurée. Les Hommes en ont fait un art de plaire; & ceux qui s'y sont exercés, & qui y ont acquis une grande habitude, ont des regles certaines, quand ils savent s'adresser à des caracteres foibles. Les Femmes se sont donné des régles pour leur résister. Comme elles jouissent d'une grande liberté en France, & qu'elles ne sont gardées que par leur pudeur & par les bienséances, elles ont sû opposer leur devoir aux impressions de l'Amour. C'est des desirs & des desseins des Hommes, de la pudeur & de la retenue des Femmes, que se forme le commerce délicat qui polit l'esprit, & qui épure le cœur: car l'Amour perfectionne les ames bien nées. Il faut convenir qu'il n'y a que la Nation

tion Françoiſe, qui ſe ſoit fait en art délicat de l'Amour.

Les Eſpagnols & les Italiens l'ont ignoré. Comme les Femmes y ſont preſque enfermées, les Hommes ne mettent leur application qu'à vaincre les obſtacles extérieurs; & quand ils les ont ſurmontés, ils n'en trouvent plus dans la perſonne aimée. Mais l'Amour qui s'offre n'eſt gueres piquant: il ſemble que ce ſoit l'ouvrage de la Nature, & non pas celui de l'Amant. En France, l'on ſait faire un meilleur uſage du tems. Comme le cœur eſt de la partie, & que ſouvent même, chez les honnêtes perſonnes, on n'a de commerce qu'avec lui, il eſt regardé comme la ſource de tous les plaiſirs. C'eſt auſſi aux Sentimens à qui nous devons tous nos *Romans*, ſi pleins d'eſprit, & ſi épurés, & qui ſont ignorés des nations dont je parle. Une Eſpagnole, en liſant les *Converſations de Clelie*, diſoit: *Voilà bien de l'eſprit mal employé*! Dès qu'on ne ſait faire qu'un uſage de l'Amour, le Roman eſt court: en retranchant la Galanterie, vous paſſez ſur la délicateſſe de l'eſprit & des ſentimens. Les Eſpagnoles ſont vives & emportées: elles ſont

sont à l'usage des sens & ne sont point à celui du cœur. C'est dans la résistance que les sentimens se fortifient, & acquiérent de nouveaux dégrés de délicatesse. La passion s'éteint dès qu'elle est satisfaite ; & l'amour sans crainte & sans desirs, est sans ame.

L'Amour est le premier plaisir, la plus douce & la plus flateuse de toutes les illusions : puisque ce sentiment est si nécessaire au bonheur des humains, il ne le faut pas bannir de la Société ; il faut seulement apprendre à le conduire, & à le perfectionner. Il y a tant d'Ecoles établies pour cultiver l'esprit ; pourquoi n'en pas avoir pour cultiver le cœur ? C'est un art qui a été négligé. Les passions cependant sont des cordes, qui ont besoin de la main d'un grand Maître pour être touchées. Echape-t-on à qui sait remuer les ressorts de l'ame par ce qu'il y a de plus vif & de plus fort ?

L'Amour n'étoit pas décrié chez les Anciens, comme il l'est à present. Pourquoi l'avilissons-nous ? Que ne lui laissons-nous toute sa dignité ? PLATON a un grand respect pour ce sentiment : quand il en parle, son imagination s'é-

chauffe, ſon eſprit s'illumine, & ſon ſtile s'embellit: quand il parle d'un homme touché; *Cet Amant*, dit-il, *dont la perſonne eſt ſacrée &c.* Il appelle les Amans, *des Amis divins & inſpirés par les Dieux.*

Les Anciens ne croyoient pas que le plaiſir dût être le premier objet de l'Amour. Ils étoient perſuadés que la vertu devoit en être le ſoutien. Nous en avons banni les mœurs & la probité, & c'eſt la ſource de tous les malheurs. La plûpart des hommes d'à preſent croyent que les ſermens que l'Amour a dictés n'obligent à rien. La morale & la reconnoiſſance ne défendent point les ſens contre les amorces de la nouveauté. La plûpart aiment par caprice, & changent par tempérament.

Ce que l'Amour fait ſouffrir, ſouvent n'apprend pas à s'en paſſer; il n'apprend qu'à le déplorer. Voyons ce que nous en pouvons faire. Examinons la conduite des Femmes dans l'Amour, & leurs différens caractéres.

Il en eſt de bien des ſortes. Il y a des Femmes qui ne cherchent & ne veulent que les plaiſirs de l'Amour; d'autres, qui joignent l'Amour & les plaiſirs;

sirs; & quelques-unes qui ne reçoivent que l'Amour, & qui rejettent tous les plaisirs. Je passerai légérement sur le premier caractére. Celles-là ne cherchent dans l'Amour que les plaisirs des sens, que celui d'être fortement occupées, & entraînées, & que celui d'être aimées. Enfin elles aiment l'Amour, & non pas l'Amant. Ces personnes se livrent à toutes les passions les plus ardentes. Vous les voyez occupées du Jeu, de la Table: tout ce qui porte la livrée du plaisir est bien reçu.

J'ai toujours été étonnée qu'on pût associer d'autres passions à l'Amour, qu'on laissât du vuide dans son cœur, & qu'après avoir tout donné on ne fût pas uniquement occupé de ce qu'on aime. Ordinairement, les personnes de ce caractére perdent toutes les vertus en perdant l'innocence; & quand leur gloire est une fois immolée, elles ne ménagent plus rien. On faisoit des reproches à Madame de COURSELLES, qui violoit toutes les loix de la bienséance: *je veux jouir*, disoit-elle, *de la perte de ma réputation.* Celles qui suivent de pareilles maximes, rejettent les vertus de leur Sexe. Elles les régardent

comme un uſage de politique, auquel elles veulent échaper. Quelques-unes croyent qu'il ſuffit de donner quelque dehors pour ſatisfaire à leur obligation, & dérober leur foibleſſe. Mais il eſt dangereux de croire que ce qui eſt ignoré ſoit innocent. Elles rejettent les principes pour éluder les remords, & appellent du décret de tous les hommes. Toute leur vie, elles paſſent de foibleſſe en foibleſſe, & ne s'arrêtent jamais.

Dès qu'une Femme a banni de ſon cœur cet honneur tendre & délicat, qui doit être la régle de ſa vie, tremblez pour les autres vertus. Quel privilége auront-elles pour être reſpectées? Leur doit-on plus qu'à ſon propre honneur? Ces caractéres-là ne ſont jamais des caractéres aimables. Vous ne trouvez en elles ni pudeur, ni délicateſſe. Elles ſe font une habitude de galanterie; elles ne ſavent point joindre la qualité d'Amie à celle d'Amante. Comme elles ne cherchent que les plaiſirs, & non pas l'union des cœurs, elles échapent à tous les devoirs de l'amitié. Voilà l'Amour d'uſage & d'à préſent, & où les conduit une vie frivole & diſſipée.

Il eſt une autre ſorte de Femmes galantes, qui ſe livrent au plaiſir d'aimer, qui ont ſu conſerver les principes de l'honneur, qui n'ont jamais rien pris ſur les bienſéances, qui ſe reſpectent; mais que la violence de la paſſion entraine. Il en eſt qui ne ſe prêtent pas à leur foibleſſe, qui y réſiſtent; mais enfin l'Amour eſt le plus fort. J'ai connu une Femme de beaucoup d'eſprit, à qui je faiſois quelquefois de petits reproches, par l'intérêt que j'y prenois. » N'avez-vous jamais ſenti, *me* » *diſoit-elle*, la force de l'Amour? Je » me ſens liée, garottée, entrainée: ce » ſont les fautes de l'Amour, ce ne ſont » plus les miennes «. MONTAIGNE nous peint ces diſpoſitions, quand il étoit touché. C'eſt un Philoſophe qui parle..... *Je me ſentois*, dit-il, *enlevé tout vivant, & tout voyant. Je voyois ma raiſon & mā conſcience ſe retirer, ſe mettre à part; & le feu de mon imagination me tranſportoit hors de moi-même.* J'ai toujours cîû qu'il n'y a point d'honnête perſonne, qui ne doive craindre de ſe trouver dans cet état.

Il y a des Femmes qui ont une autre ſorte d'attachement. On ne peut

les dire galantes; cependant elles tiennent à l'Amour par les ſentimens. Elles ſont ſenſibles & tendres, & elles reçoivent l'impreſſion des paſſions. Mais comme elles reſpectent les vertus de leur Sexe, elles rejettent les engagemens conſidérables. La Nature les a faites pour aimer. Les principes arrêtent les mouvemens de la Nature. Mais comme l'uſage n'a des droits que ſur la conduite, & qu'il ne peut rien ſur le cœur, plus leurs ſentimens ſont retenus plus ils ſont forts.

Ceux des Femmes galantes ne ſont ni vifs, ni durables: ils s'uſent, comme ceux des Hommes, en les exerçant. On trouve bientôt la fin d'un ſentiment, dès qu'on ſe permet tout. L'habitude au plaiſir les fait diſparoître. Les plaiſirs des ſens prennent toujours ſur la ſenſibilité des cœurs, & ce que vous en retranchez retourne aux plaiſirs de la tendreſſe.

Mais ſi vous voulez trouver une imagination ardente, une ame profondément occupée, un cœur ſenſible & bien touché, cherchez-le chez les Femmes d'un caractére raiſonnable. Si vous ne trouvez de bonheur & de repos que dans

dans l'union des cœurs : si vous êtes sensible au plaisir d'être ardemment aimée, & que vous vouliez jouir de toutes les délicatesses de l'Amour, de ses impatiences, & de ses mouvemens si purs & si doux ; soyez bien persuadée qu'ils ne se trouvent que chez les personnes retenues, & qui se respectent.

De plus, ne sentez-vous pas le besoin d'estimer ce que vous aimez ? Quelle paix cela ne met-il pas dans un commerce ? Dès qu'on a su vous persuader qu'on vous aime, & que vous voyez, à n'en pas douter, que c'est à la vertu seule qu'on sacrifie les desirs de son cœur ; cela n'établit-il pas la confiance de tout le reste ? *Les refus de chasteté*, dit MONTAIGNE, *ne déplaisent jamais.*

Les Hommes ne connoissent pas leurs intérêts, quand ils cherchent à gagner l'esprit & le cœur des personnes qu'ils aiment. Il y a un plaisir plus touchant & plus durable que la liaison des sens : c'est l'union des cœurs ; ce penchant secret qui vous porte vers ce que vous aimez, cet épanchement de l'ame, cette certitude qu'il y a une personne au monde qui ne vit que pour vous, &

qui feroit tout pour vous ſauver un chagrin. *L'Amour*, dit PLATON, *eſt entrepreneur de grandes choſes : il vous conduit dans le chemin de la Vertu, & ne vous ſouffrira aucune foibleſſe.* Voilà la marque du véritable Amour. A Lacédémone, quand un homme avoit manqué, ce n'étoit pas lui qu'on puniſſoit, mais la perſonne qui l'aimoit : on la croyoit coupable des fautes de la perſonne aimée. Ils ſavoient que l'Amour dont je parle, eſt l'appui le plus ſûr de la Vertu. Tous les exemples le confirment. Combien d'Amans ont demandé à combattre devant leur Maîtreſſe, & ont fait des choſes incroyables? Voilà le motif par lequel les honnêtes perſonnes ſe permettent d'aimer. Elles ſavent que, ſe liant à un homme de mérite, elles ſeront ſoutenues & conduites dans le chemin de la Vertu, par des principes & par des préceptes. Les Femmes entre elles ne peuvent jouir du doux plaiſir de l'Amitié. Ce ſont les beſoins qui les uniſſent, & non point les ſentimens : la plûpart ne la connoiſſent pas, & n'en ſont pas dignes.

Il y a un goût dans la parfaite Amitié, où ne peuvent atteindre les caractéres

téres médiocres. Les Femmes ne peuvent pas ne point ſentir leur cœur. Que faire de ce fonds de ſentimens, & de ce beſoin qu'on a d'aimer, & d'être aimée ? les Hommes en profitent. Mais rien n'eſt ſi précieux ni ſi durable que cette ſorte d'Amour, quand vous y avez aſſocié la Vertu. Il met de la décence dans les penſées, dans la conduite, & dans les ſentimens. Le TASSE nous donne un modéle de délicateſſe en la perſonne d'Olynde ; il dit * que *cet Amant deſire beaucoup, eſpére peu, & ne demande rien.* Cet Amour peut ſe ſuffire à lui-même : il eſt ſa propre récompenſe.

La plûpart des Hommes n'aiment que d'une maniére vulgaire : ils n'ont qu'un objet. Ils ſe propoſent un terme dans l'Amour, où ils eſpérent d'arriver ; après bien des myſtéres, ils ne ſe repoſent que dans les plaiſirs. Je ſuis toujours ſurpriſe qu'on ne veuille pas rafiner ſur le plus délicieux ſentiment que nous ayons. Ce qui s'apelle *le terme de*

* Brama aſſai, poco ſpera, nulla chiede. CANT. 2.

de l'Amour, eſt peu de choſe. Pour un cœur tendre il y a une ambition plus élevée à avoir : c'eſt de porter nos ſentimens, & ceux de la perſonne aimée, au dernier dégré de délicateſſe, & de les rendre tous les jours plus tendres, plus vifs & plus occupans. De la maniére dont on ſe conduit, l'Amour meurt avec les deſirs, & diſparoit quand il n'y a plus d'eſpérance. Ce qu'il y a de plus touchant eſt ignoré. La tendreſſe ordinaire s'affoiblit & s'éteint. Il n'y a rien de borné dans l'Amour, que pour les ames bornées ; mais peu d'Hommes ont l'idée de ces engagemens, & peu de Femmes en ſont dignes.

L'Amour agit ſelon les diſpoſitions qu'il trouve : il prend le caractére des perſonnes qu'il occupe. Pour les cœurs qui ſont ſenſibles à la gloire & au plaiſir, comme ce ſont deux ſentimens, qui ſe combattent, l'Amour les accorde : il prépare, il épure les plaiſirs pour les faire recevoir aux ames fieres, & il leur donne pour objet la délicateſſe du cœur & des ſentimens. Il a l'art de les élever & de les ennoblir. Il inſpire une hauteur dans l'eſprit, qui les ſauve des abaiſſemens de la volupté. Il les juſti-

fie

fie par l'exemple, il les déifie par la Poësie ; enfin il fait si bien, que nous les jugeons dignes d'estime, ou tout au moins d'excuse.

Ces caractéres fiers coûtent plus à l'Amour pour les assujettir. Les personnes qui ont de la gloire dans le cœur, souffrent dans les engagemens : il y a toujours une image de servitude attachée à l'Amour : la tendresse prend sur la gloire des Femmes. Pour celles qui ont été bien élévées, & à qui on a inspiré des principes, les préjugés se sont profondément gravés ; quand il faut déplacer de pareilles idées, ce n'est pas le travail d'un jour. Rarement sont-elles heureuses. Entraînées par le cœur, déchirées par leur gloire, l'un de ces sentimens ne subsiste plus qu'aux dépens de l'autre. Celui-là prend toujours sur elles, & ce sont ordinairement les plus aimables conquêtes. Vous sentez l'effort & la résistance que le devoir oppose à leur tendresse. Un Amant jouit du plaisir secret de sentir tout son pouvoir. La conquête est plus grande & plus pleine ; elles ont plus à perdre : vous leur coûtez davantage.

Il y a toujours une sorte de cruauté

dans l'amour. Les plaiſirs de l'Amant ne ſe prennent que ſur les douleurs de l'Amante. *L'Amour ſe nourrit de larmes.*

Ce qui rend ces caractéres plus aimables, c'eſt qu'il y a plus de ſûreté. Quand une fois elles ſe ſont engagées, c'eſt pour la vie, à moins que les mauvais procédés ne les dégagent. Elles ſe font un devoir de leur Amour; elles le reſpectent; elles ſont fidéles & délicates; elles ne manquent à rien. Le ſentiment de gloire qui les occupe tourne au profit de l'Amour, puiſqu'elles en ſont plus tendres, plus vives, & plus appliquées. Une Amante aimable, & qui a de la gloire dans le cœur, ne ſonge qu'à ſe faire eſtimer, & l'Amour la perfectionne. Il faut convenir que les Femmes ſont plus délicates que les Hommes en fait d'attachement. Il n'appartient qu'à elles de faire ſentir par un ſeul mot, par un ſeul regard, tout un ſentiment.

Les inconvéniens des caractéres fiers, ſont d'être abſolus, & aiſés à bleſſer. Comme elles ſentent leur prix, elles exigent plus. Les caractéres ſenſibles & mélancoliques trouvent des charmes

& des agrémens infinis dans l'Amour, & en font sentir. Il y a des plaisirs à part pour les ames tendres & délicates. Ceux qui ont vécu de la vie de l'Amour, savent combien leur vie étoit animée; & quand il vient à leur manquer, ils ne vivent plus. L'amour fait tous les biens & tous les maux ; il perfectionne les ames bien nées : car l'Amour dont je parle, est un Censeur sévére & délicat, qui ne pardonne rien. Les caractéres mélancoliques y sont plus propres. Qui dit amoureux, dit triste ; mais il n'apartient qu'à l'Amour de donner des tristesses agréables.

Les personnes mélancoliques ne sont occupées que d'un sentiment ; elles ne vivent que pour ce qu'elles aiment. Desoccupées de tout, aimer est l'emploi de tout leur loisir. A-t-on trop de toutes ses heures, pour les donner à ce qu'on aime ?

Opposez à ce caractére, pour en connoître le prix, celui qui lui est contraire. Voyez les Femmes du monde, qui sont livrées au Jeu, aux Plaisirs, & aux Spectacles ; que ne leur faut-il pas pour l'emploi du tems ? Si elles savent bien trouver la fin de la journée,

née, ſans qu'elles aiment, n'eſt-ce pas autant de pris ſur le goût principal ? Nous n'avons qu'une portion d'attention & de ſentiment ; dès que nous nous livrons aux objets extérieurs, le ſentiment dominant s'affoiblit : nos deſirs ne ſont-ils pas plus vifs & plus forts dans la retraite ?

Il y a des plaiſirs qui ne ſont faits que pour des gens délicats & attentifs. L'Amour eſt un Dieu jaloux, qui ne ſouffre aucune rivalité. La plûpart des Femmes prennent l'amour comme un amuſement : elles s'y prêtent, & ne s'y donnent pas : elles ne connoiſſent point ces ſentimens profonds qui occupent l'ame d'une tendre Amante.

Mademoiſelle SCUDERI dit, » que » la meſure du mérite ſe tire de l'é» tendue du cœur & de la capacité » qu'on a d'aimer. « Avec une pareille régle, le mérite des Femmes d'à préſent ſera leger.

Enfin, celles qui ſont deſtinées à vivre d'une vie de ſentiment, ſentent que l'Amour eſt plus néceſſaire à la vie de l'eſprit, que les aliments ne le ſont à celle du corps. Mais notre Amour ne ſauroit être heureux, qu'il ne ſoit réglé.

glé. Quand il ne nous coute ni vertu, ni bienſeance, nous jouiſſons d'un bonheur ſans interruption ; nos ſentimens ſont profonds, nos joies ſont pures, nos eſpérances ſont flatteuſes, l'imagination eſt agréablement remplie, l'eſprit vivement occupé, & le cœur touché. Il y a dans cette ſorte d'Amour des plaiſirs ſans doûleur, & une eſpéce d'*immenſité* de bonheur qui anéantit tous les malheurs, & les fait diſparoître. L'Amour eſt à l'ame, ce que la lumiére eſt aux yeux : il écarte les peines, comme la lumiére écarte les ténébres. Madame de LONGUEVILLE diſoit » que les beaux jours que » donne le Soleil, n'étoient que pour » le peuple; mais que la preſence de » ce qu'on aimoit faiſoit les beaux » jours des honnêtes gens. « Ceux qui ſont deſtinés à une vie ſi heureuſe, ſont dans le monde comme s'ils n'y étoient pas, & ne s'y prêtent que pour des inſtans. Rien ne les intéreſſe, que ce qu'ils ſentent : rien ne les peut remplir, que l'Amour.

L'eſprit que l'Amour donne, eſt vif & lumineux : il eſt la ſource des agrémens,

mens. Rien ne peut plaire à l'eſprit, qu'il n'ait paſſé par le cœur.

La différence de l'Amour aux autres plaiſirs eſt aiſée à faire à ceux qui en ont été touchés. La plûpart des plaiſirs ont beſoin, pour être ſentis, de la préſence de l'objet. La Muſique, la bonne chere, les Spectacles, il faut que ces plaiſirs ſoient preſens pour faire leur impreſſion, pour rappeller l'ame à eux, & la tenir attentive. Nous avons en nous une diſpoſition à les goûter; mais ils ſont hors de nous, ils viennent du dehors. Il n'en eſt pas de même de l'Amour; il eſt chez nous, il eſt une portion de nous-mêmes; il ne tient pas ſeulement à l'objet, nous en jouiſſons ſans lui. Cette joie de l'ame que donne la certitude d'être aimée, ces ſentimens tendres & profonds, cette émotion de cœur vive & touchante, que vous donnent l'idée & le nom de la perſonne que vous aimez; tous ces plaiſirs ſont en nous, & tiennent à notre propre ſentiment. Quand votre cœur eſt bien touché, & que vous êtes ſure d'être aimée, tous vos plus grands plaiſirs ſont dans votre Amour: vous pouvez donc être heureuſe par votre

votre seul sentiment, & associer ensemble le bonheur & l'innocence.

On me dira, voilà un terrible écart. J'en conviens. Ne puis-je pas le justifier ? un Ancien disoit que les pensées étoient les promenades de l'esprit. J'ai crû avoir le privilége de me promener de cette maniére. Les idées se sont offertes assez naturellement à moi, & de proche en proche elles m'ont mené plus loin que je ne devois, ni ne voulois. Voici le chemin quelles m'ont fait faire. J'ai été blessée que les Hommes connussent si peu leur intérêt, que de condamner les Femmes qui savent occuper leur esprit. Les inconvéniens d'une vie frivole & dissipée ; les dangers d'un cœur qui n'est soutenu d'aucun principe, m'ont aussi toujours frappée. J'ai examiné si on ne pouvoit pas tirer un meilleur parti des Femmes. J'ai trouvé des Auteurs respectables, qui ont crû qu'elles avoient en elles des qualités qui les pouvoient conduire à de grandes choses ; comme l'Imagination, la Sensibilité, le Goût : ce sont des presens qu'elles ont reçus de la Nature. J'ai fait des réflexions sur chacune de ces qualités. Comme la sensibilité les domine,

mine, & qu'elle les porte naturellement à l'Amour ; en passant par son Temple il a bien fallu lui payer tribut, & jetter quelques fleurs sur son Autel. J'ai cherché si on ne pouvoit point se sauver des inconvéniens de l'Amour, en séparant les Vices des Plaisirs, & jouir de ce qu'il a de meilleur. J'ai donc imaginé une Métaphysique d'Amour ; la pratiquera qui pourra.

Voilà l'Histoire de mes idées ; si vous voulez de mes égaremens. Je serai bien heureuse, si ayant les défauts qu'on reproche à MONTAIGNE, je pouvois comme lui conduire ceux qui liront ce petit Ecrit, dans le Pays de la Raison & du Bon sens, quelquefois même dans celui des Fleurs & des Zéphirs.

REFLE-

REFLEXIONS

SUR LE GOUT. (*)

TOut le monde parle du Goût : on sait que l'esprit du Goût est au dessus des autres ; on sent donc tout le besoin qu'on a d'en avoir ; cependant rien de moins connu que le Goût. Une Dame d'une profonde érudition, a prétendu que c'étoit une harmonie, un accord de l'esprit & de la raison : qu'on en a plus ou moins, selon que cette harmonie est plus juste. D'autres personnes ont crû que le Goût étoit une union du sentiment & de l'esprit ; que le sentiment, averti par les objets sensibles, faisoit son rapport à l'Esprit, (car tout parle à l'Esprit) ; & que

* Quoique ces Réflexions soient en partie une répétition de ce qui est contenu dans les pages 180, 182. des REFLXIONS SUR LES FEMMES ; on a cru que cet inconvénient étoit encore moindre, que de se donner la liberté de retrancher quelque chose dans les Manuscrits qui ont été fournis.

que l'un & l'autre d'intelligence, formoient le Jugement. Ce qui fait croire que le Goût tient plus au ſentiment qu'à l'Eſprit, c'eſt qu'on ne peut rendre raiſon de ſon Goût, parce qu'on ne ſait point pourquoi l'on ſent; mais on rend toujours raiſon de ſes connoiſſances.

Le Goût eſt le premier mouvement & une eſpéce d'inſtinct qui nous entraine, & qui nous conduit plus ſûrement que tous les raiſonnemens. Il n'y a nulle liaiſon néceſſaire entre les Goûts; ce n'eſt pas la même choſe entre les vérités. Il eſt ſûr que quiconque conviendra de mes Principes, conviendra auſſi de mes Conſéquences. On peut donc amener une perſonne intelligente à ſon avis, & on eſt jamais ſûr d'amener une perſonne ſenſible à ſon goût: on n'a point de liens, d'attraits pour l'attirer à ſoi: rien ne ſe tient dans les Goûts; tout vient de la diſpoſition des Organes, & du rapport qui ſe trouve entr'eux & les objets.

Ce ſentiment eſt appuyé par Monſieur PASCAL: » il y a dit-il, un » modéle d'agrément & de beauté, qui » conſiſte dans le raport que nous avons avec

» avec la chose qui nous plaît ; tout ce
» qui est formé sur ce modele, nous
» donne un sentiment agréable ; c'est
» ce qui s'apelle Goût. Quel est ce
» modéle, & à quoi le connoître ? C'est
» ce que l'on ignore.

Il y a cependant une justesse de Goût, comme il y a une justesse des Sens. La justesse de Goût juge de tout ce qui s'appelle Agrémens, Sentimens, Bienséance, Délicatesse ou fleurs de l'Esprit, (si l'on ose parler ainsi) : c'est je ne sai quoi de sage & d'habile, qui connoit ce qui convient, & qui fait sentir dans chaque chose la mesure qu'il faut garder. Comme on ne peut en donner de régle assurée, on ne peut aussi convaincre ceux qui y font des fautes dès que leur sentiment ne les avertit pas, vous ne pouvez plus les instruire. De plus, le Goût a pour objets des choses si délicates, si imperceptibles, qu'ils échapent aux régles ; c'est la Nature qui le donne, il ne s'acquiert pas ; le monde délicat seulement le perfectionne.

La justesse des sens a pour objet la vérité : elle consiste a bien établir ses Principes ; à en tirer des conséquences justes ; à sentir les rapports qu'il y a d'une chose

ſe à une autre, ſoit qu'on les aſſemble, ou qu'on les ſépare. Cette juſteſſe vient du bon ſens, & de la droite raiſon: pour peu qu'on y manque, ceux qui ont le ſens juſte le connoiſſent.

Comme il n'y a dans chaque choſe qu'une ſeule vérité: quand vous l'avez attrapée, vous avez acquis le ſûr & le facile: il n'y a auſſi dans chaque choſe qu'un bon Goût, ſans quoi rien ne peut plaire à un certain dégré.

Le Goût a pour objet l'Agréable: la Beauté à des regles; l'agreable n'en a point. Le Beau ſans l'Agréable ne peut plaire, il tient au Goût; voilà pourquoi il plaît plus que le Beau; il eſt arbitraire & variable comme lui. Le Goût eſt ce je ne ſai quoi qu'on ſent & qu'on ne peut dire, qui vous attire, & qui vous unit ſi intimement. Le Goût a un empire bien étendu, puiſqu'il s'étend ſur tout.

Juſqu'à preſent on a défini le bon Goût, *un uſage établi par les perſonnes du grand monde, poli, & ſpirituel.* Je crois qu'il dépend de deux choſes: d'un ſentiment très-délicat dans le cœur, & d'une grande juſteſſe dans l'Eſprit.

REFE-

REFLEXIONS
SUR LES
RICHESSES.

Les Richeſſes dans les mains du ſage, ſont ſon bonheur & celui des autres, & le couronnent de gloire.

Les Richeſſes dans les mains de l'inſenſé, ſont ſa honte & ſa perte, par le mauvais uſage qu'il en ſait faire(*).

DEpuis que l'homme eſt tombé de cet état de grandeur & de bonheur où l'avoit élevé le premier Etre, il a perdu par ſa chûte toute l'autorité qu'il avoit ſur

(*) Ceci eſt une paraphraſe des paroles de SALOMON dans ſes *Proverbes Ch. XIV.* v. 24. & *XVII.* v. 16.

ſur lui-même, & ſur tout ce qui l'environne. Déchu de tous ſes avantages, toutes les créatures l'éblouiſſent, le tentent & le ſéduiſent; plus dangereuſes par leur ſéduction, que par le mal qu'elles peuvent lui faire. Quand il poſſédoit l'empire de lui-même, & qu'il ſavoit régler ſes paſſions & ſes ſentimens, il jouiſſoit d'un calme ſans interruption: ſes ſens ſoumis à ſa raiſon le ſervoient en eſclaves: ſes paſſions préſentoient des plaiſirs ſans le forcer: toutes les créatures s'offroient à lui & ne penſoient qu'à lui plaire. A préſent l'homme dégradé de tous ces avantages, il ne lui eſt reſté que le deſir d'être heureux; mais il ne ſait ou placer ſon bonheur: il cherche, il s'agite, & ſe méprend ſans ceſſe. Il croit trouver dans les honneurs, dans les plaiſirs & dans les richeſſes, des appuis & des repos qui lui échapent. Par tout il trouve des plaiſirs inſuffiſans, des vuides renaiſſans qui ne peuvent ſe remplir, & un bonheur fugitif qui lui eſt montré & apperçu, où il n'arrive jamais.

Dans l'ordre des biens qui font le deſir des hommes, les Richeſſes tiennent un grand rang. Elles ont oſé croire

croire qu'elles rétabliroient l'homme dans sa premiere dignité : qu'elles seroient un équivalent à tout ce qu'il a perdu ; qu'elle remplaceroient, par leur faste, la véritable grandeur dont il est déchu, qu'elles substituroient au bien réel de l'ame les biens extérieurs ; qu'elles remplaceroient par les dehors tous les avantages du dedans, dont il s'est privé par son infidélité.

Il est vrai que les Richesses ont usurpé une certaine supériorité, qui n'étoit due qu'aux grandes qualités. Elles inspirent à la plûpart des hommes une certaine hauteur ; mais ce n'est pas une hauteur de dignité ; ce n'est qu'une hauteur d'illusion. Elles occupent une place dans notre esprit & dans notre cœur, qui ne leur est pas due. Elles dégradent l'homme & l'anéantissent. Le Chrétien qui se livre à l'amour des Richesses, doit renoncer à la gloire. On a vu d'illustres scélérats, mais l'on n'a jamais vu d'illustres avares. Le desintéressement nous ouvre la porte à toutes les vertus ; l'amour du Bien prépare l'ame à bien des vices : il occupe dans notre cœur les biens du souverain Etre ; il nous fait oublier nos pre-

miers devoirs, & échaper aux loix de notre dépendance. Nous croyons tout trouver dans les riches : elles favorisent nos desseins, elles satisfont à tous nos besoins ; elles calment nos craintes ; les vices sont en sureté & à leur aise avec elles. La licence & l'impunité étant un des grands priviléges de la Richesse ; l'homme puissant s'est fait une citadelle dans son cœur, qui le met en sureté contre les approches de la vérité, & contre les reproches de sa raison & de sa conscience. Les grandes fortunes ne sont pas seulement l'aliment à notre amour propre ; elles sont aussi l'appui à notre foiblesse, & les lits où notre ame se repose : elle est foible & languissante sans elles. Mais souvent ces appuis sont trop forts, puisqu'ils nous font oublier notre soumission & notre dépendance.

Les Richesses sont vaines dans leur usage, insatiables dans leur possession. Vaines, par la fausse idée qu'elles nous donnent de nous-mêmes : idée qui n'est pas fondée sur notre être réel, mais sur notre être imaginaire. Tout ce qui entoure ces favoris de la fortune, sert leurs illusions. Ces vils adulateurs qui les

les approchent, & qui deshonorent la louange par l'emploi qu'ils en font; ces Poëtes illustres, ces Orateurs, ministres de la renommée, s'abaissent quelquefois jusqu'à servir leur amour propre. La Renommée même les favorise; elle ne se charge que des actions d'éclat, & presque jamais des actions vertueuses. Tout contribue à soutenir cette fausse idée qu'ils ont d'eux-mêmes. Ils sentent que toute la nature ne travaille que pour eux: l'on ouvre les entrailles de la terre pour en tirer l'or & les pierreries; les pierreries qui renferment toute la majesté de la nature, ne sont qu'à leur usage. Entrez chez eux, tout est en proportion avec cette idée de grandeur: Maison superbe, Table délicate, Equipage magnifique. Tout ce qui les approche ne sauroit être trop haut, trop élevé. Mais les régles de la proportion cessent, dès qu'ils se tournent vers les autres: ils ne mettent leur gloire, ni leur bonheur à faire celui des autres. Fausse idée de Grandeur! Elle n'est pas dans le faste; elle n'est pas aussi dans notre imagination: ce n'est pas elle qui vous fait grands, mais bien ce que vous êtes dans l'idée des autres; & pour

plaiſirs ; & toute la nature en a ſoin. Tout eſt pour elle, dès qu'elle ne voudra que jouir ; tout ſe refuſe à elle, dès qu'elle voudra connoître. L'Etre des Etres, qui a pris pour attribut, L'INCONNU, veut être ignoré ; il ne veut pas qu'on lui dérobe ſon ſecret. Les plaiſirs, l'amour même ne veulent pas être examinés ; & l'on eſt forcé à leur paſſer bien des choſes.

Mais l'Ame s'ennuye de ſon propre bonheur ; & comme Pſyché, elle veut avoir des ſpectateurs : elle appelle ſes deux Sœurs, qui la précipitent dans le malheur ; & nous, nous appellons les deux ennemis de notre repos, la curioſité & la vanité. La Curioſité nous inquiéte, nous agite, & nous fait acheter bien cher le peu de connoiſſance qu'elle nous donne. Pour la Vanité, le bonheur n'habite point avec elle : un galant homme a dit, qu'*elle nous fait faire bien plus de choſes contre notre goût, que la Raiſon.* Ainſi *nous ſommes vains*, comme dit MONTAIGNE, *aux dépens de notre aiſe.*

POR-

PORTRAITS
DE DIVERSES PERSONNES
PAR MADAME LA MARQUISE
DE LAMBERT,

PORTRAIT DE MONSIEUR DE S....

QUoique je n'aime pas à peindre pour les yeux, mais ſeulement pour l'eſprit; il faut vous dire un mot de ſa figure. Il eſt bien fait: il a la taille fine & aiſée, le viſage agréable, de la délicateſſe, de la bienſéance dans l'eſprit; du goût & du ſentiment. Il y a une galanterie répandue dans ſes maniéres & dans ce qu'il écrit, qui fait ſentir que les graces & les amours ont pris ſoin du commencement de ſa vie: ce fut ſous de tels maîtres qu'il apprit à ſentir, à toucher & à plaire.

L'uſage qu'il a fait de ſon cœur n'a ſervi qu'à le perfectionner; & l'amour, qui gâte aſſez ſouvent les hommes, a reſpecté ſes mœurs, & lui a appris à ſéparer les plaiſirs des vices: ſa galante-

rie a augmenté ſa douceur & ſa délicateſſe naturelle.

Il n'a pas ſeulement la politeſſe des maniéres ; il a auſſi celle de l'Eſprit. Avec quelle fineſſe n'examine-il pas les choſes les plus délicates ? que d'agrémens ne répand-il pas ſur les plus ſtériles ? Il s'amuſe quelquefois à faire de jolis vers. Quoique ſa Poëſie ſoit douce & galante, elle eſt ſage : il eſt le maître de ſon imagination : il met un accord & une liaiſon entre les termes & les idées : & ſon cœur répand ſur tout ce qu'il fait, les graces du ſentiment.

Il ne s'eſt pas contenté d'aſſurer dans ſes premiéres années ſa réputation ſur la valeur : il en a ſouvent donné des marques aux dépens de ſa ſoumiſſion à nos loix : c'eſt la ſeule infidélité qu'il leur ait jamais faite.

La Paix étant faite, ſa famille voulut l'établir. Rendu à la vie privée, il pratiqua toutes les vertus paiſibles, & devint ce que les autres veulent paroître, choſe plus difficile que de s'élever par les vertus d'éclat, où la gloire ſoutient : il faut être bien grand pour avoir la force de ne l'être qu'à ſes propres yeux.

Dans cette vie retirée il contracta des habitudes de modeſtie, qui achevérent de for-

former son caractére ; & son humeur n'y perdit aucun de ses agrémens. Il l'a aimable & liante : il sait que le meilleur usage qu'on puisse faire de l'Esprit, est de se faire aimer. Il ne laisse point appercevoir d'amour propre : il semble qu'il s'oublie lui-même, & qu'il ne vit que pour les autres. Très-dilicat, sans être difficile, il sait mettre dans le commerce toutes les vertus de la société : libéral par goût ; rangé par gloire, & par justice. Il a un excellent savoir vivre : il n'a pas seulement le savoir vivre des maniéres ; il a aussi celui du procédé : il sait jouir & se passer des choses.

Il est dans l'âge où les sentimens deviennent plus délicats, parce qu'on échape à l'empire des sens ; dans cet âge où l'on vit encore pour ce qui plaît, & où l'on se retire pour ce qui incommode, il jouit des plaisirs purs.

Enfin on ne l'estime jamais tant, que lors qu'on le connoit davantage. Il doit souhaiter ce que les autres ont à craindre, qui est l'attention & la délicatesse des bons Juges ; & il n'a rien à redouter, que la malice du silence.

POR-

PORTRAIT

DE Mademoiſelle DE.....

A La mort de LUCRECE (*) tout l'Olympe ſe réjouit : les Dieux s'aſſemblérent pour punir cet illuſtre impie, dont les graces avoient ſéduit les mortels; tous de concert le condamnérent aux plus cruels ſupplices que l'on ſouffre dans le Tartare. La ſeule Vénus gardoit le ſilence : elle avoit été ſenſible à la priere qu'il lui avoit faite, & aux graces avec leſquelles il lui rappelloit les ſentimens & les plaiſirs de ſon amant. Elle leur dit: » Vous vous » méprenez dans vos ſentimens; il faut » choiſir une ſorte de vengeance, qui, » en le puniſſant, nous juſtifie, & le » force à ſe dédire. Mon avis eſt de le » ren-

(*) LUCRECE, en latin *Titus Lucretius Carus*, Poëte latin, du tems de Ciceron, de la ſecte d'Epicure, dont il a chanté la Doctrine dans ſes ſix Livres *de Rerum Natura*. Jamais homme ne nia plus hardiment, que ce Poëte, la Providence divine.

» renvoyer sur la terre pour réparer » notre gloire. Il faut lui former un » corps qui lui donne d'autres senti- » mens. Vous savez que par les loix » de l'union que vous avez établies, » l'ame est dépendante des organes : ren- » voyez celle-ci dans ces corps foibles, » livrés à l'erreur & aux fausses opi- » nions, qui croient en nous sans sa- » voir pourquoi : & puisque Lucrece » nous a donné pour origine l'ignoran- » ce & la crainte, que cette même pas- » sion serve à le punir & à nous ven- » ger. Il faut mettre son ame dans le » corps d'une femme ; alors vous n'au- » rez plus à redouter la force de son » génie : ne craignez plus ses saillies har- » dies ; ce ne sera plus de ces ames » faites pour les sistêmes. « Tous les Dieux applaudirent au dessein de Vénus, & lui laissérent le soin de leur vengeance, & celui de former la prison du coupable.

Venus & l'Amour, depuis long-tems, avoient parmi les mortels une race cherie, qu'ils avoient prise sous leur protection : c'étoit un sang privilégié, & qui étoit tributaire à l'Amour & à sa Mere : la beauté & les graces présidoient toujours à leur naissance : les amours

amours & les jeux les accompagnoient dans la ſuite de leur vie. Ce fut de ce ſang chéri des Dieux dont elle forma le corps où elle enferma l'ame de Lucrece ; ſa priſon fut aimable. Elle lui donna de ces graces fines qui ne ſont que pour les délicats, une phyſionomie ſpirituelle.

Mais elle a bien négligé les preſens de Venus, & loin d'être enchaînée par ſes organes, elle a rompu tous ſes liens : nul préjugé ne l'aſſujettit : nulle autorité ne la gêne. Elle fait ſentir qu'elle eſt de ces ames originales, faites pour donner la loi, & non pour la recevoir : elle n'a conſervé de ſon ſexe que les agrémens, & en a éloigné toutes les foibleſſes. Venus a pourtant conſervé un droit ſur ſon cœur ; elle l'a ſenſible & tendre pour ſes amis : tout eſt ſentiment en elle, ou ſenti, ou inſpiré. Elle a du goût pour la délicate volupté, qui eſt ſi éloignée de la débauche. Enfin Venus en a fait une perſonne à part, & ſeule ſemblable à elle-même : elle l'a fit naître dans l'opulence & dans la molleſſe. Elevée dans les bras d'une mere qui l'aimoit trop pour ne la pas gâter, tous les défauts qui ſont à la ſuite

suite d'une grande naissance l'attendoient, pour l'accompagner dans le cours de sa vie.

Mais elle sentit bien-tôt, que rien n'est plus mal assortit qu'un grand nom & un petit mérite : elle en a écarté tous les défauts, & n'en a conservé que les sentimens & la gloire ; mais une gloire qui n'incommode point les autres, & qui n'est que pour elle : ne se souvenant jamais de ce qu'elle est, que quand les autres l'oublient, n'étendant point ses droits ; la modestie les contient & les arrête.

Sa situation ayant changé, elle s'est trouvée aux prises avec sa mauvaise fortune : elle a oublié que sa naissance la devoit mettre à couvert de pareils malheurs : son indépendance lui a fait oublier tous les besoins de son état : elle ne s'est plus souvenue que de la part que lui donne l'humanité aux malheurs communs de tous les hommes ; elle n'en a point murmuré : jamais vous n'entendez ces plaintes d'amour propre si ordinaires. Elle a accepté la portion des malheurs qui lui est destinée ; & la force de son ame lui a donné la patience & la paix que les autres n'aquiérent

que

que par une longue habitude. Le paſſage d'un état heureux à un malheureux, qui ſe fait ſentir, a été adouci par ſon courage. Sa Philoſophie l'a fait paſſer de l'opulence à la frugalité ſans peine.

Comme PETRONE, ſon loiſir eſt voluptueux. Elle ſe dérobe à ſes affaires & à ſes amuſemens pour être en bonne fortune avec les Muſes. Elle lit tout, & veut avoir les choſes dans leur ſource; car ſa raiſon ne peut être abuſée. Elle aime la diſpute; elle n'a jamais tant d'eſprit que quand elle a tort: elle la ſoutient ſouvent avec raiſon, & toujours avec véhémence, aſſez pour réduire les petites poitrines au ſilence. On pourroit ſouhaiter que ſes expreſſions reſpectaſſent aſſez ſes penſées pour être dignes d'elles; mais elle veut toujours jouir du plaiſir de la négligence.

Enfin l'on trouve dans Madem..... la liberté & les agrémens de LUCRECE, la philoſophie & la frugalité d'EPICURE, les graces dont Venus ſait combler les perſonnes qu'elle favoriſe; & je dirai d'elle ce qu'un amant Eſpagnol diſoit de ſa maitreſſe: *Elle plaît par tout, parce que ſes traits, ſon eſprit & ſon cœur, ont chacun leur Venus.*

POR-

BORTRAIT

DE Monsieur de S.

SI la pureté des mœurs est la premiere & la plus sûre disposition à l'Eloquence, Mr. de S. a un grande avance pour parvenir à la perfection de cet art, qui demande trois choses : de prouver, de toucher, & de plaire. Qui sait mieux persuader que celui qui se fait estimer ? La confiance ne va-t-elle pas au devant de l'estime pour introduire la vérité ?

A cette estime que Mr. de S. s'est acquise, il sait joindre l'art de s'emparer de notre intelligence ; il se saisit aussi de nos sentimens : il sait que l'homme est plus sensible que raisonnable ; qu'avec de la sensibilité on réveille des idées dans l'esprit, & qu'on excite des mouvemens dans le cœur.

Mais pour persuader, & pour toucher, il faut plaire ; & l'on ne plaît que par les graces. Son Esprit a été formé par elles : il l'a fin & délicat : ses idées sont

ſont claires, vives & nettes. Il met dans ce qu'il fait de la variété, & de la nouveauté dans les tours & dans les peintures; des termes propres, attachés à chaque idée; point de paroles qui ne parent ſes penſées, & qui n'inſpirent des ſentimens.

Dans ce qu'il compoſe, les ornemens ſont placés & ménagés: il ſéme des fleurs ſur ſa route avec une main ſage & ménagére: enfin il répand ſur tout ce qu'il fait, un agrément qui lui eſt propre; & l'on peut dire de lui ce qu'on a dit d'un grand Poëte, que *ſi les graces avoient voulu parler aux hommes, elles auroient emprunté ſon langage.* On a comparé l'Eloquence à la valeur: mais il eſt bien plus flatteur d'aſſujettir les hommes par la perſuaſion, que de les vaincre par la force.

Les Grecs appelloient les Orateurs, *les Conducteurs des Peuples*, & les Romains ont dit, que *toutes les fois que les grands hommes ont monté à la Tribune, ils ont régné.* Des talens auſſi flateurs ne coutent rien à la modeſtie de M. de S...: de bonne heure il a ſçû acquérir cette fleur de réputation, qui répand une bonne odeur ſur le reſte

d

de sa vie ; il a fait taire l'envie, & l'a fait consentir, pour la premiere fois, que le mérite ait cours.

Il rend un bon compte au public de son loisir. Il a traduit PLINE, qui est un auteur aussi aimable que lui. Il a fait les Traités de l'Amitié & de la Gloire : par l'un & par l'autre il inspire & fortifie deux sentimens si nécessaires à la société ; l'honneur & la vraie gloire sont le soutien de tous les devoirs ; & l'amitié met dans la vie, tout le charme & toute la douceur qui nous sont nécessaires pour supporter nos malheurs.

M. de S. peint son cœur & ses mœurs dans tout ce qu'il fait. Il aime la vertu ; il la médite & en nourrit son ame : il est difficile que la vertu rempliſſe nos connoissances, sans se saisir de nos sentimens ; après avoir occupé l'esprit, elle descend au cœur.

M. de S. écrit parfaitement bien. Il ne touche à rien qu'il ne l'orne ; les graces vives & legeres sont répandues par tout, même dans les matiéres les plus séches, & le procès, qui par ses mains change de forme. Personne n'a plus que lui le talent de la parole : son

ſon Eloquence eſt vive & forte : ſes levres ſont au ſervice de la vérité. Mais il fait plus ſentir que penſer. Enfin il plaît, il ſoutient, il conſole : par lui la vérité ſe dévelope, & la bonne cauſe eſt protégée : jamais il n'a prêté ſes talens à l'injuſtice ; ſa probité eſt un heureux préſage pour la cauſe qu'il ſoutient.

Il eſt fidéle à ſa raiſon : ſi quelques paſſions ont pu l'amuſer, aucune ne l'a aſſujetti. Cette heureuſe obéiſſance, jointe à l'innocence de ſes mœurs, lui donne la paix de l'ame, la joie & la ſanté de l'eſprit, & une égalité qui a pour fondement le calme de ſon ame. Il a toutes les vertus du cœur, probité, fidélité à ſes amis : la douceur & la modeſtie forment ſon caractére.

Enfin, je crois que l'on peut dire de lui ce que l'on a dit d'un Poëte infiniment aimable : que *les Graces ayant été long-tems errantes cherchérent un Temple pour ſe placer, & qu'ayant trouvé le cœur d'*ARISTOPHANE, *elles s'y repoſerent, y firent leur habitation, & le comblérent de toutes leurs faveurs.*

Il eſt bien flatteur pour mon amour-propre, de trouver toutes les vertus & tous les agrémens dans les perſonnes que j'aime.

POR-

PORTRAIT

De Mr. de F.....

JE n'entreprendrai pas de peindre Mr. de F. je connois ma portée & l'étendue de mes lumiéres. Je vous dirai ſeulement comme il s'eſt montré à moi.

Vous connoiſſez ſa figure: il l'a aimable. Perſonne n'a donné une ſi haute idée de ſon caractére: Eſprit profond & lumineux, qui voit où les autres s'arrête: Eſprit original, qui s'eſt fait une route toute nouvelle, ayant ſecoué le joug de l'autorité; enfin, de ces hommes deſtinés à donner le ton à leur ſiécle.

A tant de qualités ſolides, il joint les agréables: eſprit, maniére, ſi j'oſe hazarder ce terme, qui penſe finement, qui ſent avec délicateſſe, qui a un goût juſte & ſûr, une imagination remplie d'idées riantes; elle pare ſon eſprit & lui donne du tour; il en a l'agrément ſans en avoir l'illuſion; il l'a ſage & châ-

châtié, il met les choſes à leur juſte valeur ; l'opinion ni l'erreur ne prennent point ſur lui. C'eſt un eſprit ſain, dépouillé d'ambition, plein de modération ; un favori de la raiſon ; un Philoſophe fait des mains de la nature : car il eſt né ce que les autres deviennent.

Je lui crois le cœur auſſi ſain que l'eſprit : jamais il n'eſt agité de ſentimens violens, de fievres ardentes : ſes mœurs ſont pures : ſes jours ſont égaux, & coulent dans l'innocence. Il eſt plein de probité & de droiture : il eſt ſûr & ſecret : on jouit avec lui du plaiſir de la confiance ; & la confiance eſt la fille de l'eſtime. Il a les agrémens du cœur, ſans en avoir les beſoins ; nul ſentiment ne lui eſt néceſſaire. Les ames tendres & ſenſibles ſentent les beſoins du cœur plus qu'on ne ſent les autres néceſſités de la vie : pour lui, il eſt libre & dégagé ; auſſi ne s'unit-on qu'à ſon eſprit, & on échape à ſon cœur.

Il peut avoir pour les femmes un ſentiment machinal, la beauté faiſant ſur lui une aſſez grande impreſſion ; mais il eſt incapable de ſentimens vifs & profonds. Il a un comique dans l'eſprit

prit qui paſſe juſqu'à ſon cœur, qui fait ſentir que l'amour n'eſt par lui ni ſérieux, ni reſpecté. Il ne demande aux femmes que le mérite de la figure : dès que vous plaiſez à ſes yeux, il ne vous demande plus rien, & tout autre mérite eſt perdu.

Il ſait faire un bon uſage de ſon loiſir & de ſes talens. Comme il a de tous les eſprits, il écrit ſur tous les ſujets ; mais la plûpart de ce qu'il fait doit être l'objet de nos reſpects, & non pas de nos connoiſſances. Il fait des vers en homme d'eſprit, & non pas en Poëte : il y a des morceaux de lui au-deſſus de ceux des plus grands maîtres. Des grands ſujets il paſſe aux bagatelles avec un badinage noble & léger. Il ſemble que les graces vives & riantes l'attendent à la porte de ſon Cabinet, pour le conduire dans le monde & le montrer ſous une autre forme.

Sa converſation eſt amuſante & aimable. Il a une maniere de s'énoncer ſimple & noble ; des termes propres ſans être recherchés. Il montre auſſi de la ſageſſe & de la retenue : de ſa retenue on en fait aiſément du dédain. Il donne l'impreſſion d'un caractere dégoûté

par délicatesse. Peu blessé des injustices qu'on peut lui faire, la connoissance de lui-même le rassure, & sa propre estime lui suffit.

Je suis de ses amies depuis longtems ; je n'ai jamais connu personne d'un commerce si aisé. Comme l'imagination ne le gouverne point, il n'a pas la chaleur des amitiés naissantes, aussi n'en a-t-il pas le danger. Il connoit parfaitement les caracteres ; il vous donne le dégré d'estime que vous méritez : il ne vous éleve pas plus qu'il ne faut ; il vous met à votre place, mais aussi il ne vous en fait pas descendre.

Vous voyez bien, Madame, qu'un pareil caractere n'est fait que pour être estimé. Vous pouvez donc badiner & vous amuser ; mais ne lui en donnez, & ne lui en demandez pas davantage.

Fin des Portraits.

DIALO-

DIALOGUE
ENTRE
ALEXANDRE ET DIOGENE
Sur l'Egalité des Biens.

ALEX. A Quelle vie vous êtes vous condamné, DIOGENE? Ne valoit-il pas mieux vous mettre à la suite de quelque Prince, pour vous sauver de l'indigence, que de mener une vie misérable, sans maison, sans habits, & souvent sans pain?

DIOG. Croyez-vous qu'on puisse être pauvre avec la Science & la Vertu? Vous voyez les maux de mon état, ALEXANDRE, & vous n'en connoissez pas les biens. Ma pauvreté me met à couvert de l'envie; elle ne m'expose qu'aux insultes des hommes, que je méprise, & dont vous recherchés les applaudissemens, aux dépens de votre sang, de votre repos, & de la vie

des fous qui vous ſuivent. Par elle je jouis de ma liberté & de mon indépendance. La différence qu'il y a de vous à moi, c'eſt que tous vos Biens ſont ſous les yeux, & ſont l'objet des deſirs des hommes: mais vos Maux ſont cachés, & les miens ſont apparens. Vous excitez des Paſſions, qui revoltent & qui bleſſent l'Amour propre des hommes; votre Grandeur les abaiſſe & meſure leur petiteſſe. Pour moi je ne leur inſpire que de la Pitié; & la Pitié leur fait ſentir leur ſupériorité, & les conduit à la Tendreſſe. On croit que tout eſt preſque égal dans le monde; qu'aux fous l'illuſion, que la Raiſon aux Sages fait l'équilibre de leurs Biens & de leurs Maux. Cependant l'illuſion aux fous agrandit leurs Maux, & anéantit ſouvent leurs Biens; leur orgueil les double; quelquefois leur délicateſſe prend ſur leur ſentiment & le diminue; car il ne faut rien pour gâter un Plaiſir; & le Bonheur eſt dans le Sentiment, & non pas dans les choſes. La Raiſon aux Sages affoiblit leurs maux & double leurs Biens, ou les réduit les uns & les autres à leur juſte valeur. Quand

vous

vous voudrez, nous compterons vos Biens & vos maux avec les miens; & vous verrez que tout est égal, ou que l'avantage est de mon côté.

ALEX. Vous comptez donc pour rien les premieres Places; la Gloire des Conquérans, & la Fortune qu'ils menent à leur suite? N'est-ce pas un bien réel, & l'objet de tous les desirs des hommes?

DIOG. Des biens réels! Je n'en conviens pas. Il est vrai qu'ils sont l'objet des desirs de presque tous les hommes; mais examinons vos Biens. Il y a des Princes de Naissance; il y a des Princes de Fortune; il n'y a gueres de princes de mérite; c'est-à-dire, à qui le mérite donne la premiere place. Heureusement pour notre amour propre nous aurions trop à souffrir, s'il falloit convenir que c'est le mérite qui vous a mis au-dessus de nous: nous nous consolons, quand nous pensons que vous ne devez qu'au hasard, ou aux caprices de l'aveugle Fortune, cette extrême différence qu'il y a de vous à nous.

ALEX. Si on ne doit pas me savoir gré de ma Naissance, aux moins doit-on compter pour quelque chose mes Con-

quêtes, & la Gloire que je me ſuis acquiſe.

Drog. Encore moins. Je vous pardonnerois d'être né Prince, ſi vous ne penſiez qu'à faire le Bonheur des hommes ; mais je ne puis vous ſavoir gré de faire la déſolation univerſelle. Vous avez uni toute votre Raiſon à votre épée, qui eſt toute votre loi. Vous appellez l'ambition Grandeur ; car il ne vous coûte rien de donner de beaux noms à vos égaremens. Je ne m'en étonne pas ; les hommes s'accordent à annoblir les foibleſſes qui leur ſont communes. Mais je vous dis moi, que ce que vous appelez *Grandeur*, n'eſt qu'une violente fermentation de votre ſang, qui vous allume l'imagination. Quoi ! parce que votre ſang a acquis un certain degré de chaleur & de viteſſe, il faut que toute *l'Aſie* périſſe ? Hé ! quelle part avez-vous à ces grandes Conquêtes, dont vous vous glorifiez tant ! Si vous rendiez à vos Soldats & à vos Généraux la part qu'ils y ont, qu'il vous en reſteroit peu ! Vous n'êtes qu'un Héros de Fortune, vous n'êtes pas un Héros de Mérite ; & vous avez été ſi peu ſage, que quand la Fortune a tout

fait

fait pour vous, vous n'avez pas eu la prudence de vous borner, toujours en extravagant, présumant tout de vous-même. Il ne suffit pas d'avoir de grandes qualités pour être un grand homme ; il en faut avoir l'œconomie. Mais qu'avez-vous gagné à franchir toutes les bornes du vraisemblable ; qu'à vous faire rayer de l'Histoire, & vous faire renvoyer aux Romans ? Il falloit mesurer vos actions, & les mettre au niveau & à la portée de la créance des hommes.

ALEX. Quoi ! la Gloire, & la Gloire supérieure, n'est donc pas un Bien?

DIOG. Ce qui s'appelle *Gloire* est très-arbitraire. Il faut convenir de ce qui a droit de porter ce nom-là.

ALEX. J'appelle *Gloire*, ce qui est reçu pour tel parmi les hommes.

DIOG. L'erreur, pour être universelle, n'en est pas moins erreur. Rien de plus contagieux qu'une imagination comme la vôtre. Elle a tellement ébranlé celle des hommes, que son action agit encore sur la nôtre ; & nous vous devons la folie de tous les Héros.'

ALEX. Cela marque la Grandeur de ma Gloire, & les dispositions qu'ont

les hommes, à en recevoir l'impreſſion & les deſirs.

DIOG. Non, ce n'eſt point l'ouvrage de la Nature, c'eſt le vôtre. Vous avez tellement ébranlé les eſprits, qu'ils ſe ſont faits des routes nouvelles dans le cerveau; & l'habitude de penſer comme vous les a tenues toujours ouvertes.

ALEX. Dites-moi donc ce qui mérite ſelon vous le nom de bien; puiſque la Royauté qui nous eſt donnée par la Naiſſance, la Gloire acquiſe, & la Fortune, n'en ſont pas?

DIOG. Je ne vous dis point que ce ne ſoient pas des Biens; mais je vous dis que ce ne ſont pas les premiers Biens; qu'ils ne ſont pas ſi grands qu'on les croit, & qu'ils ont ſouvent de grands maux à leur ſuite. La Fortune ne traite même avec ſes Amis qu'à des conditions dures; elle leur fait acheter bien cher ſes préſens. La Pauvreté auſſi n'eſt pas un ſi grand mal que vous penſez. Les privations ne ſont pas ſenſibles quand les deſirs ſont éteints: & je jouis de beaucoup de biens qui vous ſont inconnus. Les premiers Biens, ſelon moi, ſont les Vertus: & toutes les diſtinctions établies parmi les hommes n'en ont été, ou n'en doi-

doivent être que la récompense. Je mets après elles l'Indépendance, la Tranquillité, la Joie de l'esprit, & le Repos de la bonne conscience: Biens dont on jouit ordinairement, quand on possede les premiers. Vous-même avez si bien senti que toute la Grandeur de l'homme est au dedans, que vous disiez de PARMENION: » Il est simple & négli» gé au dehors; mais il est tout pourpre » au dedans, par les Vertus de son Ame. » Ce qui devroit faire votre Félicité, c'est de rendre les hommes heureux, plûtôt que de les assujettir & de les rendre misérables. Tous ceux qui ont occupé les premieres places, ont avoué dans des momens de sincérité, que la premiere étoit la pire de toutes. Il n'y a point de Félicité humaine qui puisse soutenir l'homme, sans le secours de la Philosophie; & vous-même, pressé du poids de votre orgueil, ne vous écriates-vous pas? O ATHENIENS, *qu'il m'encoûte pour être loué de vous!* Mais vous n'avez voulu être qu'un Héros, & non pas un grand homme. Le Héros n'a que la bravoure d'un Pirate, qui par la circonstance se rend un Conquérant: & cette Vertu en soi si noble,

ceſſe d'être Vertu par l'uſage que vous en faites. Le grand homme réunit toutes les Vertus, & les a pures. Jamais vous n'avez penſé, que la premiere & la plus noble conquête étoit celle des cœurs; toujours hors de vous-même, raſſaſié de Gloire & de Fortune, ennuïé de votre propre Félicité, cette Gloire qui vous paroit charmante quand vous courez après, ne vous paroit plus rien quand vous l'avez aquiſe. Si les hommes n'avoient été dans l'erreur, ſi l'opinion ne vous avoit ſervi, on vous auroit regardé comme un furieux. Vous ne vous êtes ſoutenu que d'illuſions, que vous vous êtes faites à vous-même, ou que vous avez trouvées dans les autres: & la prévention a fermé toutes les avenuës à la Vérité. Vous avez étendu l'idée que vous aviez de vous-même, & vous avez tout ſacrifié à cette Idole.

ALEX. Il faut prendre des Juges entre nous, pour ſavoir qui eſt le fou de nous deux. Pour moi je penſe comme tous les hommes, je ne fais qu'étendre l'erreur commune, ſi c'en eſt une, que de s'illuſtrer par de grandes Conquêtes.

DIOG. Je ſais bien que vous aurez pour

pour vous la multitude. Le nombre des Sages est très-petit; & tout Prince que vous êtes, vous êtes un homme du peuple par votre maniere de penser. Toujours dans la dépendance de l'opinion des hommes, vous mettez votre bonheur dans les jugemens d'autrui. Vous n'êtes heureux qu'autant qu'il leur plait. Vous n'avez jamais su vous respecter, ni vous suffire. Vous ne vous croyez pas digne de votre propre estime; mais les suffrages publics, quoique illusoires, vous dédommagent. Cette grande Renommée est un soutien à votre foiblesse. Votre Amour propre & les Respects des hommes, vous tiennent des voiles devant les yeux. Mais il y a des momens où la Vérité les tire, & vous montre à découvert. Vous ne pouvez alors soutenir cette vuë de vous-même; & c'est pour vous fuir, que vous vous êtes embarqué dans vos Conquêtes. L'inconstance par l'agitation qu'elle donne, est le supplément du Bonheur. Ce n'est pas des choses dont vous jouissez, c'est de leur recherche. La Modération & le Repos ont quelque chose de grand qui marque l'indépendance. Pour moi j'ai eu assez de fonds & de fermeté pour me

parler de tout l'attirail de la Gloire. J'ai su consentir à demeurer inconnu. Vous n'avez pas eu assez de mérite pour jouer ce role; ni assez de fonds d'esprit pour remplir les vuides du tems.

ALEX. Votre Orgueil me revolte. Avez-vous oublié que toutes mes grandes actions ont été louées par les Orateurs, célébrées par les Poëtes, publiées dans les Histoires, & admirées de tous les hommes?

DIOG. Ce n'est point Orgueil, c'est connoissance. On a loué en vous, non ce qu'on y voyoit, mais ce qu'on y souhaitoit. Jamais vous n'avez tiré votre Considération de vos Vertus ni de vos Mœurs, mais de votre Dignité. Permettez-moi de vous faire une question. Croiez-vous que ce soit votre mérite qui vous attache les hommes? Ce sont leurs besoins. S'ils étoient sans passions, les Cours seroient désertes. Qu'est ce que des Courtisans? Des glorieux qui font des bassesses, ou des mercenaires qui se font payer. Voilà vos Spectateurs; & Spectateurs si nécessaires, que si vous étiez sans témoins, vous seriez sans Bonheur. Vos grandeurs ne plaisent pas comme telles, mais comme

me utiles pour nous Si quelqu'un s'attache à moi, c'est par sentiment, ou pour mon mérite. Ces liens-là ne sont pas faits pour vous. Qui goûte mieux que nous la pureté de l'Amitié? Pour qui ses marques sont-elles moins équivoques? Les gens heureux ne savent point s'ils sont aimés, ainsi ces premiers Biens, qui sont ceux des Sentimens, vous sont interdits. La plus douce des erreurs, l'illusion la plus flateuse, ce Plaisir qui a sa source dans le Cœur, qui flate si agréablement notre amour-propre, vous ne le pouvez goûter: votre Ame n'est jamais préparée par l'attente: on ne vous fait point passer par l'Espérance vos desirs ne sont point irrités par les difficultés; ainsi vous faites l'Amour sans en jouir.

ALEX. Qui a fait un meilleur usage de ses sentimens que moi, quand je respectai la Femme de DARIUS; & que je sacrifiai mes mouvemens à la Modération & à la Justice?

DIOG. C'est un acte de Vertu; mais cela ne prouve pas que les sentimens ayent un prix égal pour vous & pour nous. C'est pourtant le sentiment qui est l'arbitre des biens & des Maux. Les biens les plus réels ne sont

Biens,

Biens, que par l'impreſſion qu'ils font ſur notre Ame. Un ſeul mouvement de Cœur, une ſeule réflexion de l'Eſprit, a plus de crédit ſur la mienne, pour me rendre heureux, que toute votre Fortune n'en a ſur la vôtre.

ALEX. A force de raiſonner vous anéantiſſez tout. Vertus, grandes qualités, tout diſparoit devant vous; & vous changez la nature des choſes.

DIOG. Cela eſt vrai: ma Philoſophie a changé pour moi tous les objets. Ce que vous appellez *Renommée*, & à quoi vous ſacrifiez tout, je l'appelle un ſon vain, tributaire du caprice de la Fortune; & je ne puis comprendre, qu'on faſſe tant de cas de l'opinion générale de ceux qu'on mépriſe particulierement. Apprenez que le chemin de l'Immortalité eſt celui de la Vertu. Qu'eſt-ce que votre Puiſſance? La liberté de faire des choſes qu'il eſt bon ſouvent de ne pouvoir faire; vos Richeſſes ne ſont que des beſoins multipliés & renaiſſans: vos Deſirs, un aviliſſement de la Grandeur & de la Dignité de l'homme; mais le plus grand de vos plaiſirs, eſt de jouir de ceux dont les autres ne jouiſſent pas; c'eſt un plaiſir de malignité qui a ſa ſource

source dans l'Orgueil. Quand je fais diminuer tous les avantages, que la plûpart des hommes croient que vous avez au-dessus de nous; que j'ai le secret d'agrandir mes Biens, & de diminuer mes Maux; tout devient égal entre nous. Peut-être vous le suis je aussi en mérite; & vous l'avez si bien senti, que vous dites un jour : *Si je n'étois pas* ALEXANDRE, *je voudrois être* DIOGENE. Quand votre amour-propre consent à me donner la seconde place, je pourrois bien mériter la premiere.

DISCOURS

Sur le sentiment d'une Dame, qui croyoit que l'Amour convenoit aux Femmes, lors même qu'elles n'étoient plus jeunes.

JE n'attaquerai point les opinions D'ISMENE; elle les a très-délicatement & trop solidement établies pour les combatre : j'aime à penser comme elle; & j'étois presque vaincuë avant qu'elle eût parlé. Je soutiendrois donc très-mal une cause, que j'ai quelque interêt à perdre : son Eloquence ne porteroit

teroit point ſur moi qui ſuis à demi rendue ; ainſi je veux lui donner un Ennemi plus digne d'elle : je vais la mettre aux mains avec le public : lui donner à combattre un préjugé, une opinion reçue dans tous les tems : c'eſt encore une victoire digne d'elle, que de la détruire. Je prends le monde comme il eſt, & non point comme il devroit être ; qu'elle le faſſe penſer plus ſainement, c'eſt ſon affaire ; car je crois que mon Amie, auſſi bien que la Maitreſſe D'ANACREON, les levres de la perſuaſion.

ISMENE a parfaitement bien établi ma propoſition ; elle ne l'a point affoiblie : mais elle veut bien que je la rende, & qu'elle paſſe par moi. *L'uſage a établi que l'Amour, qui eſt défendu aux Femmes dans tous les tems, l'eſt infiniment davantage dans un age un peu avancé.* L'uſage eſt plus fort que moi ; je n'entreprends point de le combattre ; & nous avons contre nous le conſentement de tous les Siécles.

Sous quelle forme les Poëtes peignent-ils l'Amour des Femmes qui ont paſſé les premieres années ? Il ne faut point ſe flâtter ; la jeuneſſe eſt le tems des Amours : des

dès que vous voulez paſſer ce tems preſcrit, les peines doublent, & les plaiſirs diminuent. La regle eſt, qu'il faut ceſſer d'aimer dès qu'on ceſſe de plaire. Vous me demandez, quels termes, quel âge a-t-on marqué ? C'eſt aux hommes à en décider ; ils ſont bons juges de ce qui plait ; il faut les en croire ; ils ſentent l'effet que nous faiſons ſur eux ; mais ils nous ont impoſé la loi d'être belles & ne nous ont donné que cela à faire. Ils nous ont deſtinées à être un ſpectacle agréable à leurs yeux, & dès que nous ne montrons rien qui plait, nous n'avons ni leurs regards, ni leurs attentions.

La Jeuneſſe a de grands avantages ; le public lui pardonne tout ; il lui prête des excuſes ; & ces mêmes excuſes que lui fournit le public, elle ſe les donne à elle-même & en eſt moins coupable à ſes yeux. Quand vous avez paſſé la premiere jeuneſſe, comment ſe permettre des foibleſſes dans un tems conſacré à la Raiſon, & où elle doit reprendre tous ſes droits ? Si vous vous dérobez à vos devoirs, vous n'échaperez pas aux remords. Nous avons des Juges indiſpenſables devant leſquels il faut paſſer,

la Conſcience & le Monde. La Conſcience en avançant devient plus inſtruite & plus ſévère : elle augmente en connoiſſance & en délicateſſe. (J'entens par le terme de conſcience, ce *Sentiment intérieur d'un Honneur délicat qui ne ſe pardonne rien pour le Monde.*) Or quand une Femme a perdu ſa Beauté, elle n'a plus de quoi corrompre ſes Juges ; ils reprennent leur ſévérité naturelle : le Monde ne vous pardonne plus rien : on a perdu pour vous ces diſpoſitions favorables qu'on a pour les jeunes perſonnes : il n'eſt plus permis d'avoir tort ; & nous avons perdu le droit de faillir.

ISMENE me dira, pourquoi appeller le Monde dans un Miſtère où il ne doit point entrer ? dérobez-vous à lui ; & elle conviendra, que toute la Galanterie extérieure doit être interdite dans ce tems-là. St EVREMONT eſt de ſon avis. Il dit, que les avantages de l'eſprit ſe ſoutiennent mal dans la foule, contre les Graces du corps ; qu'il faut s'en tirer ; & qu'il ne faut pas mettre les Amours en vuë. Mais le peut-on ? N'eſt-on pas toujours deviné ou ſoupçonné ? J'ai donc beſoin du public, puiſ-

puisqu'il est mon Juge, & que je passe en spectacle devant lui? ISMENE fera plaisir à bien du monde de composer avec ce Public, & de le rendre plus traitable.

J'ai avancé que, dans le tems où il est moins permis d'aimer, les Peines doublent & les Plaisirs diminuent. Le Plaisir de l'Amour est soutenu de deux sentimens; de ceux de la personne aimée, & des nôtres. Je crois que les Femmes aiment aussi fortement, dans le tems où il leur est le plus défendu; mais elles courent risque d'aimer seules, qui est un état triste: elles ne peuvent jouir de la Confiance d'être aimées, & c'est pourtant de cette sureté, dont se tire le grand charme de l'Amour. Les Infidelités, les Sacrifices dont vous devenez le sujet, enfin tous les Maux de l'Amour vous attendent, dès que vous ne savez pas vous arrêter, & que vous voulez jouir de ce sentiment-là, dans un tems où il ne vous est plus permis. Le Cœur, la Gloire, tout pâtit. La Gloire qui n'étoit point faite pour être associée à l'Amour, en fait le plus grand charme, quand elle est contente, & la plus grande douleur, quand elle se plaint.

Is-

ISMENE a fort bien établi les avantages qu'il y a d'aimer, dans un âge où l'on échappe à la Jeuneſſe. Il eſt ſûr que l'Eſprit eſt plus formé & plus orné, pour ceux à qui l'Eſprit fait impreſſion. Pour le mérite des Sentimens, il ne ſe trouve guéres chez les jeunes perſonnes; & ils ſont bien plus délicats & plus touchans, dans l'âge dont nous parlons. Si vous avez exercé vos ſentimens, le cœur en eſt plus inſtruit: ſi vous les avez retenus, ils en ſont plus forts & plus vifs. OVIDE, qui eſt une autorité en Amour, dit que nous ceſſons d'aimer, dans le tems que nous l'avons appris; & S. EVREMONT ne le défend dans aucun tems. » Dans la jeuneſſe, *dit-il*, nous vivons pour aimer; » dans un âge plus avancé, nous aimons » pour vivre. « Mais les hommes, qui ont toujours fait leur partage entre nous avec inégalité & injuſtice, ont étendu leurs droits & reſſerré les nôtres; puiſque dans tous les tems, ils ſe permettent les ſentimens & nous les défendent.

Il eſt donc certain, que pour toutes ces délicateſſes qui ſont le charme de l'Amour, il ne faut pas les chercher avec

avec les jeunes personnes. Elles sont remplies d'elles-mêmes, occupées de leur beauté & de leur parure, & livrées à la bagatelle. Le mérite de l'Esprit ne s'augmente, & ne se perfectionne que par la réflexion, & les jeunes personnes en sont incapables. Comme elles ignorent tout, & que tous les objets ont pour elles le charme de la nouveauté, elles courent à tout : c'est autant de pris sur le goût principal : car un sentiment ne sauroit être vif & fort, qu'il ne soit unique : dès qu'il se partage, il s'affoiblit.

Quand une Femme a passé la premiere jeunesse, qu'elle a parcouru les objets, qu'elle a usé ce goût pour des choses frivoles, & que, par la solidité de son caractére, elle est renvoyée à elle-même, si elle permet à son cœur un sentiment, elle en sera bien plus occupée ; & elle vivra pour un seul objet. De telles personnes, l'Amour les perfectionne ; l'envie de plaire & d'être estimées de ce qu'elles aiment, fait qu'elles se respectent ; car l'Amour est un Censeur sévére & délicat, qui ne pardonne rien.

Toutes ces délicatesses échapent à une jeune

jeune perſonne. Sûre de plaire par ſes charmes, pleine de confiance en ſa beauté, elle n'emprunte rien ſur le mérite du cœur ni de l'eſprit; & ſouvent le mot de Vertu lui eſt inconnu. Dans l'âge où l'on ſent qu'on perd du côté des agrémens, comme on veut plaire, on ſonge à remplacer, par les qualités ſolides, ce qui échappe de graces: ce qu'on perd du côté de la ſenſibilité de ce qu'on aime, on veut le regagner ſur l'eſtime, en acquerant des qualités qui en ſoient l'objet, mais qui ne ſauroient être la ſource des illuſions de l'Amour.

Il y a très-peu d'hommes capables d'être touchés du vrai mérite des Femmes; on ne leur en demande pas même; on les tient quittes pour les agrémens: les ſentimens ſont un tribut qu'on paye à la beauté, & l'eſtime à la Vertu. J'entends par le mot de *Beauté* tout *ce qui plaît aux Sens*. Les qualités de l'Ame n'échauffent gueres l'imagination, & elles ne ſont point l'objet de l'enivſement des paſſions. Ainſi, ce que vous pouvez faire de mieux quand vous avez paſſé la premiere jeuneſſe, c'eſt que ſi la figure ſe ſoutient encore

re, & qu'elle puisse faire quelque impression, de profiter de ces mouvemens pour porter tout à l'estime ; de ramener tout à elle ; afin que si l'on s'est attaché à vous par les agrémens, vous fassiez que l'on y reste par le mérite de l'esprit & du cœur : mais ne vous fiez gueres à ces legeres impressions des sens ; ou ne vous en servez, que pour introduire des sentimens plus solides & plus durables. L'Amour ne se doit pas traiter dans un certain âge comme dans la jeunesse : il doit se montrer sous une autre forme à ce qu'il aime. Mais ce n'est pas des préceptes pour l'Amour que je veux donner ; c'est des peintures de ses malheurs pour les fuir.

ISMENE a raporté, pour appuyer son sentiment, l'exemple d'une personne qui a conservé tous ses agrémens, quoiqu'elle ait passé la premiere jeunesse : elle me servira aussi de preuve, pour faire voir combien une Femme est aimable par les qualités solides, quand elle a sçu les cultiver.

ISMENE n'a prétendu parler que du mérite de la beauté : pour moi qui la vois de plus près, je suis bien plus touchée de ses autres qualités. Elle a une figure

figure unique ; c'eſt un aſſemblage de tous les agrémens, un mérite aſſorti : ſon corps étoit fait pour loger le plus aimable Eſprit du monde ; & ſon Eſprit étoit deſtiné pour animer la figure la plus parfaite : cela fait la plus jolie alliance du monde. Mais elle ne s'en eſt pas tenue au leger mérite des agremens ; elle a ſu en acquerir un plus durable. St. EVREMONT dit : » Qu'il y a des » Femmes qui ont fait infidelité à leur » Sexe, en prenant le mérite des hom- » mes : » elle eſt de ce nombre. Elle eſt née une des plus belles femmes de la Cour, du conſentement du Public ; toujours ſure de plaire, il ne lui en coûte que de ſe montrer ; née pour le monde délicat, & ſure d'un tribut de ſentimens & de louanges dès qu'elle ſe fait voir. J'entends de ces louanges naturelles qui ſe marquent par la ſurpriſe, que ſes agrémens enlevent ſans peine ; ſe faiſant toujours deſirer quand on ne la voit point, laiſſant des regrets quand on la perd.

Je n'ai jamais connu une perſonne plus généralement approuvée : je crois qu'on lui auroit volontiers fait un procès, pour la forcer à ſe montrer, comme

me la Ville de *Toulouſe* en fit un à la belle PAULO. Comme toutes les fois qu'on la voyoit en public, on ſe preſſoit pour la voir & qu'il en arrivoit des accidens, il fut ordonné par Arrêt du Parlement, qu'elle ſe montreroit deux fois la ſemaine; & elle ſatisfit à cette obligation.

Le Public croit avoir droit de jouir, comme ſpectateur, des beaux objets; & il auroit volontiers demandé la même choſe à mon amie; mais c'eſt une dette qu'elle auroit fort mal payée. Perſonne n'étoit plus propre qu'elle à parer la Cour: elle y étoit née; elle y tenoit un haut rang; ſa Famille y occupoit les premieres places; le Roi étoit plus jeune; la Cour étoit galante: que d'appas pour une jeune perſonne! Mais quoique faite pour la Société, pouvant plus y mettre, & plus en retirer qu'une autre, elle s'eſt dérobée au Monde. La ſolidité de ſon caractére lui a fait ſentir le vuide de ces vains applaudiſſemens; elle s'eſt appliquée à cultiver quelque choſe de mieux; elle a beaucoup lu, & ſu en profiter. Sa mémoire s'eſt meublée de choſes précieuſes; ſon eſprit eſt devenu plus fort & plus étendu; ſes ſentimens ont augmen-

 té

poſſeſſion réelle. Nous obtenons la conſidération de ceux qui nous approchent, & la Réputation de ceux qui ne nous connoiſſent pas. Le mérite nous aſſure l'eſtime des honnêtes gens, & notre étoile celle du Public. La Conſidération eſt le revenu du mérite de toute une vie, & la Réputation eſt ſouvent donnée à une action faite au hazard : elle eſt plus dépendante de la Fortune. Savoir profiter de l'occaſion qu'elle nous preſente, une action brillante, une victoire, tout cela eſt à la merci de la Renommée : elle ſe charge des actions éclatantes, mais, en les étendant & les célébrant, elle les éloigne de nous. La conſidération qui tient aux qualités perſonnelles eſt moins étendue ; mais comme elle porte ſur ce qui nous entoure, la jouiſſance en eſt plus ſentie & plus répétée : elle tient plus au mœurs que la Réputation, qui ſouvent n'eſt due qu'à des vices d'uſage, bien placés, & bien préparés ; ou quelquefois à des crimes heureux, & illuſtres. La Conſidération rend moins, parce qu'elle tient à des qualités moins brillantes ; mais auſſi la Réputation s'uſe, & a beſoin d'être renouvellée. Les actions d'éclat inſpirent

rent plus d'envie que d'admiration : les hommes se révoltent contre ce qui les abbaisse : aussi l'admiration est un état violent pour la plûpart des hommes ; & elle ne demande qu'a finir. Ce qui donne plus de Considérarion, c'est l'Amour de nos citoyens ; mais elle ne s'acquiert ainsi que par les qualités du cœur. Parce qu'elle tourne alors au profit des hommes, ils nous accordent du mérite ; non pas comme mérite, mais comme une chose qui leur est utile : sans ce biais il en faudroit beaucoup, pour se faire pardonner sa supériorité.

La POLITESSE est une qualité aimable, qui contribue le plus à nous donner de la Considération : c'est un ménagement de l'amour propre des autres ; qui contribue le plus à établir la paix entre les hommes : elle bannit de la Société ce MOI si blessant pour les autres ; une personne polie ne trouve jamais le tems de parler d'elle ; elle s'oublie, & ne pense qu'à faire valoir le prochain.

La MODESTIE met le mérite, & la Considération que le monde nous donne en sureté : elle fait taire l'envie ; & l'on ne se repent point des suffrages

que l'on a donnés, quand on voit qu'ils ne tourneront point contre nous. Ce qui nuit le plus à la Considération, c'eſt de vouloir l'avoir trop en détail; parce qu'à tout moment vous la faites ſentir à ce qui vous entoure

Il y a de plus une conduite à garder pour conſerver la Conſidération. GRATIEN dit, faites vous connoître & non comprendre : ne conduiſez pas l'intelligence des hommes juſqu'à l'extrémité de votre mérite : car tout ce qui leur eſt connu leur impoſe moins. Le même Auteur dit, ſi votre mérite eſt au deſſus de votre Réputation, montrez-vous, & qu'on connoiſſe votre prix : ſi votre Réputation eſt au deſſus de ce que vous valez, cachez-vous, & jouiſſez de l'erreur des hommes : placez-vous bien dans leur imagination. Monſieur le Cardinal de RETZ dit, » que dans certaine occaſion il ſentit, » qu'il occuperoit encore longtems une » grande place dans l'imagination du » Peuple; & qu'il pourroit tout entreprendre ſur la foi de leurs illuſions. «

Le RIDICULE s'attache à la Conſidération, parce qu'il en veut aux qualités perſonnelles. Il pardonne aux Vices parce qu'ils ſont en commun:

les

les hommes s'accordent à les laisser passer, ils ont besoin de leur faire grace. Dans chaque siécle il y a un Vice dominant ; & il y a toujours quelque homme, qu'on appelle galant homme, qui donne le ton à son siécle ; qui fixe le ridicule, & qui met en crédit les vices de la Société. On fait grace à l'Amour, à l'Ambition ; mais la malignité s'attache aux qualités personnelles.

La CONSIDERATION PERSONNELLE nous fournit plus d'agrément que la Naissance, que les Richesses, que les Places, même sans mérite : rien de si triste au fond qu'un grand Seigneur sans Vertus, accablé d'honneurs & de respects ; & à qui l'on fait sentir à tout moment qu'on ne les doit qu'à sa Dignité, & rien à sa personne. Heureusement l'Amour propre qui est le plus grand des flatteurs, fait ordinairement lui cacher son insuffisance.

Il y a des mérites qui portent à l'émulation, & qui ne sont pas au dessus de l'exemple ; mais l'envie aussi fait bien élever des hommes médiocres, pour affoiblir le mérite d'un grand homme. Le Prince EUGENE a fait de grands Généraux en *Europe*. L'envie vous sert quelquefois, & vous illustre

au-dessus de vos qualités propres. Il y a aussi des mérites supérieurs, que la malignité laisse passer sans rien dire : tel étoit celui de Monsieur de TURENNE. Le mérite qui nous approche ordinairement nous incommode ; mais la Réputation se forme loin de nous. Il est difficile d'acquérir de grandes Richesses sans qu'il en coûte à la Réputation, à moins qu'on ait fait auparavant provision de beaucoup de Mérite, d'Honneurs, & de Dignités ; & que les Richesses viennent d'elles-mêmes, comme inséparables des grandes places : on n'envie alors les Richesses des grands hommes pas plus que l'or que l'on voit dans les Temples des Dieux.

Rien de si heureux qu'un homme qui jouit d'une Considération méritée, attachée à sa personne, & non à la place qu'il occupe. C'est un plaisir qui se fait sentir à tout moment, & par tous ceux qui nous approchent. Tous ces complimens vuides de réalités & où la vérité n'a point de part, sont pour lui des marques de l'estime publique. Tous ces égards, tous ces riens sont relevés par-là : son bonheur double par le contentement intérieur ; & les autres plaisirs même en sont plus rians.

La

La FAVEUR assure ou détruit la Réputation : elle nous expose à un grand jour ; & il faut avoir un grand fond de mérite, pour se soutenir dans une place où tant de gens aspirent, & d'où ils ont intérêt de vous faire descendre ; où enfin l'on ne vous fait grace sur rien.

Ceux qui n'apportent à leurs emplois, d'autres mérites ni d'autres dispositions que de les desirer, ne s'y soutiennent pas longtems.

Dans la disgrace l'homme se manifeste, & montre ce qu'il est ; le rideau est tiré : le petit mérite étoit soutenu par la faveur qui le couvroit : dès qu'elle tombe il est à découvert ; & il n'a plus d'appui.

Les disgraces parent les grands hommes. FLORUS dit, que MARIUS devint plus grand par ses malheurs ; que son exil & sa prison avoient jetté sur sa personne une espéce d'horreur sacrée qui le rendoit respectable.

Il n'y a point de Vertus, que le Peuple n'accorde à ceux qu'il plaint, où qu'il regrette. Le grand homme est haut & élevé dans la prospérité, & il est grand dans l'adversité. Mais comme la plûpart des hommes ne sont pas assez élevés pour

pour être outragés de la Fortune, une ſage retraite fait en leur faveur le même effet que la diſgrce. On demande, quand doit-elle ſe faire ? Car il n'y a point d'action dans la vie, où il n'y ait un *à propos*. Eſt-ce après quelque action brillante, pour mettre notre Gloire en ſureté, & conſerver la place qu'elle nous a donnée dans l'idée des hommes ? Mais pourquoi donner à la retraite le tems deſtiné à jouir ? Celui de la vieilleſſe lui eſt propre : tous les gouts ſont uſés : il n'y a plus qu'à perdre à ſe montrer, & à faire voir ſa décadence : on ne ſe tranſportera point à ce que vous avez été : c'eſt un travail : les hommes ne vous l'accorderont point ; & l'on s'arrêtera au moment préſent. Mais eſt-il ſage de tant conſulter les hommes ? Faut-il être toujours dans leur dépendance ? N'aurons-nous jamais le courage, de nous rendre heureux ſelon nos goûts, s'ils ſont innocens ? Faut-il toujours vivre d'Opinion, & doit-elle nous ſervir de régle pour la conduite de notre vie ? Enfin, rien de ſi difficile que de bien entrer dans le monde, & d'en bien ſortir.

La

LA FEMME HERMITE.

Nouvelle nouvelle.

ADELAÏDE & ſes Amies, qui étoient venues voir BELLAMIRTE à ſa Campagne, lui propoſérent un jour, de faire mettre les chevaux au caroſſe pour aller ſe promener. On étoit dans la ſaiſon où l'on peut ſortir de bonne heure. Elles allérent dans une Prairie, qui eſt ſur le bord de l'eau; & au bout de laquelle eſt un grand bois. D'un côté du bois, eſt un rocher aſſez eſcarpé, ſur lequel il y a un Hermitage, & le rocher eſt bordé d'un ruiſſeau aſſez large, qui ſemble en défendre l'entrée. Ce ruiſſeau ſe forme d'un torrent, qui tombe de la montagne ſur les rochers. Il y fait un bruit, & forme une caſcade naturelle, qui dans le ſombre du bois, offre aux yeux le même agrément, que les lieux les plus cultivés par l'art.

C'eſt ici ma promenade ordinaire, dit BELLAMIRTE; j'aime cette ſecrete horreur; ce lieu eſt propre à nourrir une douce mélancolie; & j'y viens ſouvent ſeule, & ſans autre compagnie que mes réflexions.

N'y voyez-vous point *l'Hermite*? dit une des Dames; & n'êtes-vous jamais entrée chez lui? Je ne l'ai pas encore aperçu.

J'aime les *Hermites*, dit ADELAÏDE; & je voudrois bien l'entretenir. Cette ſorte de vie, ſi fort au-deſſus de l'uſage ordinaire, me fait croire, qu'il faut qu'ils ſoient fort au deſſus des autres hommes, ou fort au deſſous.

Les Dames deſcendirent de caroſſe, & ſe promenérent ſur une Pelouſe, qui étoit tout le long du ruiſſeau. En avançant, elles trouvérent des arbres fort courbés, car le ruiſſeau étoit bordé de grands Peupliers: ces arbres par leur courbure faiſoient une eſpéce de pont, au bout duquel paroiſſoit dans le Rocher un petit chemin par où on pouvoit monter aſſez aiſément. Soit qu'il fût fait des mains de la Nature, ou de celles des hommes, c'eſt ce que j'ignore.

Les Dames curieuſes ſe mirent en

route

route, & suivant ce petit sentier, elles arrivérent devant la porte de l'Hermitage. Elles virent une Femme grande & bien faite, qui entroit brusquement dans cette demeure champêtre, & qui ferma la porte après elle. Puisqu'il y entre des Femmes, dirent-elles, nous sommes aussi en droit d'y entrer. Elles frappérent à la porte, mais personne ne répondit. Elles firent un grand bruit, & faisant entendre qu'elles vouloient absolument entrer; la même personne qu'elles avoient vue, vint au devant d'elles, & leur dit, que le lieu qu'elle habitoit, n'étoit pas digne de la curiosité de personnes comme elles. Les Dames répondirent, qu'elles souhaitoient voir *l'Hermite* qui habitoit ces lieux. Elle crut, qu'il n'étoit plus tems de faire résistance; elle ouvrit la porte, & leur dit qu'elles n'y trouveroient qu'elle. Elles entrérent brusquement; & ayant en peu de tems parcouru toute cette petite habitation, qui étoit simple, propre, & modeste, elles furent très-étonnées de n'y trouver personne, que celle qui leur parloit.

Notre curiosité augmente, lui dit BELLAMIRTE, & comment est-il possible

ble que vous soyez ici seule ? Quel parti pour une femme, & qui peut vous l'avoir fait prendre ? Plus je vous examine, & plus mon étonnement augmente. Vous me paroissez peu faite, par votre âge, & par votre figure, pour habiter une demeure aussi sauvage. Vous êtes propre à être l'ornement des Villes. Avec un air abattu, & une contenance douce & modeste, elle leur parut une grande Beauté.

Je ne puis répondre à un discours si flateur leur dit-elle ; j'ai perdu l'habitude de la parole ; & depuis quatre ans que je suis dans cette Solitude, je n'ai vu ni parlé à personne. Mais qui vous fournit les besoins de la vie, lui demanda-t-on ? Une Fille qui s'étoit attachée à moi, voulut me suivre dans ces lieux, répliqua-t-elle ; mais ayant une Famille elle ne put la quitter. Elle s'est retirée dans la Ville la plus voisine ; & deux fois la semaine, elle m'aporte plus qu'il ne m'en faut, pour le soutien d'une vie, que je voudrois, & devrois avoir perdue.

Elle accompagna ce discours d'un torrent de larmes. Sa figure & ses malheurs intéresserent bientôt les Dames

pour

pour elle. L'on ne peut en vous voyant, lui dirent-elles, vous refuser de la pitié; & nous sommes si sensibles à vos malheurs, que cela nous rend dignes de les entendre. De quelque cause qu'ils viennent, nous vous plaindrons toujours. Si vous êtes malheureuse par la faute d'autrui, nous partagerons avec vous votre haine : si c'est par la vôtre, ce sera la faute du Destin ; & vous ne serez jamais coupable à nos yeux.

Vos bontés, MESDAMES, & votre indulgence ne me racommoderont pas avec moi-même, dit-elle. J'ai quitté le Monde pour me fuir; & je me suis toujours presente : j'ai crû, que quand je n'aurois plus des témoins de mes foiblesses, je pourrois les oublier, & me les pardonner ; mais impitoyable à moi-même, je me condamne, & me punis toujours. Le silence des bois me les rend plus presens & plus sensibles: desoccupée de tout, c'est l'occupation de tout mon loisir. Apparemment MADAME, c'est votre délicatesse, qui vous rend si cruelle à vous-même, dit ADELAÏDE : Mais enfin vous ne pouvez refuser le récit de vos infortunes, à des personnes qui s'y intéressent.

Elle

Elle fit tout ce qu'elle put pour s'en défendre ; mais les Dames dont elle avoit excité la curiosité, l'assurérent, qu'elles ne la quitteroient pas, qu'elle ne leur eût appris ses malheurs.

Puisque vous le voulez, MESDAMES, dit-elle, je vais vous dire simplement l'Histoire de ma vie. Si je n'ai pas le mérite de paroître innocente à vos yeux, j'aurai du moins celui de me montrer sincére. Je suis d'une Naissance assez illustre. Mon Pere avoit eû le bonheur de rendre de grands services à son Roi : il avoit de grands emplois à la Cour ; mais ayant essuyé injustement, la préférence d'un de ses coucurrens, pour une Charge qu'il croyoit mériter, il en fut vivement offensé. Dans le même tems, il rendit un service très-considérable au Roi de S*** : Par l'injustice qu'on lui avoit faite, il se crut quitte envers sa Patrie, & envers un Prince ingrat ; & entra dans la révolte qui se fit contre lui. Il commandoit une grande Province ; & il ne lui fut pas difficile de faire changer de Maître, les Peuples qui lui étoient soumis. Il ne prit pas grand soin de faire son traité : les services qu'il rendoit,

doit, & une grande Province qu'il assujettissoit, devoient être une sûreté & un ôtage des paroles qu'on lui donnoit. Nous perdimes toutes nos terres, & nos établissemens : il ne nous resta, que les paroles qu'on nous donna, qui ont été mal exécutées. J'étois fort jeune ; j'avois perdu ma Mere ; & j'étois chere à mon Pere. Je n'avois qu'un Frere, qui étoit mon ainé de quelques années : il servoit auprès de mon Pere, & apprenoit son métier sous un tel Maître.

On m'alloit mettre dans ces Maisons destinées à l'Education des jeunes personnes, quand la Princesse ZELIE, dont le mari avoit commandé dans la Province, & qui étoit amie de mon Pere, le pria de me laisser avec elle. Elle aimoit les enfans, elle s'en amusoit ; & elle n'avoit qu'un Fils. Je fus élevée avec le même soin, que si j'avois été sa fille : on me donna des Gouvernantes, & des maîtres convenables ; & l'on cultiva toutes les dispositions que je pouvois avoir au bien. J'étois toujours auprès de la Princesse ; elle s'amusoit à ma parure ; elle donnoit de petites fêtes aux enfans de mon âge : j'avois l'avantage d'y réussir, & je m'é-

for-

forçois de faire mieux que ce qu'on trouvoit bien dans les autres.

Le Prince CAMILLE, c'eſt le nom du fils de la Princeſſe, avoit, quelques années plus que moi; il avoit une figure noble & gracieuſe : nous paſſions notre vie enſemble; & dès qu'il n'étoit plus avec ſes maîtres, il venoit me trouver avec un grand empreſſement. Dans toutes ſes actions, il me donnoit une préférence très-marquée ſur mes compagnes: on diſoit qu'en avançant en âge les graces ne négligerent pas de prendre ſoin de moi : & ſon goût augmentoit tous les jours. De bonne heure j'ai ſenti le plaiſir d'être aimée, & en ai été touchée: il eſt malheureux de contracter dès l'enfance, une pareille habitude.

Le Prince CAMILLE étoit deſtiné par ſa Famille, à épouſer la Fille du Duc de ***. Elle s'appelloit VALERIE: elle étoit héritiere de ſa maiſon; ainſi, de grands Biens & de grandes Dignités, la rendoient un parti digne de lui. On le menoit ſouvent lui faire ſa Cour; elle venoit auſſi voir la Princeſſe, & nous nous trouvions ſouvent enſemble, dans nos Jeux & dans nos Fêtes,

Fêtes. Elle étoit bien faite, & elle souffroit impatiemment qu'on me donnât une si grande préférence; elle s'en vengeoit par le mépris & le dédain qu'elle donnoit à ma Fortune; mais les louanges du Prince & mon miroir me rassuroient: & j'étois dans l'âge où l'on est sensible à la Beauté.

On remarqua bientôt la peine qu'il avoit d'aller chez VALERIE. Jusques-là nous avions vécu sans contrainte; & on avoit regardé son attachement pour moi, comme étant sans conséquence; mais comme il augmentoit tous les jours, on commença à craindre, & on lui défendit d'entrer dans mon appartement.

L'Amour augmenta par la défense: il devint chagrin & rêveur; & comme il étoit d'un tempérament vif & sensible, la contrainte dans laquelle il vivoit, prit sur sa santé, de maniére qu'il tomba malade. La Princesse sa Mere en fut allarmée. VALERIE venoit quelquefois le voir; mais il recevoit ses soins avec tant de froideur, qu'elle en fut blessée. Son mal augmentoit: on oublia tout autre intérêt; & on ne pensa qu'à celui de sa vie: on lui permit

de

de me voir. Je fus menée chez lui, par les femmes qui avoient soin de moi. Ma vue eût un effet plus prompt que tous les remédes; & sa santé revenoit à proportion de la liberté qu'on lui donnoit. La Princesse sa Mere se vengeoit sur moi, de la nécessité où on la mettoit de consentir à une liaison, dont on appréhendoit les suites: elle n'avoit plus pour moi cette amitié tendre: les louanges qu'on me donnoit, & qui lui faisoient autrefois tant de plaisir, la blessoient; & elle me punissoit souvent de trop plaire.

La santé du Prince s'étant affermie, il devint en peu de tems, le Seigneur de la Cour le mieux fait. Il se fit voir fier & indépendant. Il commençoit à négliger les secours des Maîtres: il avoit un respect infini pour Madame sa Mere; mais j'étois les bornes de son dévouement: il faisoit ce qu'elle vouloit, hors sur ce qui me regardoit.

Un jour elle s'expliqua avec lui & lui demanda, ce qu'il vouloit faire de l'attachement qu'il avoit pour moi. Tout, lui répondit-il, MADAME; & quand je trouve de la Naissance, de la Ver-

tu,

tu, & de la Beauté, je crois que, sans rougir, je puis avouer ma passion, & mes intentions. Un discours si ferme & si hardi la fit trembler. Elle lui représenta la distance qu'il y avoit de lui à moi : les malheurs de ma Maison : nos Charges perdues : nos Terres confisquées. Ce sont les fautes de la Fortune, dit *le Prince* ; ce ne sont point *les* siennes. N'est-ce point aussi un peu la vôtre, MADAME, de faire *tant* de cas de ces sortes de biens, qui ne dépendent point de nous ? Mais *vous* trouvez dans la Princesse VALERIE, reprit-elle, tous ceux dont vous *êtes* touché ; & ceux dont vous me reprochez que je fais trop de cas. Les *jugemens* de mon cœur, MADAME, & ceux de vos yeux, sont bien différens, répondit-il : vous voyez, & je sens ; & quelque inégalité qu'il y ait entre *les* personnes, l'Amour les raproche toutes

La Princesse vit qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & qu'il falloit m'éloigner. On me mit dans une Maison destinée à la retraite. Le *Prince l'ayant* su, courut au lieu où j'étois ; & menaça ceux qui devoient me gar-

der, de se porter aux dernieres extrémités, si on ne me laissoit voir. Ils lui resisterent, & lui dirent ; qu'ils ne me feroient voir à personne, sans les ordres de la Princesse sa Mere. Il fut chez elle ; & lui parla avec un emportement, dont elle se sentit outrée. Il lui dit, qu'il ne lui étoit gueres obligé, de lui avoir donné une vie, qu'elle vouloit rendre si malheureuse ; que le bonheur de ses jours, étoit d'unir sa destinée à la mienne ; & que son pouvoir ne s'étendoit pas sur les sentimens. Quand elle voulut lui opposer son autorité, & ses devoirs, il lui dit, que le cœur avoit ses droits & ses devoirs à part.

Comme la Princesse étoit sage, elle crut qu'il étoit inutile de s'opposer au torrent. Elle lui dit, qu'elle sacrifioit son vif ressentiment, à l'amitié qu'elle avoit pour lui ; qu'elle le regardoit comme une personne malade, dont elle avoit pitié ; mais qu'il ne pouvoit lui refuser d'être six mois sans me voir ; que cela lui devoit d'autant moins coûter, que la Campagne s'approchoit ; qu'il falloit qu'il partît, pour commander les Troupes que le Roi avoit bien voulu

voulu lui confier ; & qu'elle s'étoit persuadée, que la passion dont il étoit occupé, n'avoit pas éteint celles de la *Gloire*. Cela étoit vrai ; personne n'a jamais eu ces deux sentimens en un *plus* haut dégré ; & ils ne s'affoiblissoient pas l'un par l'autre.

Il ne put refuser à Madame sa Mere ce qu'elle exigeoit ; il l'assura, que *sa* passion n'étoit pas sujette au pouvoir du tems, & que les réflexions ; qui *guérissent* les passions communes, ne feroient qu'augmenter la sienne.

Quelque chose qu'il pût dire, elle espéra du secours du tems, & elle songea à faire diversion d'un sentiment par un autre. Elle lui fit faire un Equipage magnifique ; elle fit chercher ce qu'il y avoit de Gentils-hommes les *mieux* faits ; d'anciens Officiers qui avoient le mieux servi le Roi, pour lui apprendre le métier des grands hommes. Elle ne négligea rien, pour lui inspirer l'amour de la Gloire : & comme il avoit un fond d'honneur, il ne balança pas à prendre un parti, qui convenoit à un homme de sa Naissance. Il se disposa donc à partir pour la guerre ; & la Gloire s'y fit sentir, com-

me elle se montra à lui, avec tout son éclat.

Un jeune homme de mérite qu'il avoit auprès de lui, étoit devenu son Confident. Il étoit très-bien né; il lui parloit souvent de sa situation présente; & le plaignoit d'être livré à une passion, qui en désespérant Madame sa Mere, ternissoit sa réputation. Il lui dit, que l'on ne pardonnoit l'Amour aux grands hommes, que quand ils avoient payé le tribut à la Gloire; que l'Amour pouvoit être un état passager dans la vie d'un Héros; mais qu'il falloit que la Gloire fût un état permanent. Du sang dont vous êtes sorti, disoit-il, & du mérite dont vous êtes, vous avez à remplir une grande attente de fermeté & de courage.

Le tems n'étoit pas venu d'être écouté: le Prince étoit livré à un désespoir, qui faisoit tout craindre: il avoit couru plusieurs fois au lieu où j'étois; & ne pouvant me voir, il avoit voulu se porter aux dernieres violences. *Timandre* son Confident qui adoucissoit ses maux, par sa douceur & par sa confiance, lui promit enfin qu'il me porteroit une Lettre. Il alla voir la Princesse,

ceſſe, & lui dit : qu'il falloit compoſer avec la douleur du Prince ; que ſi elle vouloit ſoutenir ſes ordres, & ſe faire obéir avec trop de rigueur, elle le porteroit à de grandes extrémités ; qu'il ne falloit pas meſurer ſon pouvoir avec celui de l'amour, ni ſes droits contre ceux du cœur ; que l'un & l'autre ne ſe gouvernoient pas par autorité ; qu'il falloit plaindre le Prince, & le diſtraire, lui donner quelque grand objet pour le guérir, ſans lui faire ſentir qu'on en avoit le deſſein ; qu'il y avoit de grandes reſſources dans les Ames fieres & élevées ; enfin, que le Prince l'avoit prié de m'apporter une lettre : qu'il venoit pour cet effet demander un ordre pour me voir ; & qu'elle n'avoit rien à craindre de la confiance que ſon Fils avoit en lui.

Elle lui permit de me venir voir. Je lui parus triſte & modeſte. Votre Beauté, me dit-il, fait déja bien du bruit, MADEMOISELLE : ſont-ce-là vos coups d'eſſai ? Je ne lui répondis que par de l'embarras, & par un regard timide. Voilà, pourſuivit-il une Lettre du Prince, qu'il me charge de vous donner. Je ne dois point la prendre ;

lui dis-je; je ſuis bien fachée des effets que ce que vous appellez Beauté a fait ſur lui; je ſais ce que je ſuis, & combien les malheurs de ma Maiſon m'éloignent de lui; je tiens par reſpect & par reconnoiſſance à Madame ſa Mere; & ſi mes yeux ont pu lui plaire, ce n'eſt point par les ordres de mon cœur. Ainſi dites-lui, que je le prie de m'oublier. Ne voulez-vous pas recevoir cette Lettre qu'on m'a permis de vous donner, repliqua-t-il? Une perſonne qui avoit ſoin de moi, me dit de la prendre, & de la lire. Je l'ouvris.

Rien n'eſt au-deſſus de ma douleur, MADEMOISELLE, *que la Paſſion que vous m'avez inſpirée: Toutes les Expreſſions ne ſont pas dignes de ce que je ſens: Vous êtes perſécutée pour moi; & je ne ſouffre plus que de vos maux. Je vous montre mon Amour ſans menagement, & ſans retenue: je prends cette hardieſſe dans l'innocence de mes intentions: & comme tout s'oppoſe à mes deſſeins, mes deſirs s'en irritent, & mes réſolutions s'en affermiſſent. Etes-vous faite,* MADEMOISELLE, *pour n'être pas aimée?*

Je

Je trouve en vous toutes mes excuses. Quand on aime autant que je fais, le plus grand plaisir, est de sentir qu'on a raison d'aimer ; & ce plaisir-là je vous le dois, MADEMOISELLE, *à tous les momens de ma vie.*

N'y répondez-vous pas, me dit *Timandre*? Il n'est pas séant d'y répondre, lui dis-je. On ne vous le défend pas, répondit-il. Je lui répliquai ; Monsieur, mes devoirs me le défendent.

Après une heure de conversation, il me quitta, en me demandant ce qu'il diroit au Prince. Dites-lui, Monsieur, que je suis touchée de reconnoissance, & de sa douleur ; que dans la situation où nous sommes, il n'y a rien de mieux à faire pour lui, que de ne plus penser à moi ; & pour moi, que de l'oublier, s'il m'est possible. Il fit cette réponse au Prince, dont il ne fut pas mécontent

Je rentrai dans ma chambre ; & je relus la Lettre du Prince avec un attendrissement dont il auroit été satisfait. J'appris qu'il se préparoit à partir. Madame sa Mere lui fit faire l'Equipage du monde le plus brillant : elle lui

voit acheté une des premieres Charges de l'armée : par-là elle lui ouvrit la porte aux Honneurs ; & il entroit avec éclat dans le chemin de la Gloire. TIMANDRE vint me recevoir avant le départ du Prince ; & m'apporta la lettre que voici.

JE parts pour l'Armée, MADEMOISELLE. *Il faut ſatisfaire la Gloire pour aller à l'amour, & pour être digne de vous. Je m'imagine donc, que je vai vous conquérir. Mais hélas ! l'Amour ne ſe mérite point. Je vais m'abandonner à une douleur digne de votre abſence & de mon cœur. Songez*, MADEMOISELLE, *que je ſuis ſans vous ; en voila aſſez pour mériter votre pitié. Je ſacrifierois ma vie à mes malheurs, ſi je ne ſavois qu'elle vous eſt conſacrée, & que j'en dois compte à l'amour.*

TIMANDRE me fit une peinture très-vive de l'état où étoit le Prince. J'en fus touchée : j'étois agitée d'une infinité de mouvemens : je croyois lui devoir beaucoup ; je craignois ; j'eſpérois ; je déſirois même. Tous ces mouvemens n'étoient pas bien démêlés dans mon ame, j'étois flattée de l'amour du Prince ; mais on me faiſoit trop ſentir la diſtance

diſtance qu'il y avoit de lui à moi : ma fierté en étoit ſoulevée ; & quand mon amour propre prenoit la balance pour peſer nos mérites, je ne me trouvois pas ſi loin de lui. J'étois capable de renoncer à un établiſſement qu'on me faiſoit trop acheter ; mais quand je le voulois faire, l'amour du Prince & ſa douleur m'arrêtoient : il me faiſoit un ſacrifice de ſa grandeur, & je lui en faiſois un de ma fierté.

Il ne fut pas long-tems à l'armée ſans montrer ſa valeur. Il joignoit à ſon courage, un grand ſens, & beaucoup de prudence ; mais la prudence reſtoit dans ſa tête, & n'avoit pas paſſé juſqu'à ſon Cœur. Ses lectures & ſes réflexions, lui tenoient lieu d'Expérience : ce qui faiſoit croire qu'il ſeroit un jour un grand Général.

Il ſe donna peu de tems après ſon arrivée une grande bataille. Les ennemis s'étant trouvés preſſés dans le poſte qu'ils occupoient, & craignant d'être attaqués dans leurs retranchemens, ſe réſolurent à nous prévenir. Ils ſe mirent en état de donner Bataille, & nous attaquerent, quand, par la ſituation où ils étoient, on auroit cru qu'ils

ne devoient être que sur la défensive. Il attaquerent en gens désespérés, qui vouloient vendre chérement leur vie; & la Victoire demeura quelque tems incertaine: quand l'aile gauche, que mon Pere commandoit, alloit plier, le Prince, qui étoit à la tête de l'Infanterie, vola à son secours. Il le trouva blessé, abattu sous son cheval; & tous ceux qui étoient auprès de lui, ou morts ou fuyans. Il courut à mon Pere; le fit relever; lui fit donner un cheval qu'on tenoit en reserve; prit un mouchoir pour bander sa plaie; & ralliant ses troupes, chargea les Ennemis; les mit en déroute, & obtint une victoire complette. Ils laisserent leur Artillerie, leurs Equipages, & l'on fit beaucoup de prisonniers.

Mon Pere sentit son mal quand il fut hors de la chaleur du combat: on le mena dans sa tente; & les Chirurgiens, après avoir visité sa blessure, la trouverent très-considérable.

Son premier soin fut de s'informer de celui à qui il devoit la vie. On lui dit que c'étoit au Prince; faut-il tant lui devoir, s'écria-t-il!

Dans toutes sa maladie, le Prince ne

cessa point de lui rendre ses soins : il fit chercher les meilleurs Chirurgiens ; le fit servir par les Officiers de sa Maison, & lui offrit plusieurs fois de l'argent, qu'il ne prit point.

J'apris la blessure de mon Pere : on me fit savoir que je devois sa vie au Prince, & tous les soins qu'il lui avoit donnés pendant sa maladie. Comme je tenois à mon Pere par un respect & un attachement infini, je crus, que sans blesser la bienséance, je pouvois faire des remercimens au Prince. Sans consulter personne, je lui écrivis la Letre qui suit.

JE ne crois par blesser les Bienséances, MONSIEUR, *quand je vous marquerai la reconnoissance que je vous ai, d'avoir conservé une Vie aussi précieuse, que m'est celle d'un Pere, que j'honore au delà de toute expression. Ah ! faut il que l'Estime, la Reconnoissance & les Sentimens naturels, viennent forcer un cœur, qui n'auroit voulu se rendre qu'à son Goût, & à votre Tendresse ? La Renommée,* MONSIEUR, *ne parle plus que de vous. Dois-je n'en remercier que la Gloire, & n'en devrai-je rien à l'Amour ?*

J'appréhendai long-tems pour la vie de mon Pere; mais enfin on eſpéra pour ſa guériſon. Il ſe fit mener à une Maiſon de campagne: j'allai l'y trouver, & donner mes ſoins à une ſanté qui m'étoit ſi précieuſe.

Le Prince revint chargé de gloire: il venoit ſouvent avec amitié voir mon Pere: & je le trouvai avec les mêmes ſentimens, qu'il avoit en me quittant. Je lui parlai des obligations que je lui avois, & de ma reconnoiſſance: ce terme le bleſſoit: Je ne veux rien devoir qu'à votre Cœur, me diſoit-il. La Délicateſſe eſt un préſent de l'Amour, qui aſſaiſonne ſes Plaiſirs, quoiqu'elle nous prépare ſouvent bien des peines. Que deviendrai-je, ſi avec des ſentimens ſi naturels, auſſi vifs, & auſſi forts que les miens, vous n'y répondez pas; & que je ne puiſſe vous inſpirer que de la reconnoiſſance? Je ne puis m'en permettre d'autres, lui répondis-je.

On parla de la Paix; & le Prince, tout jeune qu'il étoit, tenoit un ſi haut rang, qu'il fut appellé dans tous les Conſeils. La Paix générale fut conclue. Il eut une grande attention à faire entrer mon Pere dans le traité: il y

eut

eut une Amnistie générale, & un article pour notre Maison, par lequel on devoit nous rendre nos Terres, les Charges de mon Pere ; & il étoit maître d'y rentrer, ou l'on devoit rendre l'équivalent.

La santé de mon Pere revenoit avec le plaisir de voir sa Maison florissante. La Paix donna une joye universelle ; & l'on ne pensa à la Cour, qu'à la célébrer par des fêtes, & des plaisirs. Mon Pere quitta enfin la Campagne : il prit une maison à la Ville & un train digne de sa Naissance. Comme je n'étois plus dans l'enfance, il me garda auprès de lui ; & il se contenta de prier une de ses Amies qui avoit perdu son mari & sa fortune, de vouloir bien venir loger avec lui : il la pria d'avoir quelqu'inspection sur ma conduite : elle s'appelloit ELEONOR ; & il m'ordonna de lui obéir comme à ma Mere. Cette Dame avoit beaucoup d'esprit : elle savoit le Monde ; & je ne faisois aucun pas sans elle.

Peu de tems après on me présenta à la Reine. Elle me reçut avec beaucoup de bonté ; me traita avec distinction ; & me dit, sur ma figure, des choses très-flateuses.

L'Hiver

L'Hiver ſe paſſa en fêtes. La Reine étoit jeune, & les plaiſirs étoient de ſon goût. Il n'y eut point d'aſſemblée dont elle n'eut la bonté de me mettre; & j'y parus avec aſſez de ſuccès. Le Prince CAMILLE étoit auſſi de tous les Bals; il danſoit parfaitement bien: ſa figure étoit au deſſus de celle de tous les Seigneurs de la Cour; & il ſembloit, que la gloire qu'il s'étoit acquiſe à la derniere Campagne, répandit un nouveau luſtre ſur ſa perſonne. J'avois le plaiſir de l'entendre louer; & il avoit celui de ſavoir, qu'on applaudiſſoit à ſon choix. Quelquefois même, quand nous danſions enſemble, on entendoit un ſecret murmure derriere nous; & tout le monde convenoit, que nous étions faits l'un pour l'autre.

La Princeſſe VALERIE ſouffrit impatiemment les ſuccès que j'avois à la Cour, & les bontés de la Reine; mais plus que tout cela, les empreſſemens du Prince. Elle tomba dans une mélancolie ſi profonde, que j'eus pitié de ſon état. Sa paſſion étoit peinte dans ſes yeux: une langueur ſecrete étoit répandue ſur toute ſa perſonne: la triſteſſe empêchoit les progrès de ſa bauté; & ſi la Nature

ture la fit pour être belle, l'Amour en avoit ordonné autrement. Elle avoit de beaux traits ; mais la maigreur & la pâleur leur déroboient tous leurs Agrémens.

Elle se consoloit avec une jeune Parente, qui étoit auprès d'elle, & qui avoit sa confiance. Un jour, comme j'allois me promener dans les Jardins du Palais avec ELEONOR, nous appercumes la Princesse avec sa Confidente qui entroit dans un Bois assez sombre. Je dis à mon Amie, suivons la Princesse VALERIE. Nous allions sur ses pas : & nous entrâmes dans une contre-allée, qui répondoit à celle où elle étoit assise. On parloit avec vivacité. Que voulez-vous, disoit-elle, que je devienne ? Je ne vis que pour lui ; & je n'en serai jamais aimée. Pardonnez lui cette légéreté, MADAME, dit la Confidente, il reviendra à vous. Vous voulez que je lui pardonne, reprit-elle ; & vous appelez une légéreté, une passion naturelle & dont il ne peut se défendre ? Car il sacrifie à son amour, sa fortune, sa gloire, & tout ce qu'il doit à une Mere aussi estimable. Mon cœur lui a souvent prêté des excuses ;

on

on pardonne long-tems, lors que l'on aime ; mais vous ne le voyez pas avec des yeux auſſi intéreſſés que les miens. Quelle inſenſibilité n'eut-il point pour mes malheurs ! Il y a un aviliſſement à ſentir & à ſouffrir, pour qui ne ſent rien pour nous. Je ne puis ſoutenir les tourmens de mon cœur, & les reproches de ma fierté : il faut l'appaiſer, & prendre un parti digne de moi. Et quel eſt-il ce parti, MADAME, demenda ſa Parente ? De me retirer de la Cour pour toujours, repliqua-t-elle : mais elle ne put achever ; un torrent de larmes interrompit ſon diſcours. Quel deſſein, lui dit ſa Confidente ! Parce qu'il eſt coupable, vous vous en puniſſez ? La nuit approchant, elles ſe retirerent.

Je fus ſi vivement touchée du malheur de la Princeſſe, que mon amie en fut étomée. A-t-on de la ſenſibilité pour les maux d'une rivale, me dit-elle ? Je ne l'ai jamais craint répondis-je : je n'ai rien eu à diſputer avec elle, & je ne jouis point par conſéquent du plaiſir du triomphe. Le cœur du Prince s'eſt offert à moi, ſans l'avoir ni deſiré, ni demandé : comme elle ne me donne

donne ni crainte, ni défiance, je ne puis la haïr ; je ſuis humaine, & j'ai pitié de ſon état.

En arrivant chez mon Pere, je trouvai un Gentilhomme de la chambre de la Reine, qui me dit de ſa part, qu'elle me mettoit d'une Fête, que le Roi donnoit pour le Mariage de la Princeſſe ORIMANTE, Parente de la Reine : que ſi je n'avois pas aſſez de Pierreries, elles m'en enverroit ; & il me demanda ce que je ſouhaitois. Je lui dis que j'avois un habit de velours verd brodé d'or, & que ſi je pouvois avoir une Garniture de Rubis, cela me conviendroit fort. Je me retirai pour mettre ordre à ma parure ; &, afin de plaire à la Reine, j'y donnai plus d'attention.

Le jour deſtiné à une Fête ſi magnifique, fut rempli de tous les plaiſirs. L'après-dinée il y eut Comédie, qui fut ſuivie d'un ſoupé ſuperbe : jamais on ne vit de Fête plus galante. La Princeſſe ORIMANTE y parut charmante ; & quoiqu'elle ne ſoit pas une Beauté dans les formes, elle a une ſi grande jeuneſſe, tant d'éclat, & de ſi belles couleurs, qu'elle a droit d'en défaire de plus belles.

Comme

Comme le Bal étoit un peu avancé, il y eût un grand bruit à la porte; & tout le monde fit attention à ce que c'étoit. Le Duc de PRAXEDE arrivoit de l'Armée : on ne l'attendoit pas : il avoit fait une Campagne très-brillante ; & ayant battu les ennemis, il parut avec un air de confiance, paré de sa valeur & de sa bonne mine. Je ne l'avois jamais vû : je lui étois aussi inconnue : & j'entendis qu'il dit, en me regardant, des choses très-flatteuses. Ses discours, ses regards, & le son de sa voix, jettérent dans mon ame un trouble que je n'avois jamais senti. Le Prince & lui avoient eu quelques démêlés ensemble : ils couroient l'un & l'autre la même carriére ; ils étoient rivaux de gloire & de mérite : c'est pourquoi on les avoit séparés, & l'on n'avoit pas voulu qu'ils servissent dans la même Armée.

La Princesse ORIMANTE le prit à danser dès qu'il arriva ; il me prit ensuite : j'en fus troublée ; & si je n'avois craint, je l'aurois refusé.

Pendant le Bal ses yeux se tournérent toujours sur moi ; je détournai les miens, & lui refusai mes regards, comme

comme une faveur qui ne lui apartenoit pas. Il me prit plusieurs fois à danser : & cela fut si marqué, que l'on crut qu'il vouloit déplaire au prince. Vous jugez bien que je n'étois pas de moitié : aussi le Bal étoit-il fini à peine, que je me sauvai pour aller chez moi ; & le Prince quitta pour me donner la main.

Vos graces, me dit-il, font leur effet sur tout le monde, MADEMOISELLE ; & le Duc est du nombre de vos conquêtes. L'Affectation qu'il a eu à me prendre à danser, & à me regarder, m'a fait beaucoup de peine, lui répondis-je. Pourquoi, reprit-il, MADEMOISELLE ? Tant d'attention à ne jamais l'envisager, marque que vous avez craint vos regards & les siens. Quand on ne sent rien, on est simple ; & trop faire dans de certaines occasions, fait voir qu'on ne fait pas toujours tout ce qu'on doit. Mais je ne l'ai jamais vu, lui dis-je ; qu'elle querelle me faites-vous ? Il vous a vuë, & vous étiez plus belle aujourd'hui qu'à votre ordinaire, repliqua-t-il : il vous aime ; quand même vous ne seriez pas coupable, c'est assez pour me rendre malheureux.

Depuis

Depuis ce tems, le Prince eut pour moi une attention bleſſante ; le Duc me ſuivoit par tout, & je le trouvois toujours ſous mes yeux dans tous les lieux publics. Le Prince étoit inſtruit de toutes ſes démarches : il devint chagrin & ſoupçonneux ; & quoi qu'il ne put rien m'imputer, cependant il n'étoit pas content de moi. Il trouvoit que le Duc étoit bien inſolent, de penſer à une perſonne à qui il étoit attaché depuis long-tems. De mon coté je crus, qu'il ne vouloit que chagriner le Prince, & l'allarmer ; & que ſi je n'étois pas à l'uſage de ſon cœur, j'étois au moins à celui de ſa vanité. Une pareille idée me déplaiſoit fort ; & je l'évitois avec ſoin. Le Prince même le remarquoit. Je m'en expliquai un jour avec lui, & je lui dis : je ne puis croire que j'aie part à votre triſteſſe ; ſi cela étoit, vous ſeriez bien injuſte. Vous ne paroiſſez pas être de moitié avec le Duc, me répondit-il ; vous le fuyez ; vous avez même plus d'attention pour moi, que vous n'en avez jamais eu ; cependant vous êtes coupable, & vous l'êtes ſans le ſavoir : vous voulez reparer le tort que vous me

me faites par des ſoins. Quel eſt donc mon crime ? lui dis-je. Vous aimez le Duc, me répondit-il ; vous l'aimez, MADEMOISELLE, & c'eſt moi qui vous l'apprends. Je vais vous paroître bizarre, ridicule, & juſtifier tous vos torts : je vous donne des armes contre moi, & vous en uſerez : je vois & je ſens tous mes malheurs ; mais j'y ſuis forcé. Son diſcours fut ſuivi de beaucoup de larmes : & il me quitta en me diſant, qu'il vouloit me cacher ſon deſordre & ſon deſeſpoir.

Je reſtai plus troublée que je ne puis vous le dire ; je me fuyois moi-même : & je n'avois encore oſé convenir quelle étoit la cauſe de mes agitations & de mes divers mouvemens, lorſque m'étant jettée ſur un lit de repos, ELEONOR entre dans ma chambre.

Je fus ſurpriſe & honteuſe, qu'elle fût témoin de mon deſordre. Remettez-vous, me dit-elle : vous voulez me cacher votre trouble & vos ſentimens, vous avez tort. Ne me regardez point comme une perſonne ſévére, qui veuille condamner tous vos mouvemens ; mais comme une Amie, ſur laquelle vous pouvez compter ; capable de vous conſoler

ſoler & de vous conduire, dans la ſituation la plus délicate de votre vie. Ne croyez pas que je vous faſſe un crime d'un ſentiment : un cœur peut être ſenſible & innocent ; & pour vous donner de la confiance par mon exemple, je veux vous faire l'Hiſtoire du mien. Elle s'arrêta, & parut ſe repentir de ſa confiance ; mais je la preſſai avec tant de tendreſſe, qu'elle continua.

Je connois l'Amour, me dit-elle, & je n'ai que trop payé le tribut que nous devons à ce Dieu. Vous ſavez les malheurs de ma Maiſon ; & comme à peu près dans le même tems, je perdis mon Mari & mon Frere. L'un étoit le ſoutien de ma Famille, l'autre en étoit l'eſpérance. Mon Frere fut pris les armes à la main contre ſon Roi, & porta ſa tête ſur un échafaut. Peu de tems après, mon Mari perdit la vie dans une Bataille, qu'il gagna contre les ennemis de l'Etat. Ainſi dans un moment je perdis tout, & les biens preſens, & les eſpérances à venir : je fus réduite, à regretter un Mari en place & très-eſtimable, & à ſolliciter pour l'honneur & la vie de mon Frere.

Il

Il perdit l'un & l'autre, & ses biens furent confisqués ; de sorte que je restai sans aucune fortune. Les idées de Grandeur disparurent en un moment : tous les agrémens, qui sont à la suite des grands établissemens, s'évanouirent : je restai seule sans Bien & sans appui ; & ma seule espérance, c'étoit qu'ayant été l'objet de la mauvaise fortune, je serois au moins oubliée par l'Amour : mais tous deux se réunirent pour me persécuter. Dispensez-moi, MADEMOISELLE, continua-t-elle, de vous en dire davantage.

Quoique ce qu'elle me dit me soit très-présent, étant sensible à la marque de confiance qu'elle me donna, (ce qu'elle fit en habile personne, pour se rendre maîtresse de mon cœur & de mon secret) comme elle vous est inconnue, MESDAMES, cela vous intéresseroit peu ; ainsi je laisse-là son Histoire. Non, lui dimes-nous, nous vous prions de nous instruire des avantures d'ELEONOR ; & alors elle poursuivit.

On aime à savoir les foiblesses des personnes estimables : nous espérons de leur ressembler par quelque endroit ; si leurs qualités éminentes nous abaissent, leur

leur foibleſſe les raproche de nous, cela nous conſole; & il m'étoit trop important de trouver une amie, dans une perſonne qu'on m'avoit donnée pour veiller ſur ma conduite. La confiance qu'elle alloit voir en moi, me répondoit d'elle; & j'étois dans ces momens, où le ſecret peſe tant à un cœur : je voulois lui parler de ce que je ſentois; & j'étois trop heureuſe de trouver en elle, non ſeulement des conſeils, mais de ces foibleſſes aimables qui nous rendent plus indulgens pour celles d'autrui. Je la preſſai donc de m'en dire davantage.

Vous voulez, me dit-elle, jouïr de mon ſecret dans toute ſon étendue : je crains bien qu'un pareil recit ne rouvre toutes mes playes, & ne donne à ma paſſion un nouveau dégré de vivacité; néanmoins j'y conſens. Mes ſentimens étant le ſeul plaiſir qui me reſte : laiſſons-les aller leur cours. Ils ſont d'une nature toute nouvelle, ma chere amie. On donne dans le TASSE, pour modele de délicateſſe, les ſentimens d'OLINDE : il dit, qu'il deſire beaucoup; qu'il eſpere peu; & qu'il ne demande

mande rien. Pour moi, je n'eſpére, *ne* deſire, ni ne demande : ma paſſion n'eſt appuyée ſur rien : elle ſubſiſte, ſe nourrit, & s'accroit toute ſeule ; & il y a un tems infini, que je *ſuis* occupée d'un ſentiment unique en ſon eſpéce.

Je vis, il y a quelques années chez une de mes amies, le Comte *** ; diſpenſez-moi de vous dire ſon nom. Il me parut d'une figure aimable ; mais avec beaucoup d'eſprit, on a moins beſoin de figure. Il me rendit d'abord plus attentive ; (c'eſt beaucoup faire, que de me la rendre) & je continuai à le voir chez mon amie & chez moi.

J'avois dans ce tems-là un Ami qui intéreſſoit à moi par le cœur : il avoit deſſé m'épouſer ; mais ma Famille ayant oſé de ma liberté en faveur de mon ami, *il en* eut une douleur au deſſus de toute expreſſion. Il avoit pour moi un des goûts d'étoile ; il ne pouvoit ſe réſoudre à m'abandonner : & il amuſa quelque leur par l'idée de croire, que mon cœur ne s'étoit pas donné avec ma main. Cette & le reſpect qu'il avoit pour moi *voient* arrêté & retenu ſes ſentimens ;

timens ; mais il veilloit ſur les miens; & me diſoit tous les jours, que ſi j'en diſpoſois pour quelque autre, il en mourroit de douleur.

Il remarqua bientôt, que l'attention que j'avois pour le Comte, ſe tournoit en tendreſſe : mes yeux me décélerent, & revélerent mon ſecret ; & il m'en fit des reproches dont j'en fus très-bleſſée.

Tout cela échappoit à l'intéreſſé. Il me parut cependant avoir de legers ſentimens pour moi : & je me préparois, s'il me les montroit, à les rejetter. Il a été bien vengé de mes vains projets. S'il a eu des ſentimens, ils ſe ſont arrêtés ; & les miens ont eu leur progrès. Je fus très-long-tems ſans convenir avec moi-même, de ce que je ſentois. Quel art le cœur n'a-t-il point dans ces commencemens, pour cacher ſon penchant, & ne pas allarmer la raiſon & la pudeur ! c'eſt un ſimple amuſement : c'eſt l'eſprit qui nous touche : enfin, juſqu'à ce que l'amour ſe ſoit rendu le maître, il eſt preſque toujours ignoré. Il ne fut pas long-tems ſans ſe faire ſentir à moi avec tout ſon pouvoir ; & le trouble où je me trouvois quand

quand le Comte venoit chez moi, ne m'annonça que trop ma défaite.

Dans ce tems-là je fus accablée de tous mes malheurs; & je perdis, comme je vous l'ai dit, mon Mari & mon Frere. Ce fut la disgrace du monde la plus complette & la mieux sentie. Mon amie qui venoit souvent pour me consoler, amenoit le Comte avec elle dans le tems que je ne voyois personne; & je m'apperçus, à la honte de ma douleur, que lui seul la suspendoit.

Je me trouvai dans la suite accablée d'affaires: ma Maison perdue: mon Frere qui périssoit avec les apparences du crime & de la révolte; qui n'avoit que moi pour le secourir, & pour sauver ce que je pouvois, du débris de notre Maison. J'espérois que tant de peines useroient au moins le sentiment que j'avois dans le cœur; mais il fut toujours respecté par mes malheurs.

Après bien des années de persécution, le tems fit sans le secours de ma raison, ce qu'elle n'avoit pû faire; car il faut convenir à la honte de notre douleur, qu'elle n'est pas éternelle. Enfin, ayant tiré tout le parti que je pus de ma mauvaise fortune, je crus jouir de

quelque calme ; mais j'avois perdu le repos du cœur, & dès que je fus rendue à moi-même, je me trouvai livrée à l'amour. La vie dissipée avoit pris sur ses droits ; mais il s'en est bien vengé : je ne pouvois plus ignorer mon état : il fallut en convenir, & compter avec moi-même.

La plûpart des Femmes, sans plan & sans dessein se laissent entraîner au sentiment qui leur plaît. Pour moi j'examinai ce qu'il y avoit à faire ; & après avoir réfléchi sur le caractére du Comte & le mien, je trouvai que je n'avois qu'à le fuir. Et pour vous montrer que mon dessein étoit appuyé sur des connoissances, je vais vous faire son Portrait. Mais non, je ne suis pas en état de vous le peindre ; l'amour conduiroit le pinceau ; & je ne pourrois consentir qu'il manquât quelque mérite à ce que j'aime.

Je lui dis comment est-il possible, qu'avec une aussi grande passion dans le cœur, vous n'ayez rien fait, ou pour lui en inspirer, ou pour lui en montrer ? Je vais vous répondre, me dit-elle.

Je suis née avec un cœur fort sen-

sible,

ſible, mais en même tems avec beaucoup de gloire. L'un ne peut s'oublier qu'aux dépens de l'autre. Pour me rendre heureuſe il faudroit les accorder tous deux, ce qui eſt difficile ; & je me trouve encore plus malheureuſe quand ma gloire ſe plaint, que quand mon cœur ſouffre. J'ai donc pris le parti de la contenter. Si j'avois montré mes ſentimens, & qu'ils euſſent été négligés, je ſerois morte de douleur : voilà pourquoi je le fuyois. J'étois ſure de ma ouche, mais je craignois mes yeux ; t en évitant ſes regards je les cherhois toujours. Quel trouble ne jetient-ils point dans mon ame, quand le voyois ! Il y a toujours entre lui moi, ma tendreſſe & ma gloire. L'ume porte vers lui, & l'autre me ient ; & ces divers mouvemens me nent un embarras & une timidité ; je crains qu'ils ne m'accuſent. Il n'y pendant aucun inſtant dans ma vie, mon cœur ne me le demande ; & e ne le refuſe à ſon empreſſement. ſentimens ſont auſſi vifs que s'ils nt nouveaux ; & un redoublement ndreſſe uſe quelquefois la proviſion urage, que j'avois amaſſée à for-

ce de réflexion. Je penſe à lui ſans interruption : il eſt toujours entre tous les objets & moi : je ne forme aucun projet que je ne l'aye en vue : je crois que ſon eſtime doit être le prix de tout ce que je fais de bien ; & je fais encore plus grand cas d'elle, que de tous les ſentimens les plus tendres que je pourrois lui ſuppoſer. Je me ſuis impoſé la conduite du monde la plus ſévére : je me ſuis défendu tous les plaiſirs de l'imagination, mais ſur-tout, je me ſuis promis de le fuir ; & je me tiens parole.

Un ſeul cœur n'eſt point fait pour tant de violence ; & un Ami que je voyois ſouvent, me voyant triſte & réveuſe, arracha mon ſecret. Cet aveu coûta autant à ma pudeur, que ſi ç'avoit été celui d'un crime. Il voulut raſſurer ma timidité, & me dit : penſez-vous que l'on doive autant de fidélité à cet Honneur impoſé par l'uſage, qu'à l'Honneur de la probité ? croyez moi, le monde eſt traitable : vous ne lui devez que des dehors de bienſéance ; & il ne vous en demande pas davantage. Je ne penſe point comme vous, lui dis-je : je n'ai point vu de femme, avoir rejet-

rejetté tout-à-fait le préjugé de l'Honneur, & qui valut quelque chose. Mais d'ailleurs, je me respecte plus que le monde : j'ai besoin de ma propre estime, & le témoignage de ma conscience m'est plus nécessaire, que les suffrages du public. Mais voulez-vous, me dit-il, être la victime d'un sentiment ? Il faut vous en rendre maitresse, ou y céder. Si mon cœur avoit su m'obéir, il y a long-tems que j'en serois quitte, repliquai-je ; mais je n'en puis rien obtenir ; à peine puis-je me pardonner de sentir ; & c'est vous qui n'avez rappellé l'attention que je me lois.

Mais après tout, les goûts ne dépendent pas de nous, MADEMOISELLE : ils entrent dans notre cœur ns nous en demander permission : les ssions nous prennent & nous gardent it qu'il leur plaît ; & nous ne sommes coupables que de l'usage que nous savons faire. Que n'ai-je point fait r me l'arracher du cœur ! Je vouquitter mon Pays, & passer dans Cour étrangére : je crus, que le gement de lieux & d'objets, pourroit ger mes idées ; mais l'Amour plus

diligent que moi, vola, & me ratrapa ſur la route. Voyant que mes ſoins étoient inutiles, & mes affaires me rappellant dans ma Patrie, je revins. J'eſſayai de me donner du goût pour quelques perſonnes qui s'étoient attachées à moi ; eſpérant d'affoiblir un ſentiment par un autre, afin d'échaper à tous les deux. Mais hélas ! J'ai tout ſacrifié à mon idée; & je lui garde une fidélité à toute épreuve. Il eſt étonnant ce que j'ai fait de cette idée: je l'ai perſonnaliſée de maniére que je ſuis en ſociété avec elle: nous avons nos querelles & nos racommodemens : d'autres fois je ſuis plus en paix; & ma mélancolie étant plus douce, je ne la changerois pas pour les plus grands plaiſirs. Il n'appartient qu'à l'Amour, de nous donner des triſteſſes dont on le remercie. J'ai les idées ſi vives, qu'il y a des momens où je le crois auprès de moi, & mon amour uſe l'eſpace qui nous ſépare.

Savez-vous ce qui m'a conduit à cet excès de paſſion? C'eſt l'extrême rigueur que j'ai eu pour moi-même. Ce ne ſont pas ceux qui cédent qui aiment le plus, ce ſont ceux qui réſiſtent

tent. Tout ce que vous refusez aux sens, tourne au profit de la tendresse. J'étois livrée aux éxagérations de mon esprit; & comme il est rare, que la possession fournisse tous les agrémens que lui prêtent nos desirs, j'ai aimé, non pas selon le mérite que j'avois trouvé, mais selon celui que j'ai imaginé.

J'apris dans ce tems-là qu'il avoit un engagement; & ce fut un redoublement de douleur pour moi. Mes sentimens ne donnoient des droits sur les siens, ce qu'il me sembloit: quand on aime bien on veut être aimée, & l'on croit toujours digne de l'être. Je suis aussi blessée de son engagement, que s'il m'avoit fait une infidélité; & sa passion pour une autre, mit une barriére entre lui & moi. D'un engagement il passa à un autre. Cela me fait croire qu'il étoit leger: que l'Amour n'étoit pour lui ni sérieux ni respecté; je compris, que j'étois destinée au pénible exercice d'éfacer de mon cœur un sentiment qui y étoit profondément gravé. Je dis cent fois le jour que je veux oublier; & je le dis pour y penser davantage. Que faire de tout l'amour

que j'ai dans mon cœur ? Les Amantes se guériſſent ſouvent à force de réflexions : les miennes me rendent plus malade, & ma raiſon ne m'aide point contre ma paſſion.

Mais c'eſt trop MADEMOISELLE, vous entretenir de ce que je ſens. Que penſerez-vous de moi ? Quelle impreſſion vous font mes égaremens.

C'eſt une choſe bien conſolante, MADAME, lui répondis-je, qu'une perſonne auſſi eſtimable que vous, tienne à nous par quelque foibleſſe.

Après cela permettez-moi, MADEMOISELLE, me dit-elle, de faire mâ charge ; (car il faut bien quelquefois la faire) en vous priant de faire réflexion, que je ne ſuis point tombée dans les grands malheurs de l'Amour ; & que j'ai pourtant été infiniment malheureuſe. Avec une conduite aſſez eſtimable, que me reſte-t-il ? Je n'ai eu que moi pour témoin de tant de peines & de combats : tout eſt perdu dans l'Amour, outre que le cœur n'eſt jamais tranquille, dès qu'il s'eſt vu agité de cette paſſion. Que la vertu eſt aimable & deſirable ! Quand ce ne ſeroit

que

que par raport à notre repos. Dans les passions les plus heureuses, supputez, s'il est possible, toutes les allarmes, les, troubles les craintes, & les jalousies : mettez à part toutes ces choses, & laissez à l'Amour ce qu'il a de joies pures : qu'il lui en restera peu ! Cependant pour l'ombre de quelques plaisirs, on se gâte le goût, & l'on perd celui des vrais Biens pour toute sa vie. Pardonnez-moi, MADEMOISELLE, ce petit trait de morale. Si après m'être montrée à vous comme j'ai fait, je me suis ôté le droit de donner des avis, j'espére regagner par la confiance d'autres droits sur votre cœur ; & me faire croire comme une Amie non suspecte.

J'allois en liberté lui parler de ma situation, mais on vint nous dire de la part de mon Pere, qu'il nous demandoit. Je fus le trouver. Il me dit d'un ton sec & fâché : qu'avez-vous donc fait au Prince CAMILLE ? Madame sa Mere vient de me dire qu'il est dans un chagrin horrible ; & l'on s'en prend à vous. Il est bien triste, m'a-t-elle dit, de souffrir avec tant de peine, la passion que mon Fils a pour MADE-

MOISELLE votre Fille, & que cette passion ne serve qu'à le rendre malheureux. Je vous crois trop de mes amis, pour ne pas m'aider à rompre un engagement qui ne me convient pas; & vous êtes trop honnête-homme, pour ne pas penser plûtôt à remplir les devoirs de la reconnoissance, qu'à travailler à l'agrandissement de votre Maison, aux dépens de l'Amitié que vous me devez. Ainsi puisque MADEMOISELLE votre Fille nous aide par ses mauvais traitemens pour mon Fils, achevons de rompre des liaisons que nous n'oserions jamais attaquer sans son secours; & pour cet effet, je vous prie de la mener, ou de la faire aller à la Campagne. Je lui ai répondu, que je la priois d'être persuadée, que mes plus chers intérêts étoient les siens: que je n'avois rien de plus pressé que de lui plaire; & que j'allois vous faire partir. Préparez-vous donc, MADEMOISELLE, me dit-il, à vous en aller dans ma Terre dans deux jours. La fidelité & la reconnoissance que je dois à la Princesse, m'empêchent de vous parler en Pere irrité; & j'aime mieux la servir que vous. Rien n'aproche, dit-il,

en

en se tournant vers ELEONOR, qui m'avoit suivie, de l'ingratitude de ma Fille à l'égard d'un Prince aimable qui a pour elle une grande passion ; qui sacrifie de grands établissemens à son amour ; & qui soutient notre Maison qui alloit périr. Quand la Princesse sa Mere, qui a de l'indulgence pour lui, & par bonté pour moi, alloit donner un consentement qui lui coûte tant, c'est elle qui met obstacle à une affaire, qu'elle devroit acheter de la moitié de sa vie. Ah ! je sens que malgré moi ma colere reprend ses droits, qu'elle va éclater ; ôtez-vous, & ne vous montrez jamais devant moi. J'aurois voulu répondre ; mais il étoit trop irrité ; & je trouvai que le meilleur parti étoit de me retirer dans ma chambre. ELEONOR resta quelque tems avec lui pour l'apaiser ; mais sa colere éclata tellement contre moi, & elle étoit si forte, qu'elle auroit eu de la peine à lui dire quelque chose pour le calmer.

Dans ce moment le Prince entra chez son Pere, & le trouvant si agité, il en demanda la raison. Ma Fille a malheur de vous déplaire, lui dit son Pere ; je ne saurois trop la punir ;

&

& je viens de lui ordonner de se retirer à la Campagne. Le Prince se jetta à ses pieds pour lui demander en grace que je ne partisse pas. Je l'ai trop promis à la Princesse, disoit mon Pere, & je ne puis me dédire. Le Prince l'assura que je n'étois point coupable. Est-ce aux Peres & aux Meres, lui dit-il, d'entrer dans la querelle des Amans, qui n'est souvent fondée que sur leur délicatesse? C'est moi qui ai tort : l'amour n'est jamais content ; & il est souvent injuste. Mais au moins permettez-moi de voir Mademoiselle votre Fille. Vous le pouvez, lui dit mon Pere. Je vais prier ma Mere, continua le Prince, de vous demander de rompre ce cruel voyage. Quand elle me l'ordonneroit, repliqua mon Pere, cela seroit inutile. Madame votre Mere croiroit que je suis d'intelligence avec vous, & je dois plus à ma probité qu'à tout autre considération.

Eleonor ayant vu le Prince entrer dans le cabinet de mon Pere, s'étoit retirée ; elle entendit pourtant une partie de leur conversation ; & elle vint ensuite dans ma chambre, où elle me trouva dans un accablement que je ne puis vous exprimer. Je suis au desespoir, lui dis-je, de la colere

lére de mon Pere ; mais ce qui me fâche le plus, c'est qu'il a raison. Hélas ! il n'y a qu'un moment que vous me parliez des malheurs de l'amour, aurois-je cru être destinée à en servir d'exemple ! elle me répéta ce que le Prince avoit dit à mon Pere ; mais sa générosité & ses vertus ne me rendoient que plus coupable & plus triste.

Le Prince entra dans ce moment dans ma chambre, & me trouva toute en larmes. Quoique j'ignore la cause de vos pleurs, me dit-il, & que je n'ose me flatter qu'elles me regardent, vous êtes affligée, & cela suffit Mademoiselle, pour être avec vous. Abandonnez, Prince, lui lis-je, une infortunée qui met le trouble ans votre Maison ; n'ajoutez point à mes alheurs votre constance ; vous avez trop it pour moi ; & il est tems que vous sonez à vous, & à ce que vous devez à Mame votre Mere. Pourquoi, Mademoile, me répondit-il, vous charger du n de mes devoirs ? Il ne vous sied plus tre généreuse. Mais quel ton prenezs, lui dis-je, & de quoi peut-on m'acr ? Je ne vous accuse de rien, reprit-vous ne trouverez jamais en moi un écuteur. Dans la querelle des Amans

la

la délicateſſe de celui qui manque nous venge toujours ſuffiſamment ; je n'en demande point d'autre ; mais au moins aidez-moi, Mademoiſelle, à ne vous point perdre. Je n'ai rien pu gagner ſur Monſieur votre Pere ; voilà la premiere fois de ma vie que je l'ai vu irrité contre moi, & je mourrai de douleur, ſi ſa colére dure davantage.

Dans ce moment on vint me dire qu'un Gentilhomme de la Princeſſe Orimante me demandoit. Je le fis entrer. Il me dit, que la Princeſſe m'avoit mis d'une partie de Chaſſe, qu'elle faiſoit le lendemain. Je priai ELEONOR de ſavoir de mon Pere ce qu'il ſouhaittoit que je fiſſe. Il répondit : elle doit obeir à la Princeſſe : puiſqu'elle lui a fait l'honneur de la mettre d'une partie, elle doit y aller. Je remerciai donc la Princeſſe, & dis au Gentilhomme que je lui obéirois.

Il fallut enſuite ſe préparer, ſonger à mes habits ; & je n'étois pas en des diſpoſitions propres à la joie. Ce qu'il y a d'incommode à la Cour, c'eſt qu'il faut avoir les ſentimens du Maître, ou faire tout comme ſi on les avoit ; & ſouvent ſous des apparences de joie, on a le cœur déchiré.

J'arrivai donc le lendemain très-abbat-

tue,

tue, & cachai mon changement, en disant que j'avois eu une migraine très-violente. C'étoit la Chasse du monde la plus galante, & elle devoit finir par une Fête à une Maison de plaisance. Les Dames parurent très-bien à cheval. Mon Pere, qui n'avoit rien négligé de tout ce qui forme le corps pour les graces, m'avoit fait aprendre à y monter; j'avois un habit bleu brodé d'or; je fus trouvée mieux qu'il ne convenoit; & la Princesse qui étoit très-obligeante, me dit là-dessus les choses du monde les plus gracieuses. Les premieres personnes que j'aperçus, ce fut le Prince & le Duc, qui faisoient leur Cour très-régulierement à la Princesse. Mon embarras fut extrême: je ne savois où placer mes yeux: le Prince m'observoit; cela redoubloit mon trouble.

La Chasse enfin commença, & le Duc fit bien qu'il trouva le moyen de m'approcher. A son abord, je lui marquai avec grande peine de le voir, qu'il se tint très-respectueusement, en me disant: tenez-moi compte, Mademoiselle, de tous les soins que je ne vous rends pas. Dès que la chasse fut finie, on se rendit à une Maison de Campagne qu'on trouva toute illuminée; & d'abord que l'on fut

fut arrivé, les Dames allérent dans leurs apartemens ſe rafraichir & changer d'habit. En prenant un mouchoir, je trouve dans ma poche une Lettre, ſans ſavoir qui l'y avoit miſe; & juſtement pendant que je la liſois, le Prince vint me voir dans ma chambre. Je la cachai bruſquement; mais il s'aperçut de mon trouble, & me dit: je vois bien que je vous embarraſſe, Mademoiſelle, & je me retire. Le tems étoit venu que ma mauvaiſe fortune alloit s'emparer de ma vie.

Quand j'eus changé d'habit, il fallut deſcendre chez la Princeſſe. Quelle peine de prendre un air riant, quand on a le cœur navré? Dans la converſation je lui dis, que j'allois à la Campagne. Elle me demanda, pourquoi ce voyage? Mon Pere, lui répondis-je, ſouhaite d'aller paſſer quelques ſemaines du Printems à ſa Maiſon; & je l'aſſurai, que j'emportois tous les ſentimens de reconnoiſſance que je devois à ſa bonté. Elle me demanda encore ſi la Terre étoit éloignée. Je lui dis, qu'elle ne l'étoit que de deux ou trois lieues, & eut la complaiſance de me promettre qu'elle m'y viendroit voir. Je reçus ces marques de diſtinction comme je devois. Le Duc étoit preſent quand je parlai

parlai de mon voyage, & il en parut triste : mais le Prince ne se montra point de toute la soirée, ce qui augmenta mon chagrin. On joua : il y eut concert dans les appartemens ; & j'y suivis la Princesse, parce que je trouvois plus mon compte avec la Musique : je n'avois qu'à sentir & me taire. L'on servit le souper : tout y fut magnifique ; & il y eut grand bal après.

Le Duc parut à cette Fête d'une manière fort brillante, & le plus aimable du monde : aussi je vous avouerai, que je le trouvois avec des sentimens tout nouveaux ; que je m'apperçus bien que c'étoient ceux que le Prince me demandoit depuis long-tems, & qui, jusques-là, m'avoient été inconnus. Quoique je fusse bien fâchée de ne le point voir, parce que me marquoit qu'il étoit mécontent ; cependant je ne pus m'empêcher de me livrer, pour un moment, plus à mon aimes regards & mes sentimens se voient plus en liberté ; & je vis avec plaisir & avec joie dans les yeux du la plus grande passion du monde. Et je dansois avec lui, on trouvoit dansoit mieux qu'à son ordinaire ; nécessé nous fit recommencer quelques

ques danſes que nous exécutions mieux que les autres. Enfin, il cherchoit à plaire, & peut-être voyoit-il bien qu'il plaiſoit.

Le Bal fini, j'allai très-vite dans mon appartement, & ELEONOR qui avoit eu la bonté d'être toujours avec moi, vint m'y trouver. Je fis retirer mes femmes en la voyant. Vous payerez bien cher, me dit-elle, le moment de plaiſir que vous venez d'avoir. Je lui rendis compte de tout ce qui s'étoit paſſé; mais elle le ſavoit mieux que moi, m'ayant toujours obſervée. Je lui montrai la Lettre que j'avois reçue; je lui dis, que le Prince m'avoit ſurpriſe en la liſant; & qu'il ſe doutoit ſelon toute apparence qu'elle venoit du Duc. Je vous plains, dit elle: mais que faire à preſent? Après avoir paſſé une partie de la nuit, agitée ſur les différens partis que je pouvois prendre, le jour parut ſans nous être déterminées à rien; & nous nous mîmes au lit.

Le Prince dès le matin alla trouver ELEONOR. Il eſt indiſcret, MADAME, lui dit-il, d'éveiller ſi matin une perſonne qui s'eſt couchée au jour. Il avoit paſſé la nuit ſur une terraſſe qui étoit vis-à-vis de ma chambre; & avoit vu juſqu'à quelle heure

heure elle avoit été avec moi : il savoit outre cela tout ce qui s'étoit passé au Bal, & y avoit été déguisé. Il montra à ELEONOR une douleur vive & profonde, & lui dit : qu'il m'avoit surprise lisant une Lettre, que j'avois cachée avec un trouble qui m'accusoit. Elle fit ce qu'elle put pour le desabuser sur les idées qu'il avoit de cette Lettre. Je ne cherche point à l'accuser, répondit-il ; & je serai bien fâché d'avoir raison de le faire. Hélas ! elle auroit pu tout entreprendre sur la confiance que j'avois en elle. ELEONOR lui demanda, mais de quoi vous plaignez-vous ? Qu'a-t-elle fait que les bienséances ne lui permettent ? Car pour la Lettre, elle lui fit croire qu'il s'étoit trompé : on est bien crédule quand on aime. Je ne puis, lui dit-il, appuyer mes soupçons ni mes chagrins sur rien de certain ; mais un pressentiment secret me trouble ; je ne suis point rassuré par son amour ; & je crois voir dans ses yeux, quand elle est devant le Duc, ce quelle ne m'a jamais montré. Elle fit tout ce qu'elle put pour le remettre. Il la pria d'obtenir de mon Pere, qu'il me pût voir sa Campagne ; & l'assurant en la quittant, que ses chagrins ni ses soupçons n'iroient jamais

jamais juſqu'à lui ; qu'il ne vouloit rien devoir à l'autorité paternelle ; & qu'il ne voudroit pas de ma main, ſi le cœur ne la lui offroit pas.

Le Prince ayant obtenu de mon Pere la liberté de me voir, je partis ſans avoir oſé prendre congé de lui, & dans ſa diſgrace.

Je fus ſoulagée de me trouver à la Campagne. C'étoit un très-beau Château, mais qui n'étoit point bati à la moderne, un grand Parc, de beaux Bois & de belles Eaux. La nature paroiſſoit par tout à ſon aiſe, & l'art ne la gênoit pas. Je crus que le calme qui étoit répandu dans ces lieux, pourroit paſſer dans mon ame; mais Hélas ! les paſſions ſont amies de la ſolitude ; elles s'augmentent, & ſe fortifient dans le ſilence. Je me trouvois dans des diſpoſitions qui m'étoient inconnues; dans un trouble & une agitation, qui avoient pourtant un charme ſecret.

ELEONOR venoit ſouvent me trouver pour m'arracher à mes rêveries ; & me reprochoit avec amitié que je la fuyois. Je me fuis donc moi-même, lui diſois-je, car vous êtes ma ſeule conſolation ; mais c'eſt que je n'ai pas aſſez de toutes mes heures pour donner à ce que je ſens depuis

puis quelques jours. Vos réflexions, me disoit-elle, seroient mieux employées à penser aux malheurs que vous prépare l'amour. Je sais que mes avis seront inutiles contre les charmes d'une passion naissante : mais quoiqu'inutiles, je vous les dois ; car pensez, MADEMOISELLE, que vous manquez à tout ce qu'il y a de plus sacré, à vous-même, à Monsieur votre Pere, mais plus que tout, au plus aimable Prince du monde, & à la passion la plus vraie & la mieux prouvée ; pour qui ? Pour ce que vous ne connoissez point, & qui fera sûrement le malheur de votre vie. Il ne faut pas croire, MADEMOISELLE, que toutes les passions portent leurs excuses avec elles.... Nous fumes interrompues dans ce moment, & nous nous séparames. Je voyois bien qu'elle avoit raison ; mais sa raison & la mienne étoient impuissantes ; elles me présagoit des malheurs ; & elle troubloit ma vie sans me préserver de rien.

Je ne sais pas par quel enchantement, tout ce qui s'offroit à moi servoit le Duc. J'ignore s'il avoit gagné quelqu'un de mes domestiques, mais tous les jours & dans tous les lieux, je trouvois des marques de sa passion. Tantôt je trouvois une Lettre

sur

ſur ma toilette ; tantôt c'étoient des Vers qui s'offroient à moi dans les Bois, & les endroits les plus reculés où j'aimois à me retirer. Voici la Lettre dont je viens de parler. Je me fis d'abord quelque ſcrupule de l'ouvrir ; & ſi j'avois pu la lui renvoyer toute fermée, je l'aurois fait ; mais on ne refuſe gueres un plaiſir qui s'offre, & qui doit être ignoré. Je l'ouvris donc, & je trouvai ces mots.

Je tremble, MADEMOISELLE, *de paroître devant vous, & je crains de vous déplaire : Cependant ce qui fait mon crime doit être mon excuſe. Ce que je voudrois que vous ſuſſiez, c'eſt que vous m'avez apris à aimer ſans ſavoir ce que vous m'avez apris. Oui, quand vous ne jugeriez de vous, que par la Paſſion que vous m'avez inſpirée, il n'eſt pas poſſible que vous ne connoiſſiez que vous êtes la plus adorable perſonne du monde. Mais à force de ſentir ce que vous valez*, MADEMOISELLE, *il me ſemble que je vous éloigne de moi ; & que j'ai pour vous une ſorte d'Amour & de reſpect, qui ne peut être inſpiré que par vous, & jamais ſenti que par moi.*

Le lendemain, étant aſſiſe auprès d'une grande piéce d'eau, entourée de grands arbres très-épais, & ſur un ſiége

ge de Gazon, où j'avois accoutumé de me mettre, je trouvai celle-ci.

N'ayez point peur de moi, MADEMOISELLE; *les sentimens que vous m'avez inspirés ont toute la vivacité de la Passion, & toute l'innocence de la Vertu : j'ose m'en parer, & je crois qu'ils font tout mon mérite, que le désintéressement de ma Tendresse, me la fasse pardonner ; puisque la plus grande marque d'Amour que l'on puisse donner, c'est d'être plus pressé d'aimer que d'être aimé. Pour moi ma Passion me paye de la sentir : Je respecte mes Sentimens : Jugez donc,* MADEMOISELLE, *si je puis manquer de vous respecter vous-même.*

Un autre jour, dans un cabinet où j'étois accoutumée de me retirer, cette autre s'offrit à mes yeux.

Je passe les jours & les nuits, MADEMOISELLE, *autour de vos murailles ; je ne puis quitter les lieux où vous êtes ; je ne sais par où vous aborder, & toutes les routes pour aller à vous, me paroissent difficiles. Tant mieux,* MADEMOISELLE, *vous ne saurez gré du chemin que je trouverai. e ne puis retourner à la Cour : je n'ai pas force de remplir aucun devoir ; & il me mble que dans les endroits où vous n'êtes us, je ne dois rien qu'aux regrets de votre*

abſence : j'y chercherois encore moins le Plaiſir ; en eſt-il, MADEMOISELLE, *dans les lieux où vous n'êtes plus ? Je ſens qu'il n'y en a pour moi d'autre au monde que vous ; l'Amour a réuni en vous tous mes devoirs, tous mes deſſeins, & tous mes Plaiſirs. Ne ſoulagerez-vous point par pitié,* MADEMOISELLE, *ce que je ſouffre par Amour.*

Ainſi, tout me faiſoit ſouvenir, & me parloit de ce que je ne pouvois oublier. Je crus aiſément des vérités ſi douces, & qui étoient d'accord avec mes deſirs. Peu à peu il s'accoutuma à m'entretenir de ſon Amour ; il apprivoiſoit inſenſiblement ma délicateſſe & ma pudeur, & moi je me permis & me pardonnai de l'aimer.

Quelques jours après que je fus arrivée à la Campagne, la Comteſſe EMILIE me vint voir ; elle étoit Amie de notre Maiſon, & m'avoit toujours marqué beaucoup d'amitié. Elle avoit avec elle une Fille très-aimable, & qui me dit fort naïvement, après que nous eumes fait connoiſſance : Vous êtes ſeule ici, MADEMOISELLE ; ſi vous voulez, je demeurerai quelques jours avec vous : demandez-moi à ma Mere, & je reſterai. Dans un autre tems cela m'auroit fait grand plaiſir ; mais j'étois ſi triſte, & ſi occupée de

de mon Amour, que quoique je voulusse quelquefois m'en distraire, j'y retombois toujours. D'autres fois, ma délicatesse me faisoit croire que je me devois à mes sentimens, & que c'étoit leur faire une infidélité, que de m'en éloigner. Cependant je ne pus honnêtement lui refuser de la demander à Madame sa Mere: ainsi je le fis, & elle me l'accorda.

Je la divertis le mieux qu'il me fut possible: nous avions l'une pour l'autre assez de confiance; néanmoins elle ne me parloit pas, & elle paroissoit rêveuse & occupée. Je ne voulus pas lui faire sentir, que je m'en apercevois, de peur de lui faire de la peine; ni la presser pour savoir ses dispositions, parce que j'étois bien aise que sa réserve pour moi, me mît en droit d'en avoir pour elle. De plus, j'étois occupée, & j'avois de quoi penser: elle restoit assez souvent seule: j'en étois bien aise; & cela me laissoit la liberté de l'être aussi.

Je fus très-surprise un jour en entrant dans son appartement, d'y trouver le Duc; & je crois qu'ils s'apperçurent tous deux de mon embarras. Je fus tentée de faire une querelle à mon Amie: mais je me retins; & je pensai que n'ayant pas mon secret, elle n'étoit point dans le

tort. Je ne pouvois pas empêcher qu'elle ne vit ſes amis chez moi ; & le Duc qui n'étoit pas inſtruit de ce que je ſouffrois pour lui, ne croyoit point me commettre, en venant voir ſon Amie. Ces raiſons me calmérent ; je fis une viſite très-courte ; & j'allai auſſi-tôt trouver ELEONOR. Je lui dis que je venois de voir le Duc dans l'apartement de mon Amie, & la douleur que j'en avois, que mon Pere & le Prince croiroient que j'étois de moitié, & que je la priois de me dire ce qu'il y avoit à faire. Elle me connoiſſoit trop pour me ſoupçonner : ma timidité lui répondoit de moi ; & elle ſavoit que je pouvois ſentir, mais rien de plus : ainſi elle me dit, qu'elle alloit trouver mon Pere ; qu'elle feroit ſur cela ce qu'il ordonneroit ; mais qu'elle avoit aſſez de confiance, pour croire qu'il ne ſoupçonneroit rien.

Cela arriva ainſi. Il fut perſuadé que c'étoit un hazard ; & que ne pouvant chaſſer mon Amie, qui étoit une Fille de grande qualité, on ne pouvoit pas non plus empêcher, qu'elle ne reçût des viſites dans ſon apartement ; mais qu'il prioit ELEONOR de me ſuivre toujours. Mon Pere & elle convinrent auſſi, qu'il iroit quelque-

quelquefois à ſa Terre, afin de dérober au monde la connoiſſance de ma diſgrace auprès de lui, & me ſauver la conſéquence qu'on auroit pû en tirer.

Le retour d'ELEONOR me donna un peu de calme pour ce qui regardoit mon Pere, mais j'étois aſſurée que cela ne me ſauveroit rien auprès du Prince ; & qu'il n'entendroit pas raiſon comme lui. En entrant dans ma chambre, je trouvai ſur un lit de repos une lettre. Il n'y avoit gueres de jours que je n'en reçuſſe. Je l'ouvris, & je trouvai ce qui ſuit.

Je ne me montre plus à la Cour, MADEMOISELLE, *par diſcrétion pour mon Amour : Je crois que ma paſſion eſt écrite dans mes yeux, & qu'en me voyant on peut deviner que c'eſt vous que j'adore. Pourquoi faut-il me cacher de vous aimer ! C'eſt le ſeul mérite dont je voudrois me parer, que de ſavoir ce que vous valez, & de vous reſpecter ſelon votre prix. Ce que je ſens* MADEMOISELLE, *n'eſt fait que pour être ſenti, je n'ai point de paroles pour l'exprimer.*

J'évitai depuis d'aller dans l'appartement de mon Amie ; mais elle me cherchoit avec plus d'empreſſement que jamais. Vous me fuyez, me dit-elle un jour ;

vous avez deviné les sentimens du Duc pour vous, & vous me croyez d'intelligence avec lui sur votre compte; mais faites-moi la justice de croire, que quoique le Duc soit infiniment de mes amis, je ne sais point faire de personnage, qui ne soit digne de vous & de moi. Mais où l'avez-vous connu, je ne l'ai jamais vu chez vous, lui dis-je? il y a long-tems qu'il est de mes amis, répondit-elle, & vous ne l'avez point vu parce qu'il étoit à l'Armée. Je l'ai connu chez Madame la Marquise de ***, je vous dirai un jour l'Histoire de notre amitié; mais à present, vous me permettrez seulement de vous dire, qu'il sent la passion la plus vive pour vous. Quel rôle voulez-vous que je fasse en ceci? Cela vous feroit-il plaisir, que je reçoive ses sentimens, & que je vous les rende? Dites-moi ce qui vous convient. Si cela ne vous plaît pas, si son amour vous blesse, je ne le recevrai plus. Elle en savoit plus que moi; elle vouloit savoir les dispositions de mon ame; & l'on est fort porté à la confiance quand on aime: ce sont deux sentimens qui se suivent. D'ailleurs, elle me convenoit mieux pour Confidente qu'Eleonor; elle étoit plus prés de moi, étant plus jeune

jeune ; ainsi je lui ouvris mon ame, & lui dis mon secret ; avec serment qu'elle n'en diroit rien au Duc. Elle me le promit, & je veux croire qu'elle m'a tenu parole. Je lui contai donc sans aucune réserve, tout ce que je viens de vous rapporter ; elle en fut surprise & touchée ; & m'assura qu'elle ne feroit rien que ce que je voudrois.

Le lendemain nous allâmes nous promener, à une maison à quelque distance de la Terre où j'étois. C'étoit un très-beau lieu. Pendant que nous étions sorties, le Prince me vint chercher ; mais on lui dit que je n'y étois pas. Il croyoit apparemment qu'à la Campagne on devoit toujours me trouver, & ne pouvoit comprendre, qu'ayant un Parc aussi grand & aussi beau, on allât chercher de la promenade ailleurs. S'il avoit pourtant voulu, il s'en seroit éclairci ; il pouvoit demander à mes gens, on lui auroit dit où j'étois ; mais sans s'informer de rien, il s'en retourne brusquement ; & le lendemain je reçus une Lettre conçue en ces termes :

L'Amour me conduisit hier dans votre solitude, MADEMOISELLE, *mais vous avez trompé l'Amour. Je n'y ai trouvé*

qu'un ennui affreux, & vous aviez emmené avec vous tout ce qui peut y plaire. Ne craignez pas que mes Plaintes viennent troubler vos Plaisirs: Je les respecte. Quoique je n'en puisse goûter où vous n'êtes pas, goutez-en beaucoup où je ne suis point.

Les témoignages d'amour blessent, dès qu'on n'est plus dans la disposition d'y répondre

Le soir après souper nous allâmes nous promener seules. Mon Amie me fit beaucoup de protestations d'amitié: elle me parla de tout ce que je lui avois confié avec attendrissement; notre conversation fut longue & touchante; mais enfin il se fit tard & il fallut nous retirer.

Comme nous prenions le chemin du Château, j'entendis du bruit; & je fus très surprise, de me sentir arrêter par quelqu'un qui étoit à mes pieds. Je fis d'abord un grand cri, & j'entendis ensuite une voix, que je connus bientôt pour être celle du Duc. N'ayez point de peur, me dit-il, MADEMOISELLE, je ne suis point votre ennemi. Et c'est l'être, lui répondis-je, que de me commettre si cruellement. Non, MADEMOISELLE, vous ne serez point commise, répliqua-t-il; personne ne peut savoir

savoir que je suis ici, & vos bienséances me sont plus chéres que ma passion; mais que voulez-vous que je fasse, MADEMOISELLE, de tout l'amour que vous m'avez donné? Je me tournai vers mon Amie, & je lui dis: seriez-vous de moitié de cette trahison? Non, MADEMOISELLE, continua-il, elle n'a nulle part à ce que je fais, & j'ai pris cette hardiesse, dans l'innocence & dans la pureté de mes sentimens. Il se jetta ensuite de nouveau à mes pieds, & me dit les choses du monde les plus passionnées. Je voulus échapper & appeller mon Amie; mais je ne fis rien de tout ce que je voulois faire; un sentiment inconnu, & qui étoit plus fort que moi, s'empara de mon Ame; & mes jambes me refusérent leur secours. Heureusement je ne pus lui parler, & je ne lui répondis que du Cœur; mais les yeux en auroient été interprétes, s'il avoit pu les voir. Enfin, il me persuada sa passion. Que ne me dit-il point, & que ne me fit-il point sentir! Mais mon Amie me dit que la lumiére alloit paroître, & qu'il falloit nous séparer. Il me demanda permission de revenir le lendemain: je n'eus pas la force

de la lui refuſer, & je me retirai dans un trouble & une agitation qui ne ſe peut comprendre.

Je paſſai la nuit très-éveillée, & je n'ai jamais été occupée de ſentimens ſi différens ; car la joie, la douleur, le plaiſir, la crainte, & les remords, ſuccédoient l'un à l'autre, & agitoient mon ame ; de ſorte que le jour parut ſans que le ſommeil s'offrit à moi.

J'allai donc de bon matin chez mon Amie, que je trouvai triſte & rêveuſe ; & comme je lui en demandai le ſujet, j'aurai bien de la peine à vous le dire, me répondit-elle, mais je ne puis trahir la confiance que vous avez en moi ; & je croirois manquer à ce que je vous dois, ſi je ne vous inſtruiſois pas des engagemens du Duc. Quoi ! le Duc aime ailleurs, m'écriai-je ? Peut-être n'aime-t-il plus, répliqua-t-elle ; vous êtes capable d'effacer les plus grandes impreſſions ; mais écoutez-moi ſi vous le pouvez, je vais vous dire mon ſecret & le ſien. Seroit-ce de vous dont il eſt amoureux, lui dis-je ? Non, répondit-elle bruſquement, calmez-vous, MADEMOISELLE, & écoutez-moi ; car il faut que vous ſoyez inſtruite, pour prendre

prendre le parti qui vous convient..

Il y a du tems que je connois le Duc. Il me vint chercher avec empressement, & se fit presenter à moi par une de mes Parentes. Je fus étonnée qu'un aussi jeune homme que lui, livré aux plaisirs vifs & bruyans, vint chercher une personne assez retirée, & qui pense plus à mener une vie raisonnable, que diversifiée par les agrémens & la joie. J'examinai donc qu'elles pouvoient être ses vuës; & mon amour propre me fit croire, que n'étant pas un mauvais parti du côté de la fortune, elles pouvoient me regarder. Mais je ne fus pas long-tems dans l'erreur. Vous savez que je suis liée d'amitié avec Madame de ***, qui est très-aimable; je me doutai que son assiduité chez moi pouvoit la regarder; aussi en lui parlant souvent, & lui disant d'elle tout le bien que j'en pensois, je fus bientôt persuadée que son empressement regardoit mon Amie. Cela me donna de la tristesse; j'évitai quelque-tems d'en trouver la raison, & mon cœur voulut me dérober la vue de ma foiblesse; mais comme je crains ses surprises, je ne pris pas le change, &

un deſſein comme une paſſion. Une perſonne moins attentive auroit pû s'y méprendre ; mais mon eſprit voyoit tous ſes défauts, quoique mon cœur ne les ſentit pas encore.

Si je n'avois pas parlé pendant un ſi long recit, c'étoit par impuiſſance ; & mon Amie, occupée de ce qu'elle me diſoit, n'avoit pas pris garde à mon état. Je fis un cri n'en pouvant plus ; & je lui dis, en voilà aſſez, ne m'en dites pas davantage. La violence que je m'étois faite avoit épuiſé mes forces, de maniére que je tombai évanouie ; & je fus long-tems entre les bras de mes femmes ſans pouvoir revenir. Enfin pour mon malheur, elles me rendirent à la vie.

A peine commençois-je à ouvrir les yeux & à me ſoutenir, qu'un grand bruit ſe répandit dans la Maiſon. Quelques-unes de mes femmes me quitterent ; mais comme elles ne revenoient point, & que les cris redoubloient, je m'appuyai ſur le bras d'une d'elles, & je marchai en tremblant vers le lieu d'où venoit le bruit. En entrant dans un veſtibule, je vis quatre hommes qui en portoient un autre baigné dans ſon ſang. Il tourna la tête, & je connus que

que c'étoit le Prince. Je pensai m'arrêter; mais faisant un effort, je suivis un si triste spectacle. On mit le Prince sur un lit de repos qui étoit dans une salle; & je fis signe aux domestiques qu'on allât chercher du secours; car à peine pouvois-je parler. Le Prince en me voyant, tourna ses yeux mourans sur moi, & me dit: Je n'ai pu toucher votre cœur, ni vous prouver mon amour; je meurs content, si en expirant je puis vous persuader, que vous n'avez jamais été aimée & adorée comme de moi; quoiqu'un plus heureux me mette en l'état où je suis. Dans le moment, tout ce qu'il y avoit de spectateurs, qui étoient en grand nombre, tournérent avec indignation leurs regards sur moi; mais je me faisois plus d'horreur qu'à eux: & ELEONOR qui étoit accourue au bruit, voyant ma situation, m'arracha de la presence d'un si cher & si cruel objet.

On me mena dans ma chambre: je la priai d'aller le secourir; & d'envoyer en diligence querir ce qu'il y avoit de meilleurs Chirurgiens. On l'avoit déja fait; & comme nous n'étions pas loin de la Ville, ils ne furent pas long-tems à venir.

venir. On visita les blessures qui se trouvérent mortelles. J'envoyois de moment en moment savoir l'état où il étoit ; mais je vis bien à l'air de mes femmes, qui ne me répondoient pas, qu'il n'y avoit plus rien à espérer.

Enfin mon Amie entra, & à la douleur qu'elle montroit, je jugeai de l'état du Prince. C'est le Duc, me dit-elle, qui s'est battu contre lui. Pouvez-vous, lui dis-je, m'annoncer une chose si cruelle ! il faut bien, répondit-elle, que vous soyez instruite de ce qui se dit publiquement, afin de voir quel parti il y a à prendre. Quoiqu'elle eût raison, je trouvai de la dureté à parler ainsi, mais la douleur est souvent injuste. Je la priai de retourner au secours du Prince, & de ne le point quitter.

J'entrai ensuite dans mon cabinet avec une de mes femmes en qui j'avois la derniere confiance ; je me jettai sur un lit de repos, & lui dis, je n'ai plus rien à faire sur la Terre ; il ne nous est pas permis de nous donner la mort ; qu'elle cruauté d'avoir à soutenir la vie dans la situation où je suis ! J'ai toujours compté sur votre attachement ; suivez-moi ; je ne puis plus supporter la vue des humains.

Et

Et où aller, medit-elle, MADEMOISELLE? N'importe, lui répondis-je, pourvu que j'évite les yeux de tout ce qui me connoit. Elle voulut combattre mon dessein; mais cela fut inutile, & j'ouvris une porte qui donnoit sur un degré dérobé qui descendoit dans le jardin. Elle m'arrêta pourtant, en me disant, où voulez-vous aller avec l'habit que vous avez & avec des Pierreries! Attendez au moins que je vous mette un de mes habits les plus simples. Je la crus, & je lui dis de se hâter, ne pouvant plus rester dans cette fatale maison. Mais ne voulez-vous pas savoir ce que devient le Prince, me dit-elle, & cela ne doit-il pas régler votre destinée? Eh! n'entendez-vous pas, lui dis-je, tous les domestiques qui font des cris effroyables, & qui disent qu'il n'a pas un moment à vivre!

Je descendis brusquement: nous passames le jardin sans trouver personne; & sortimes par une porte de derriere qui donnoit dans un grand Bois. Le jour commençoit à tomber. Je marchai quelque tems sans parler; la honte & la crainte m'ôtoient tout courage: n'en pouvant plus enfin, je tombai par terre, & j'appuyai ma tête sur les genoux de

de la Fille qui me suivoit. Elle se desespéroit de mon état ; elle me parloit ; mais je ne l'écoutois ni ne lui répondois. La nuit étoit obscure : accablée de douleur & de foiblesse, je m'assoupis ; car la Nature pense à elle & ne perd rien de ses droits.

A la pointe du jour j'ouvris mes yeux ; & je fus effrayée quand je vis distinctement tous mes malheurs. Je les passai tous en revue. Je perds un Prince accompli, disois-je : je ne l'ai point aimé, quand sa passion & la mienne auroient pu faire notre bonheur ; & je l'adore quand je le perds. L'Amour impitoyable veut le venger, & me rendre le sujet de sa plus cruelle persécution. Et de quelle main le perds-je ? de la main d'un perfide, qui ne m'a peut-être jamais aimée : j'ai été la victime de sa vanité : ma vie, ma réputation, tout va être enveloppé dans l'horreur du crime : me voilà confondue parmi toutes celles de mon sexe, qui ont abandonné & la Gloire & l'Honneur. Quelle douleur pour un Pere dont j'étois les plus cheres délices ! Dans quel état va être la Mere du Prince, qui ne vivoit que pour lui ! Faut-il envelopper tant de monde dans mon malheur ! Pourquoi

quoi est-ce que je suis? Ne serois-je pas trop heureuse s'ils m'immoloient à leur juste ressentiment? Il y avoit des momens où je voulois retourner, pour me présenter à leur fureur; & puis la honte prenant le dessus, je ne songeois qu'à me dérober à leurs yeux, & à chercher un autre pour y passer le reste de ma vie. Mais après tout, dis-je ensuite, quels sont mes crimes, grands Dieux! Le fond des cœurs vous est connu: un sentiment involontaire est entré dans mon ame; je l'ai rejetté & combattu; je n'ai jamais blessé mes devoirs ni la pudeur; de quoi me punissez-vous?

La Fille qui étoit auprès de moi fondoit en larmes, & me disoit: quelle est votre résolution! Belle & jeune comme vous êtes, à quoi vous exposez-vous? Peut-être, lui dis-je, je trouverai quelqu'un qui m'ôtera ma vie, que les Dieux ne m'ordonnent de conserver que pour me punir. Vous ne trouverez point d'ennemi parmi les hommes, repliqua-t-elle; cependant j'ai une Sœur qui est établie dans une petite ville; je voudrois vous y conduire; vous y seriez inconnue, & moins tristement que d'être errante.

Je la crus: nous nous mîmes en route;

&

& au bout de quelquetems, nous arrivâmes au lieu où elle vouloit me conduire. Nous fumes reçues de sa Sœur avec amitié ; je passai pour son amie comme nous en étions convenues ; & nous les trouvames occupés à l'établissement d'un de leurs enfans.

Le jour destiné pour la Cérémonie des Noces étant venu, & voulant éviter de paroître dans une assemblée, je sortis dès le matin avec mon amie, sous prétexte d'aller me promener. En marchant le long d'une colline, j'apperçus un Bois ; j'y allai, & voyant une petite maison, que mon Amie me dit être un Hermitage ; je m'avançai & la trouvai ouverte. Un Berger qui paissoit son troupeau aux environs, m'apprit qu'on croyoit l'Hermite mort depuis quelque tems en faisant sa quête. J'entrai donc, & m'écriai aussi-tôt : voilà une habitation que les destinées m'offrent ; j'y veux passer le reste de mes tristes jours ; & jusqu'à ce moment personne que vous, MESDAMES, n'avoit interrompu ma solitude ni ma douleur.

LET

LETTRE

A Mr. l'Abbé DE CHOISY, en lui envoyant les *Réflexions sur les Femmes.*

VOilà, mon cher Abbé, le petit Ouvrage que vous m'avez fait faire. Je n'ai pas eu le tems de le perfectionner; des sentimens plus sérieux occupent mon ame, & des affaires plus importantes mon loisir. De plus, j'ai eu peine à rappeller des idées agréables, depuis long-tems oubliées. Pour vous qui les avez toujours présentes, & qui n'avez jamais pu épuiser ce fonds de joie qui est en vous, quelque dépense que vous en ayez su faire; vous, à qui la vieillesse sied bien, puisqu'elle n'en écarte ni les Jeux ni les Amours; vous qui avez su rétablir l'intelligence entre les passions & la raison, de peur d'en être inquiété; vous, qui par une sage œconomie avez toujours des plaisirs de réserve, & qui les faites succéder les uns aux autres; vous qui avez su ménager la Nature dans les Plaisirs, afin que les Plaisirs soutinssent

la Nature ; vous enfin, qui, comme *St. Evremond*, dans vos belles années, viviez pour aimer, & qui presentement aimez pour vivre : vous avez raison, mon cher Abbé, dérobons ces derniers momens à la fatalité qui nous poursuit. Je demande à votre amitié & à votre fidélité, que ce petit Ecrit ne sorte jamais de vos mains : vous seul êtes le Confident de mes débauches d'esprit.

LETTRE

A Madame la Supérieure de la *Madelaine du Freſnel*, sur l'Education d'une jeune Demoiselle.

NOtre Amie, MADAME, me prie de donner des conseils pour l'éducation de notre petite fille ; mais ce seroit de vous que je voudrois les recevoir : personne n'a des lumiéres plus étendues ; une raison plus sure, & une piété plus solide que vous, Madame. Mais on croit qu'une Grand'Mere a droit de donner des avis. Il faut donc jouir des priviléges de son âge ; nos années nous en ôtent assez.

Je crois qu'on ne sauroit de trop bonne heure songer à l'éducation de la petite personne : chaque âge demande une attention particuliére. C'est dans ces premieres années que se forment dans le cerveau des traces qui ne s'effacent jamais ; & que les idées des biens & des maux prennent leur rang dans l'imagination. Il importe donc infiniment de ne pas déranger leur ordre naturel, & de donner aux premiers biens la place qu'ils doivent avoir. Il faut de bonne heure lui donner une grande idée de Dieu & de la Religion, lui en parler d'une maniére touchante. Vous ne vous rendez maitresse de l'esprit qu'en intéressant le cœur : trop heureuse si dans la suite de sa vie, ses sentimens n'ont que Dieu pour objet !

Pour rendre une éducation utile, il faut que la personne qui en est chargée se fasse respecter ; qu'elle donne une grande idée d'elle. Il ne faut pas trop badiner avec les enfans : il est bon de vivre sérieusement, & un peu sévérement avec eux. Il faut aussi être en garde contre les graces de l'enfance, dont ils savent se servir très-avantageusement, pour arracher ce qu'ils veulent de nous.

Ces premieres graces cachent bien des défauts ; il ne faut pas s'en laiſſer ſéduire.

Le grand ennemi que nous avons à combattre, c'eſt l'Amour propre : nous ne ſaurions de trop bonne heure travailler à l'affoiblir. Il faut bien ſe garder de l'augmenter par la louange. La louange eſt un des grands dangers de l'Education : par elle vous étendez l'idée qu'elles ont d'elles-mêmes ; vous armez leur orgueil ; vous leur donnez une préférence ſur leurs Compagnes ; elles deviennent vaines, difficiles à vivre, aiſées à bleſſer : cela forme un caractére peu aimable. Il faut bien ſe garder de leur faire ſentir combien elles ſont chéres, & l'intérêt qu'on prend à elles. Elles s'accoutument à croire qu'on doit toujours être occupé d'elles : par-là vous fortifiez leur amour propre. Laiſſez-les faire, quelqu'appliquées que vous ſoyez à le détruire, il ſoutiendra ſes droits contre vous. Les enfans timides peuvent être encouragés par la louange ; mais la petite perſonne eſt vive & confiante ; elle a beſoin d'être contenue & réprimée. Ce n'eſt pas que je veuille bannir la louange ; c'eſt une aide à l'éducation & à la vertu, mais il faut ſavoir la placer ;

ne

ne la donner pas par sentimens, ni séduite par leurs agrémens, mais par réflexion. Il ne faut jamais les louer sur les graces extérieures; elles s'accoutument à croire que cela tient lieu de tout: mais sur leurs bonnes actions.

Il faut leur donner un grand amour pour la Vérité, & leur apprendre à la pratiquer à leurs dépens; leur inspirer qu'il n'y a rien de si grand que de dire franchement, *j'ai tort*; & se bien garder de les punir des fautes avouées.

Il faut donner aux enfans une grande idée de l'Honneur, & leur peindre le déshonneur comme ce qu'il y a de plus à appréhender. On les amuse de contes frivoles qui réveillent toutes les passions timides. Il faudroit conserver leur crainte pour le deshonneur; qu'ils regardent l'estime comme le premier des biens, & le mépris comme le plus grand des maux. Si vous pouvez les rendre sensibles à l'estime & à la honte de leur faute, c'est une grande avance pour leur éducation: la honte leur servira de punition; & l'estime leur tiendra lieu de récompense.

Il importe infiniment de les bien persuader, que le bonheur n'est attaché qu'aux actions louables. On peut leur

donner ce qu'ils souhaitent, non comme recompense, mais comme une suite necessaires des bonnes actions qu'ils ont faites. Par-là ils s'accoutument à croire, que ce qu'ils desirent n'est donné & n'appartient qu'aux actions estimables. Si les petits presens que vous leur faites sont pour manger, vous augmentez en eux leur goût du plaisir, qu'il faut seulement souffrir: si c'est pour leur parure, vous relevez l'idée qu'elles ont de ces choses, qu'il faut leur apprendre à mépriser.

Les enfans aiment à être traités en personnes raisonnables. Il faut entretenir en eux cette espece de fierté, & s'en servir comme d'un moyen pour les conduire où l'on veut. Il faut les ménager, & leur faire croire qu'ils ont plûtôt oublié que manqué.

Il est nécessaire de rompre la volonté des enfans; les rendre souples, & les faire plier sous l'autorité de la raison; leur apprendre à ne pas céder à leurs desirs. Ils ont quelquefois des larmes d'opiniâtreté, & n'ayant pas le pouvoir de faire ce qu'ils desirent, ils veulent par leurs larmes maintenir le droit qu'ils s'imaginent avoir de faire ce qu'ils souhaitent.

haitent. Il faut bien se garder de céder aux accès d'opiniatreté. Il faut distinguer en eux les besoins naturels de ceux de la fantaisie, & ne leur permettre de demander que leurs vrais besoins. Ce qui donne de la force à nos desirs, c'est la liberté qu'on prend de les montrer; & quiconque se permet de convertir ses souhaits en demandes, n'est pas fort éloigné de croire qu'on est obligé de lui accorder ce qu'il désire : on peut plus aisément souffrir ses propres refus que ceux des autres. La personne qui est auprès d'elle est pleine de mérite, & doit lui tenir lieu de raison. Quand on n'est pas accoutumé à soumettre sa volonté à la raison des autres dans la jeunesse, on aura beaucoup de peine à écouter les conseils de la sienne & à la suivre dans un âge plus avancé.

Il faut leur donner du courage dans l'esprit. La fermeté & l'insensibilité de l'Ame est le meilleur bouclier qu'on puisse opposer aux maux : c'est le soutien des vertus, & le rempart contre les vices. C'est la sensibilité de l'Ame qui allonge les malheurs & les éternise. On ne peut sans courage demeurer ferme dans son devoir.

Il eſt néceſſaire de les rendre ſenſibles à l'Amitié & à la Reconnoiſſance. C'eſt ſur leur cœur qu'il faut travailler : nous n'avons de vertus ſures & durables que par lui. Il eſt bon de les accoutumer à avoir l'Eſprit juſte & le Cœur droit. Inſpirez-leur auſſi la libéralité, & à partager ce qu'elles ont avec leurs Compagnes. Il faut leur perſuader que celle qui donne, eſt la mieux partagée, puiſqu'elle a pour elle la Gloire, l'Amitié, & le plaiſir d'en faire.

Les enfans s'amuſent ſouvent à contrefaire : quand ils le font avec grace on s'en réjouit. C'eſt un talent dangereux. On ne cherche point à imiter ce qui eſt bon ; cela ne feroit pas rire : c'eſt le ridicule qu'on veut trouver. Ne leur faites pas croire que l'agrément ſoit dans la moquerie. Rien de ſi aiſé que de plaire aux dépens d'autrui ; vous êtes aidées & ſoutenues par la malignité de ceux qui vous écoutent. Il faut bien plus d'eſprit pour plaire avec de la bonté qu'avec de la malice.

Outre les regles générales pour tous les enfans, il y en a de particulieres à chaque caractere. Pour peu d'application qu'on y donne, il eſt aiſé de les découvrir.

vrir. La petite personne, par exemple, est souple & flateuse ; c'est un caractere utile à ceux qui l'ont ; mais dangereux pour les autres. Cela séduit les personnes superficielles ; & qui est-ce qui ne l'est pas ? Se donne-t-on la peine d'approfondir les caractères ? On se rend aux maniéres extérieures qui couvrent bien des défauts. Les personnes qui sentent que cela leur réussit, ne mettent plus dans la Société que du jargon, & se dispensent des vertus de la Société & des sentimens. Ceux qui ne commercent pas de maniéres payent de réalité, & sont dans la nécessité d'être vrais & solides, dont les autres se dispensent.

Je crains que la petite personne n'ait de la disposition à l'évaporation & à l'étourderie : c'est l'ennemie de la modestie. Et que faire d'une femme sans modestie ? La timidité doit être le caractére des femmes ; elle assure leurs vertus. La timidité & la modestie sont sœurs ; elles se ressemblent, & souvent on les prend l'une pour l'autre. Je crois qu'il est tems de songer sérieusement à sa correction : elle est avancée ; ces petites imperfections qui ne paroissent rien à ceux qui l'aiment, sont pourtant les semences des

défauts. Vous savez bien mieux que moi, MADAME, qu'un Philosophe trouvant un enfant, le reprit de quelques défauts: l'enfant lui dit: *Vous me reprenez de peu de chose. Nul défaut habituel ne peut être petit*, repliqua-t-il.

Ceci, MADAME, est très-imparfait mais j'ai voulu vous laisser le plaisir de penser & de l'étendre, & le droit de me reprendre.

LETTRE

Au R. P. B*** Jésuite, sur HOMERE.

VOus me faites trop d'honneur, mon R. P., de me juger digne de décider sur des matiéres si graves. Je sai demeurer à ma place. Je dois vous écouter, & me taire.

J'ai fait voir à nos Amis votre dissertation; ils l'ont trouvée parfaitement bien. Mr. DE LA MOTHE prétend qu'il rend justice à *Homére*; mais il ne le croit pas toujours Divin. Il se révolte contre le culte que lui rend Mad. DACIER; & en convenant de la beauté de ses narrations,

tions, de ses descriptions, de ses peintures, il demande si les défauts qu'on lui reproche ne sont pas des défauts ? Si les Dieux d'*Homére* n'aviliſſent pas l'idée qu'on doit avoir de la Divinité ? Si ses Héros doivent servir de modéles ? Il me semble que nos Héros d'à present gâtent un peu ceux d'*Homére*.

M. DE LA MOTHE convient que si *Homére* étoit venu dans des tems plus avancés & aussi polis que les nôtres, il auroit été un Poëte admirable : car il rend justice à son génie. Il me semble que Mr. de CAMBRAY a très-bien décidé sur *Homére*, quand il dit ; qu'il porte le sceau de l'humanité, qui est de n'être pas sans imperfection. Mad. DACIER ne se contenteroit pas de le croire avec St. AUGUSTIN *agréablement frivole* : Elle qui lui donne les qualités les plus respectables.

Vous me pardonnerez ces hardiesses, mon R. P., puisque je ne suis que l'Echo de ce que j'entends. Mais je vous parlerai de mon chef quand je vous dirai, qu'on ne peut écrire avec plus de netteté & d'agrément. Il régne dans tout ce que vous faites, une Logique qui porte la clarté & l'évidence. Vous joignez

deux qualités que Mr. PASCAL a cru ne pouvoir s'unir, qui eſt l'eſprit géométrique, & l'eſprit fin: vous avez l'un & l'autre. Vous me faites penſer hautement, & vous élevez mon ame aux plus grands deſſeins. Je n'entreprendrai pas d'éclairer l'eſprit; c'eſt votre affaire: mais je voudrois bien réunir les cœurs. Je ſuis conciliante; aidez-moi: uniſſons-nous pour un ſi grand bien.

Les querelles d'Erudition vont toujours plus loin qu'il ne faut: l'eſprit ſeul devroit être de la partie, ſans intéreſſer l'Ame, & y mêler de la paſſion. Il y a aſſez long-tems que les Intéreſſés ſont ſur la ſcene: il y a toujours à perdre dans des querelles ainſi pouſſées. J'aime Mr. DE LA MOTHE, & j'eſtime infiniment Mad. D. Notre Sexe lui doit beaucoup: Elle a proteſté contre l'erreur commune qui nous condamne à l'ignorance. Les hommes autant par dedain que par ſupériorité, nous ont interdit tout ſavoir: Mad. D. eſt une autorité qui prouve que les femmes en ſont capables. Elle a aſſocié l'erudition & les bienſéances: car à préſent on a déplacé la pudeur: la honte n'eſt plus pour les vices; & les femmes ne rougiſſent plus que de leur ſavoir

avoir. Enfin, elle a mis en liberté l'esprit qu'on tenoit captif sous ce préjugé; & elle seule nous maintient dans nos droits. Par reconnoissance pour l'une; par amitié pour l'autre, voyons si nous ne pourrons pas les raprocher. Le tems ce me semble y est propre. Mad. D. s'est soulagée le cœur par le grand nombre d'injures qu'elle a dites. Le Public rit, & applaudit à M. DE LA MOTHE, car il faut convenir qu'il a l'esprit aimable & leger: son dernier ouvrage a plû infiniment; on le lit, on le cite. Il se fait donc entr'eux une espéce de compensation: mais il faut être bien juste pour attraper le point de l'équilibre, & profiter de leur disposition. Cela vous est reservé, mon R. P.

Je suis avec toute l'estime que vous méritez.

LETTRE.

Au même, sur le même sujet.

SAns ma mauvaise santé, mon R. P. je n'aurois pas été si long-tems à répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur

l'honneur de m'écrire. Je vous dois des reproches d'avoir montré la mienne à Mr. l'Abbé d'Auvergne, & à Mr. De Caderousse : c'eſt me citer au Tribunal de la délicateſſe & du bon goût.

Quand je vous ai dit ce que je penſois ſur votre maniére d'écrire, ce n'eſt point louange : c'eſt un ſentiment, c'eſt connoiſſance de ce que vous valez. Vous êtes agaçant, mon R. P. Si je n'ai point répondu juſte aux queſtions que vous m'avez faites, c'eſt que je n'ai jamais penſé à combattre contre vous ; nos armes ne ſeroient pas égales. Songez-vous de plus, que je ne ſuis qu'une femme, dont l'eſprit, ſi j'en avois, ſeroit toujours gêné par les uſages, & qu'il doit ſe cacher ſous le voile des bienſéances ?

Mais après avoir payé le tribut que mon Sexe doit à la modeſtie, je vous dirai que vous avez raiſon, & que nous ne devons qu'au Chriſtianiſme la vraie idée que nous avons de la Divinité : c'eſt la chaîne d'*Homére*, qui nous attire, & qui nous éléve juſqu'à elle. Mais il me ſemble qu'il y avoit de grands Hommes dans l'antiquité, qui avoient une plus grande idée de la Divinité qu'Homére

mère. *Il falloit* dites-vous, *qu'il suivit la Mythologie établie ; il ne pouvoit pas la rejetter.* Pourquoi donc PLATON disoit-il, *qu'Homère étoit tourmenté dans le Tartare pour avoir mal parlé des Dieux*, s'il n'en avoit écrit que conformément aux idées reçues ? Mais je m'apperçois que je cite ; je vous en demande pardon : je m'enhardis avec vous, & je vous fais part de mes débauches littéraires.

Vous dites aussi avec Mr. DE LA MOTHE *que le dessein de la Poësie est de plaire ; & que pour plaire il falloit suivre la Mythologie reçue, & ne pas faire un Poëme sur un Plan Philosophique inconnu.* Je suis persuadée, que pour la Poësie, on ne peut se passer des idées de l'antiquité ; des Muses, d'Apollon, de Venus & de toute sa famille. Si les Dieux du Paganisme ne sont faits que pour réjouir notre imagination, & pour embellir la Poësie ; ils ne doivent pas être l'objet d'un culte sérieux. Par exemple, en parlant de la colère de Jupiter contre la laideur de Vulcain, vous nous dites fort plaisamment : *que pour l'en punir, il donne à ce pauvre Diable de Dieu un coup de pied, qui le rend boiteux pour le reste de ses jours éternels.* Cela est assez plaisant : mais cela n'est pas divin.

Vous

Vous dites, mon R. P., *que les plus hautes extravagances dans un Siſtême reçu, tiennent lieu de principes, qui ne ſe révoquent point en doute, & qui ne ſe mettent point en queſtion.* Je gliſſe ſur les conſéquences qu'on peut tirer d'un pareil principe : elles ſeroient bien ſérieuſes.

Pour les Héros, *Homére les a peints*, dites-vous, *comme ils étoient, & non point comme ils devoient être.* Il n'eſt donc que Peintre, & il eſt demeuré ſeulement dans l'Imitation. Quoi ! ſon eſprit n'a pû s'élever à quelque choſe de plus parfait que ce qu'il voyoit ? Mais ſi ſes idées l'ont mal ſervi, ſon cœur ne pouvoit-il l'inſtruire ? Il ne faut point de modele pour les vertus du cœur. Quoi ? le pardon des ennemis, ou plûtôt, ſe venger par des bienfaits ; l'humanité, la généroſité, vertus qui ont été connues dans les tems les plus reculés, & qui appartiennent aux ames élevées, ſi Homere les avoit ſenties, il les auroit prêtées à ſes Héros. Rien de ſi brutal que leur colere, & que les injures harmonieuſes, que leur reproche Mr. DE LA MOTHE. Mad. DACIER même, par les épithetes quelle donne à ces Héros, les dégrade. Elle dit » qu'Agamemnon

» eſt

» est armé & revêtu d'imprudence, & » que dans un combat leur courage leur » tomba à tous sous les pieds ». Voilà des Héros bien loués. On enleve Brisеïs à Achille : peut-on lui pardonner de se retirer dans sa tente, & de bouder comme un petit garçon? SARRAZIN dit fort : bien :

Achille beau comme le jour,
Et vaillant comme son épée,
Pleura neuf ans pour son amour,
Comme un enfant pour sa poupée.

Voilà ses armes. Sa colere est la plus déraisonnable, la plus impuissante ; une colere oisive, qui n'entreprend rien ; enfin tout y revolte nos sentimens, nos usages & nos mœurs. Je sais qu'il faut nous mettre au point de vuë, au point du goût de ces tems-là, & que nous ne pouvons bien juger, faute de nous monter juste au point de leurs idées, comme vous le dites fort bien. Il étoit donc fort difficile à Mr. DE LA MOTHE de donner un caractere aux Héros d'Homere : car s'il les habilloit à notre façon, ils ne conviendroient plus aux tems où ils étoient ; & ceux de ces tems-là ne plaisent gueres au nôtre.

Vous

Vous reduiſez toutes ces queſtions, mon R. P., dans un Pyrrhoniſme bien fondé, & tout devient arbitraire. La plûpart de ces Diſputes tombent ſur des choſes ſur leſquelles nous ne ſommes point à portée de juger. Les deux partis ſoutiennent qu'il y a des beautés & des défauts dans Homere : mais il faudroit ſavoir le nombre & le poids de ces défauts. Il y a des beautés : il faudroit donc ſupputer le nombre des beautés, pour ſavoir qui des deux l'emporte ; & l'on tomberoit dans un calcul fort incertain. Mais où prendre des Juges du beau & du parfait ? Le Beau eſt réel ; il n'eſt pas imaginaire. Si vous attachez l'idée du beau à la Grandeur, à la Nouveauté & à la Diverſité, Homere peut être beau. Mais ſi vous voulez que le parfait reveille en nous des ſentimens agréables, qui intéreſſent le cœur, Homere n'eſt pas beau pour moi ; car il m'ennuye.

L'Auteur de la Nature a attaché à chaque idée un ſentiment qui le doit accompagner : c'eſt un établiſſement qu'il a fait en créant l'homme. Il y a cependant des Auteurs qui ne reveillent en nous aucun ſentiment agréable, & à qui

qui pourtant on ne peut refuser son estime: ils plaisent à l'esprit, sans que le sentiment soit de la partie. Homere peut être dans ce rang; je me prends à lui seul de l'ennui qu'il me cause. Quoique Mad. DACIER sacrifie ses propres intérêts à la passion qu'elle a pour lui, je n'en croirai pas son amour; & je suis persuadée que sa traduction est très-fidele. D'ailleurs j'ai trouvé dans Mad. DACIER beaucoup d'esprit, une raison ferme & solide: ainsi il faut toujours la séparer d'Homere, comme Mr. DE LA MOTHE a toujours séparé Homere de son Poëme. Il convient, que dans le tems que l'Art n'étoit pas né, Homere n'avoit pas d'exemple pour se guider, qu'il tire tout de lui, & qu'il marche seul, sans rival & sans modele: mais il ne trouve pas son Poëme parfait; & la mesure du beau ne le dédommage pas les défauts qu'il y trouve. Je ne rapporte que ses jugemens; car je ne me mêle pas de décider. J'ordonne à ma petite raison de se taire; mais mon sentiment est mutin & indépendant. Je ne vous dirai donc pas ce que je pense; imaginez-vous que je ne pense rien: mais je sens; & ne sens rien d'agréable quand je lis Homere.

On

On attaque vivement Mr. DE LA MOTHE sur son Poëme. J'en viens de lire les vers que je vous envoye, avec lesquels je le justifie.

Venus lui donne alors sa divine Ceinture,
Ce chef-d'œuvre sorti des mains de la Nature,
Ce tissu, le symbole & la cause à la fois,
Du pouvoir de l'Amour, du charme de ses loix.
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche;
D'un sourire enchanteur elle anime la bouche
Passionne la voix, en adoucit les sons;
Prête des tons heureux, plus forts que les raisons;
Inspire, pour toucher, ces tendres stratagêmes,
Ces refus attirans, l'écueil des Sages mêmes;
Et la Nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui persuade & ce qui fait aimer.

Avec de pareils vers on ne peut avoir tort.

Mais ne songez-vous donc point, mon R. P., au raccommodement que nous avions espéré?

Je suis avec tout le respect que vous méritez.

P. S.

Je vous prie de ne pas montrer ma Lettre à Mad. DACIER, & de n'en donner

donner copie à perſonne. Je me fie encore à vous : vous ne m'avez manqué qu'une fois.

LETTRE

Au même.

EN diſant la vérité, mon R. P. vous m'avez rendu juſtice, & je vous en fais de très-ſinceres remercimens.

Rien n'eſt plus vrai que depuis dix ans, j'ai fait l'impoſſible pour empêcher l'impreſſion d'un Manuſcrit que j'avois prêté à un Ami, & que l'on a trouvé à ſa mort. Mr. *Ganeau* Libraire, vous dira que j'ai voulu acheter l'Edition : il a eu la bonne foi de ne vouloir pas recevoir mon argent, parce qu'il en avoit beaucoup débité. J'ai réſiſté à tous mes Amis, qui vouloient le faire imprimer, & ſur-tout à Mr. DE LA RIVIERE, à qui l'on doit beaucoup de déférence pour ſon mérite & ſes vertus. Tout le monde ſait que j'ai acheté toute l'Edition d'un autre Manuſcrit.

Il y a très long-tems que j'avois écrit ces *Avis* : & je l'avois fait pour ma propre instruction ; croyant que je devois commencer par moi, avant que de les faire passer à mes enfans. J'ai de trop bonne heure senti le besoin que les femmes avoient d'être raisonnables. De plus, un Auteur de votre connoissance m'a appris, que la félicité n'étoit donnée aux hommes que par l'entremise de la vertu ; & je n'ai trouvé de bonheur véritable que dans ma propre réformation.

Voilà, mon R. P., ma Confession de Foi. Vous voulez bien que j'y joigne les assurances de ma très-sincere reconnoissance, & du respect avec lequel je suis.

LETTRE

A Mr. DE SACY, sur la mort de Monseigr. le DUC DE BOURGOGNE.

QUel événement, MONSIEUR ! comment ceux qui l'ont vû ont-ils pû le soutenir ! Moi qui ne fais que d'en entendre le récit, j'en suis accablée de douleur

douleur. Je pleure le malheur public, & le mien particulier ; & je regrette la portion de bonheur qui m'échape. Je viens d'écrire à Mr. DE CAMBRAY. Quelle perte pour lui & pour ses Amis ! Que de gloire leur est moissonnée ! Que n'attendoit-on pas d'un Prince élevé dans des Maximes si pures, si bien instruit des justes bornes qu'on doit mettre à l'autorité ; qui ne se permettoit rien, parce que tout lui étoit permis ; qui n'auroit usé de la puissance que pour faire du bien ! Tout ce qui étoit injuste lui paroissoit impossible. Il n'auroit pas pris la Royauté pour lui, mais pour les autres ; persuadé qu'il se devoit à l'Etat, & que la Royauté ne lui étoit que prêtée ; digne enfin de commander aux hommes, parce qu'il savoit obéir à Dieu.

Je m'occupe de ses vertus & de nos malheurs ; je ne sai si c'est pour me consoler, ou pour m'affliger : la douleur trouve quelquefois de la douceur dans son excès. Il vivoit dans un tems où la soumission à la Religion semble être devenue la honte de l'esprit & de la raison, où l'on est confondu avec le peuple, dès que l'on croit en Dieu ; où l'honnêteté des anciens tems est devenue

nue le ridicule du nôtre. Pour lui, il croyoit que la Religion étoit le premier honneur du monde. Il mettoit la délicateſſe & la bienſéance dans les bonnes mœurs. Qui ſe connoiſſoit mieux que lui en vraie gloire? Il la faiſoit conſiſter à rendre les hommes heureux. Sa premiere paſſion étoit l'amour des Peuples & de l'Etat, comme celle d'Alexandre & de Céſar étoit pour la Gloire & pour la Domination. Il avoit déplacé la gloire du monde: il ne la mettoit pas à répandre des fleuves de ſang, à faire taire les Loix, & à faire gémir le Peuple. Il croyoit qu'il valoit mieux rendre les hommes heureux, que de les aſſujettir pour les rendre miſérables. Sa raiſon éclairée à la lumiére de la vérité, avoit éclipſé tous ces faux préjugés. C'eſt pourtant cette gloire qui fait la déſolation publique, que la Renommée porte & célébre, que les Poëtes chantent, & que l'Hiſtoire conſacre.

Mais que ne perdez-vous pas en particulier, cher SACY! Je vais vous apprendre un fait qui vous regarde, & que peut-être ne ſavez-vous pas. J'avois un Ami auprès du Prince, qui, pénétré de ſes vertus, m'en parloit ſouvent.

Il

Il m'a dit qu'un jour en sortant de son cabinet où il avoit lu votre *Traité de l'Amitié*, il lui dit : » Je viens de lire un » Livre qui ma fait sentir le malheur de » notre état : nous ne pouvons espérer » d'avoir d'Amis : il faut renoncer au » plus doux sentiment de la vie ». Il sentoit, cher SACY, le besoin de l'amitié. Les sentimens naturels avoient de grands droits sur son cœur : la Majesté royale disparoissoit devant eux. Il auroit eu des Amis ; & il ne les auroit pas pris parmi ses flatteurs. C'est l'amitié, qui, auprès des Princes est le guide de la vérité. *Achette la vérité*, dit la Sagesse, *mais ne paye pas le mensonge.* Un Ancien disoit, *que les Amis étoient les vrais Sceptres des Rois.* Il me semble qu'avec vous, her SACY, en me mêlant de citer, franchis les bornes de la pudeur, & ue je vous fais part de mes débauches cretes.

Enfin, le Prince seul n'auroit pas mon- sur le trône, mais l'homme Chrétien. s vertus y alloient régner avec lui : is elles & les gens de bien ont perdu r place. Quel Régne ne nous pro- ttoit-il pas ! Des espérances si flat- ses ont disparu : nos amours sont

courtes & malheureuſes : le Ciel n'a fait que nous le prêter & le retirer ; nous n'en étions pas dignes.

On dit qu'on doit eſtimer miſérables, ceux qui n'ont que le nombre d'années pour preuve d'avoir vécu : pour lui il n'auroit amaſſé que des vertus ; & la mort le crut vieux, quand elle compta le nombre de ſes bonnes actions. Nous ne lui devions que des ſouhaits qu'Ovide faiſoit à Germanicus : *Nous n'avons*, diſoit-il, *à vous ſouhaiter que des années ; vous tirerez de votre propre fond tout le reſte, pourvû qu'une plus longue vie ne manque pas à tant de vertu.*

Son eſprit faiſoit tous les jours de nouveaux progrès par l'amour des Lettres. Mais ce qui le perfectionnoit étoit le calme de ſon cœur : jamais agité ni troublé par les paſſions humaines, il ne ſavoit pas courir après ſes deſirs ; il les tournoit tous vers la ſageſſe, qui, non ſeulement ſe laiſſe trouver à ceux qui l'aiment, mais qui prévient ceux qui la cherchent.

Il nous a prouvé que ce ſont les vertus & l'amour du Peuple qui ſavent donner une grande renommée ; & quand on ſait ſe placer dans le cœur des hommes, on ſait s'aſſurer une place dans la poſtérité

térité la plus reculée. Quel plus digne éloge, que des regrets sincéres, & quelle Pompe funébre plus magnifique, que les larmes & la douleur universelle!

Enfin ces momens sont arrivés, momens qui égalent tout; qui abbaissent la superbe des grands, & qui consolent la bassesse des petits: ces hommes qui ne se sont pas crus hommes, payent enfin le tribut de l'humanité, & leur orgueil s'ensevelit sous leur cendre. L'amour propre trouve ce foible dédommagement dans les autres Princes: leur grandeur s'apesantissoit sur nous; on est vengé de la différence qu'il y avoit pendant leur vie, par l'égalité qui se trouve à la mort. Mais dans celle du Prince que nous regrettons, nulle ressource; nous perdons un Maître dont le joug étoit leger; il savoit qu'il étoit homme, & qu'il commandoit à des hommes: ainsi sa mort est en pure perte pour nous.

Mais tirons, cher SACY, quelque utilité d'un si grand & si triste spectacle: apprenons à ne pas faire tant de cas de ce qui ne fait que se montrer & disparoître. *Mon Dieu*, disoit David, *vous avez fait nos jours mesurables, & toutes les substances ne sont rien devant vous.*

A ces coups ſubits & imprevus, oppoſons la vigilance ; ayons toujours une ame préparée : la ſeule précaution contre les menaces de la mort, c'eſt l'innocence de la vie.

Que cette Lettre, je vous prie, ne ſoit que pour vous : vous ſavez avec qu'elle franchiſe je vous écrits, & avec quel attachement je ſuis à vous.

LETTRE

De Monſieur DE LA MOTHE FENELON à Mr. DE SACY, au ſujet de Mad. la Marquiſe DE LAMBERT.

MAdame la Comteſſe d'OISY vous expliquera mieux que moi, MONSIEUR, ce qui m'a empêché juſqu'ici, de lire le Manuſcrit de Madame la Marquiſe DE LAMBERT que vous m'avez confié. Je viens de faire aujourd'hui cette lecture avec un grand plaiſir : tout m'y paroit exprimé noblement, & avec beaucoup de délicateſſe : Ce qu'on nomme Eſprit y brille par tout ; mais ce n'eſt pas ce qui me touche le plus : On y trouve du ſentiment avec des princi-

principes : J'y vois un cœur de Mere sans foiblesse. L'Honneur, la Probité la plus pure, la connoissance du cœur des hommes regnent dans ce Discours. Je savois déja par les anciens Officiers l'Histoire de la querelle des deux Marechaux, arrêtée avec tant de force. En lisant cette Instruction, je me suis souvenu du Panégyrique de TRAJAN, que vous m'avez fait relire avec tant de plaisir en François. Les louanges que PLINE donne à cet Empereur, ne permettent pas de douter, que TRAJAN ne fut beaucoup meilleur que ceux qui l'avoient précédé : de même les paroles de la Mere nous persuadent, que le Fils à qui elle parle de la sorte, doit avoir un fonds d'Esprit & de Mérite. Je ne serois peut-être pas tout-à-fait d'accord avec elle, sur toute l'ambition qu'elle demande de lui ; mais nous nous raccommoderions bientôt sur toutes les vertus par lesquelles elle veut que cette ambition soit soutenue & modérée. Le Fils doit sans doute beaucoup aux exemples de Valeur, de Probité, de Fidelité, de Capacité militaire, qu'il trouve sans sortir de chez lui ; mais il ne doit pas moins la tendresse & au genie d'une Mere,

qui met si bien dans leur jour ces exemples ; & qui a pris tant de soins, pour poser les fondemens du mérite & de la fortune de son Fils. Jugez, MONSIEUR, par l'impression que cet Ouvrage fait sur moi, ce que je pense de cette digne Mere. Je vous serai très-obligé si vous voulez lui dire combien je suis reconnoissant de la bonté qu'elle a eue, d'agréer que vous me confiassiez cet Ecrit. Peut-on vous demander ce que vous faites maintenant aux heures que vous dérobez à vos occupations publiques ?

Quid nunc te dicam facere in regione Pedana?
Scribere quod CASSI *Parmensis opuscula vincat?*

Personne ne peut être avec plus d'estime & de vivacité que moi, tout à vous, MONSIEUR, pour toute la vie.

A Cambray le 12 Janvier 1710.

FRANÇOIS,

Archevêque, Duc de Cambray.

LET-

LETTRE

De Mad. la Marq. DE LAMBERT à Mr. l'Archevêque DE CAMBRAY, en réponse à celle que ce Prélat avoit écrite à Mr. DE SACY.

JE n'aurois jamais consenti, MONSEIGNEUR, que Monsieur de SACY vous eût montré les occupations de mon loisir, si ce n'étoit vous mettre sous les yeux vos principes, & les sentimens que j'ai pris dans vos Ouvrages: personne ne s'en est plus occupée, & n'a pris plus de soin de se les rendre propres. Pardonnez-moi ce larcin, MONSEIGNEUR; voilà l'usage que j'en ai su faire. Vous m'avez appris, que mes premiers devoirs étoient de travailler à former l'esprit & le cœur de mes enfans; j'ai trouvé dans *Télémaque* les préceptes que j'ai donnés à mon Fils, & dans l'Education des Filles, les conseils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite, que d'avoir su choisir mon Maître & mes modéles. J'ai la hardiesse de croi-

re, que je penſérois comme vous ſur l'ambition ; mais les mœurs des jeunes gens d'à préſent, nous mettent dans la néceſſité de leur conſeiller, non pas ce qui eſt le meilleur, mais ce qui a le moins d'inconvéniens ; & ils nous forcent à croire, qu'il vaut mieux occuper leur cœur & leur courage d'Ambition & d'Honneurs, que d'hazarder que la débauche s'en empare. Quel danger, MONSEIGNEUR, pour l'Amour propre, que des louanges qui viennent de vous! Je les tournerai en préceptes ; elles m'apprennent ce que je dois être, pour mériter une eſtime qui ſeroit la récompenſe des plus grandes Vertus. Nous ſommes ici dans une ſociété très-unie, ſur la ſorte d'admiration que nous avons pour vous. Combien de fois dans nos projets de plaiſirs, nous ſommes-nous promis de vous aller porter nos reſpects! Pour moi je n'aurois pas de plus grande joie, que de pouvoir vous aſſurer moi-même combien je vous honore, & à quel point je ſuis.

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſante Servante

La Marquiſe DE LAMBERT.

RE-

REPONSE

De Mr. l'Archevêque DE CAMBRAY.

JE devois déja beaucoup, MADAME, à Mr. DE SACY, puisqu'il m'avoit procuré la lecture d'un excellent Ecrit; mais la dette est bien augmentée, depuis qu'il m'a attiré la très-obligeante Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ne pourrois-je point enfin, MADAME, vous devoir à vous-même la lecture du second Ouvrage *? Outre que le premier le fait desirer fortement, je serois ravi de recevoir cette marque des bontés que vous voulez bien me promettre. Je n'oserois me flatter d'aucune espérance d'avoir l'honneur de vous voir en ce Pays, dans un malheureux tems, où il est le Théatre de toutes les horreurs de la guerre; mais dans un tems plus heureux, une belle saison pourroit vous tenter de curiosité pour cette Frontiére. Vous trouveriez ici l'homme du monde le plus touché de cette occasion, & le plus

* Avis d'une Mere à sa Fille.

plus empreſſé à en profiter. C'eſt avec le reſpect le plus ſincére, que je ſuis parfaitement & pour toujours, MADAME.

LETTRE

De Mad. la Marq. DE LAMBERT à Mr. l'Archev. DE CAMBRAY.

MOnſieur de SACY, MONSEIGNEUR, ma traité en perſonne foible; il a cru que pour me ſoutenir j'avois beſoin de louange; & qu'en me montrant celle que vous me prodiguez, c'étoit un engagement à me les faire mériter. Le reproche que PLINE faiſoit à ſon Siécle, & qu'on pourroit avec aſſez de juſtice faire au nôtre, ne tombera point ſur moi. Il dit: *Que depuis qu'on mépriſe la Vertu, on néglige la louange.* Je ſuis très-ſenſible, MONSEIGNEUR, à celle qui vient de vous. En eſt-il de plus délicate, de plus flatteuſe, & même de plus dangereuſe; mais comme ce qui part de vous ne peut être un piége, loin de me gâter, elle m'a fait un effet tout contraire; elle m'a très-ſincérement humiliée;

miliée; & je sai que vous louez en moi, non ce qui y est, mais ce qui devroit y être. Rien de si aisé que de donner des préceptes; mais s'ils ne sont soutenus de l'exemple, ils tournent contre la personne qui les donne. Si j'avois quelque chose de bon, quelque tour dans l'esprit, quelque sentiment dans le cœur, c'est à vous, MONSEIGNEUR, que je le devrois; c'est vous qui m'avez montré la Vertu aimable, & qui m'avez appris à l'aimer. Pénétrée de vos bontés & d'admiration pour vos vertus, combien de fois dans la calamité publique, dans de si grands malheurs, si bien sentis, & d'autres si justement appréhendés, avons-nous dit avec de vos Amis: Nous avons un Sage, dont les conseils pourroient nous aider; pourquoi faut-il que tant de mérite & tant de talent soit inutile à sa Patrie? Ce ne sont point des louanges, MONSEIGNEUR, c'est un sentiment; ce sont les expressions d'un cœur qui vous est respectueusement dévoué; c'est ainsi que je suis,

MONSEIGNEUR,

REPONSE

A la précédente.

JE ſuis vivement touché, MADAME, de l'honneur que vous me faites, en me prévenant ſi obligemment. Pour moi je n'ai aucun mérite à être occupé de ce qui vous regarde : car une Dame de votre voiſinage m'a fait depuis peu une grande impreſſion dans le cœur, en me mandant avec quelle généroſité vous l'avez ſoulagée dans ſes embarras. Je vois bien que les vertus les plus nobles & les plus eſtimables dans la Société, ne ſont point pour vous de belles idées, & que vous les mettez fort ſérieuſement en pratique dans les occaſions. Puiſque vous aimez à faire du bien, & que vous ſavez le faire ſi à propos, je ſouhaite de tout mon cœur, MADAME, que vous ayez le plaiſir & le mérite d'en faire long-tems. On ne peut vous deſirer plus de proſpérité & de bénédictions que je vous en deſire ; & le ſouhait que je fais pour moi dans cette nouvelle année, c'eſt

c'eſt que vous m'y honoriez de la continuation de vos bontés ; & que vous ne doutiez point du reſpect avec lequel je ſuis très-fortement, & pour toute ma vie, MADAME,

LETTRE

Du même à la même, ſur la mort de Monſeigr. le DUC DE BOURGOGNE.

DIeu penſe, MADAME, tout autrement que les hommes. Il détruit ce qu'il ſembloit avoir formé tout exprès pour ſa Gloire. Il nous punit : Nous le méritons. Je ſerai le reſte de ma vie, avec le zéle & le reſpect le plus ſincére,

LETTRE

A Monſieur* **

JAvois prié M. l'Abbé ALARY, Monſieur, de vous faire de ma part de très-ſinceres remercimens ; mais cela ne ſuffit pas

pas à ma reconnoissance : vous voulez bien qu'elle passe directement de vous à moi.

Vous m'avez fait grace en faveur de mon Sexe : j'ai surpris votre approbation. On n'attend rien de nous, & l'on ne nous demande que des agrémens ; on nous quitte du reste. Mais vous ignorez que depuis long-tems, j'ai fait l'impossible pour n'être pas imprimée. Je respecte & redoute le Public ; je n'ai jamais voulu d'autres spectateurs qu'un très-petit nombre d'Amis estimables : voilà mon Théatre ; nous autres femmes nous ne sommes faites que pour être ignorées. Mais vous seriez, Monsieur, très-capable de rassurer ma timidité par votre approbation. Je suis payée au de-là de mes esperances dès que vous voulez bien me donner une place aussi honorable dans votre estime. J'en faits tout le cas qu'elle mérite, & je suis, Monsieur, avec une très-sincére reconnoissance, &c.

LET-

LETTRE

A Madame ****.

VOus écrivez, MADAME, le langage des Dieux; & je vous répondrai le langage des hommes. Quand je suis chagrine je me jette dans la morale : je vais vous rendre quelques-unes de mes réflexions de ce matin.

Pour tirer parti d'une retraite forcée, j'ai voulu me consoler, en pensant aux avantages de la solitude. Vous me mandez que vous rentrez dans la vôtre : le monde n'a-t-il pas affoibli le goût que vous aviez pour elle? N'avez-vous point trouvé votre maniére de penser & vos sentimens un peu dérangés? Quelque préparé qu'on soit, quand on se présente aux objets, ils font malgré nous leur impression. M'est-il permis de citer? Un Philosophe assuroit, » qu'il ne rentroit » jamais chez lui tel qu'il en étoit sorti; » qu'il y avoit toujours quelques senti- » mens qu'il avoit affoiblis, qui se réveil- » loient; que plus il avoit vû de monde,

» plus

» plus les passions acquéroient d'autori-
» té ; qu'il est difficile de résister à leurs
» efforts quand elles viennent si bien ac-
» compagnées ; enfin, qu'il revenoit
» toujours plus imparfait, pour avoir
» été parmi les hommes ». Ces dangers ne sont pas pour vous, MADAME.

Comme j'ai vû que le tems n'étoit pas d'accord avec mes desirs, j'ai essayé d'accommoder mes desirs au tems ; & pour me venger de sa malice, j'ai résolu, non-seulement de supporter ma situation présente, mais même d'en jouir : cela est téméraire. Pour m'aider, j'ai lu une Lettre de *Pline* étant à sa maison de campagne, dont il fait une très-aimable description : ensuite il fait passer en revue toutes les occupations de la Ville, qui lorsqu'il y est, lui paroissoient si importantes ; (ces grands riens, qui tiennent une si grande place dans notre imagination, perdent bien de leur prix quand on les voit de loin) : après avoir rendu compte à son Ami de l'emploi de son tems, il s'écrie : » O innocente vie !
» Que cette oisiveté est aimable ; Quelle
» est honnête, & préférable aux plus il-
» lustres Emplois ! Mer, Rivages, dont
» je fais mon vrai cabinet, que ne m'inf-
» pirez-vous pas ! Et ne vaut-il pas mieux

passer

» passer ici sa vie à ne rien faire, que de » songer sérieusement dans la ville à faire » des riens? » Je voudrois bien pouvoir illustrer mon loisir comme Pline : mais il ne m'en restera que l'ennui & l'inutilité.

Avec vous, MADAME, je prends de la hardiesse, & je vais vous citer une autorité respectable pour vous; c'est la sagesse, qui dit : *Je la menerai dans la solitude, & là je parlerai à son cœur.* C'est-là où la vérité donne ses leçons; où les préjugés s'évanouissent; où la prévention s'affoiblit; où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre ses droits; où nous aprenons à rabattre du prix des choses que notre imagination fait nous surfaire; enfin il me semble que dans la solitude nous n'avons que les besoins de la nature, qui, après tout, sont très-bornés; & que dans la ville nous avons ceux de l'opinion, qui sont immenses. Je voudrois bien déranger des idées qui occupent une si grande place dans mon esprit, & rendre, s'il est possible, mon bonheur indépendant : il ne devroit presque dépendre que de nous; & c'est par une espéce d'usurpation que les objets extérieurs se sont mis en possession d'en disposer: je voudrois bien me ressaisir d'un droit si important. Eh ! qu'il est dangereux de se confier à ce qui est hors de

de nous. Tout, en éloignement, me paroit diminuer de prix & de valeur ; hors vous, MADAME, qui êtes toujours pour moi dans le même point de vue.

Voilà ce que mon esprit a pensé ; mais ce que mon cœur n'a pas senti : il ne recevra jamais des vérités qui pourroient le conduire à l'éloigner de vous. L'un & l'autre s'accordent sur votre compte, Madame : car mon Esprit a toujours trouvé parfait ce que mon cœur lui a montré aimable ; & ma retraite m'a appris que la solitude est amie des sentimens, puisque les miens, Madame, ont infiniment augmenté pour vous.

Je change de ton, & je vous assure, Madame, que dès que les eaux seront retirées, ma morale ne me retiendra pas un moment ; & que je serai très-pressée d'avoir l'honneur de vous aller trouver.

LETTRE

A Madame de *** sur son Mariage.

N'Ayant pu, MADAME, avoir l'honneur de vous voir, & ma mauvaise santé me retenant à la Campagne, per-

permettez-moi de vous faire ici mes complimens, sur une Alliance aussi illustre & si digne de vous. Vous portez un nom, MADAME, qui étoit autrefois un peu brouillé avec la pudeur; mais vous allez le raccommoder avec la Modestie, vous qui savez si bien en soutenir les droits. Les Amours en murmurent; mais vous leur faites bien d'autres larcins. Ce petit Dieu a cependant bien des ressources; & j'ai oui dire, que pour ne vous pas perdre, il s'étoit raccommodé avec son Frere; que cette longue querelle avoit cessé en votre faveur; & que le jour de vos Nôces, ils signérent un Traité pour longues années, où l'Amour promit, d'être aussi long-tems Amant que l'hymen seroit Epoux. Assurez leur union, MADAME; serrez leurs nœuds; coupez les ailes à l'Amour. Séparément ils perdent tout leur prix; & l'Hymen ne peut être heureux, quand l'Amour ne l'est pas: de leur intelligence dépendent vos beaux jours. Qu'ils coulent ces heureux jours dans l'Innocence & dans la Paix! Que n'espére-t-on pas, MADAME, d'une personne comme vous, élevée dans des principes si purs, & endoctrinée par la Vertu même! Si je faisois des Vers, vous

auriez,

auriez, MADAME, une belle Epitalame ; mais je n'ai que des souhaits à vous offrir, & le très-respectueux attachement avec lequel je suis, MADAME,

Votre très-humble & très-obéissante Servante.

La Marquise DE LAMBERT.

LETTRE

A Monsieur l'Abbé ***.

JE suis en Société depuis long-tems avec un homme de beaucoup d'esprit & de mérite, & qui s'est montré à moi sous deux formes bien différentes. Je l'ai vu autrefois dans une grande retraite, avec une fortune médiocre, mais soutenue de principes de sagesse, & de réflexions saines. Il avoit une sagesse de communication : je l'allois chercher dans mes troubles ; il remettoit l'ordre & le calme dans mon ame ; il ne lui manquoit rien ; il étoit sage & heureux ; mais son état ne lui a point suffi, & il

est

eſt devenu homme de Cour. Je lui reproche là-deſſus, qu'il en coûte à la ſageſſe : il me ſoutient le contraire ; & voici les armes avec leſquelles il me combat.

Il prétend que la définition qui convient à un Philoſophe, c'eſt : *Un homme qui fait de ſon état, tout ce qu'on en peut faire pour ſon bonheur & pour celui des autres ; que plus vous avez de goût & de ſenſations agréables, plus vous avez de bonheur, parce que vous avez plus de reſſources ; que ceux-là ſont moins ſages, qui renferment toute leur félicité dans un ſeul goût ; que c'eſt jouer trop gros jeu ; & qu'il y a trop à perdre.*

Mettre la ſageſſe à être heureux, cela eſt raiſonnable ; cependant j'aimerois encore mieux mettre mon bonheur à être ſage. Mais croire que celui-là eſt le plus heureux, qui a le plus de ſenſations agréables, il me ſemble que c'eſt donner une fauſſe idée de la félicité. Le bonheur qui n'eſt fondé que ſur les ſenſations eſt peu ſolide, variable & plein d'illuſions. Le fou d'*Athenes* qui redemandoit ſa folie en juſtice, étoit de cette eſpéce. Perſonne ne doute que les ſenſations ne donnent une eſpéce de bonheur : (ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici)

il eſt queſtion de comparer, pour choiſir le meilleur. Je ſuis perſuadée que Mr. l'Abbé ſe croit heureux à *St. Cloud*; au moins qu'il a le ſentiment du bonheur: mais s'il étoit également heureux dans la ſolitude, & qu'il y eût ce ſentiment-là au même degré, il ne me paroit pas ſage de quitter l'un pour l'autre; & voici mes raiſons.

Je ne ſépare point l'idée du bonheur de l'idée de la perfection; celui-là me paroit le plus heureux qui eſt le plus ſage. Il me ſemble qu'on a jamais donné pour régle du véritable bonheur, les ſenſations agréables. Le bonheur que vous avez dans la vie répandue, tient à une infinité de choſes; ainſi vous avez une infinité de beſoins. Plus vous avez de deſirs, plus vous avez de pauvreté; vous devenez eſclave; le ſentiment de la liberté eſt moins vif, & s'affoiblit. Il ne ſert de rien de dire: *Jai pluſieurs ſentimens agréables; & j'ai plus de reſſource.* Vous avez pluſieurs ſortes de beſoins & plus de pauvreté. L'on n'a jamais mis le bonheur du Sage dans l'enivrement des paſſions; & ſi Monſieur l'abbé m'aſſure, qu'il n'a jamais pouſſé ſes goûts juſqu'à l'illuſion; qu'il a des

goûts

goûts sages, qu'il sait s'arrêter ; tant pis pour sa sensibilité. Le profit des passions n'est que dans l'enivrement ; je ne connois point des demi-goûts, ni les demi-embarquemens : & il a grand tort, s'il a la force de s'arrêter, de se mettre en chemin.

Dans la retraite, l'esprit se nourrit de Vérités pures. N'êtes-vous pas plus ferme dans vos principes ? N'êtes-vous pas plus attentif ? & l'attention ne donne-t-elle pas à l'esprit plus de force, plus d'étenduë & de délicatesse ? Vos sensations, puisque vous en êtes devenu le Chevalier, ne sont-elles pas plus vives & plus déliées dans la solitude ? N'y a-t-il pas des plaisirs à part pour les gens délicats & attentifs ? Vous perdez tous ces profits : il n'y a rien à gagner dans la vie dissipée : les erreurs deviennent contagieuses : nous avons en nous une disposition propre à l'imitation ; nous nous ployons insensiblement ; & le tempérament de l'ame se gâte comme celui du corps. Peut-on croire, que l'on puisse avancer également dans le chemin de la perfection, & dans la route de la fortune ? Augmenter en sagesse & en credit ? Cela me paroit impossible : les idées du

vrai

vrai échappent dans la foule; & nous nous trouvons heurtés & ébranlés par les erreurs populaires, & par les objets sensibles. Je veux croire que vous avez moins à perdre qu'un autre, parce que vous êtes plus ferme; mais il y a toujours à perdre.

Vous me direz encore, « j'ai fait un fonds » de vrais biens qui ne périront point. » Voyons si nous ne tirerons rien de la » Fortune » Quand nous cesserons d'être vains & ambitieux, nous n'aurons rien à lui demander. N'auriez-vous pas plûtôt fait, de mettre vos desirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos desirs? Il vous est plus aisé de vous accommoder aux choses, que les choses à vous. Après quoi courez-vous? Est-ce après les biens de l'opinion. Vous ne les aurez jamais à un dégré qui vous suffise. Montrez-moi quelqu'un, qui en acquérant du bien ait perdu la soif des richesses, & je m'embarquerai. Où est le tems que vous me disiez, *Tout est trop cher au marché: La Fortune ne donne rien; elle vend tout: L'on donne de vrais biens pour de faux: Cela n'est bon que pour des esclaves.* Vous m'avez trop bien endoctrinée; & je vous bats avec vos principes.

Vous

Vous insistez en disant » Je me trou-» ve en état de faire plaisir à mes Parens » & à mes Amis. » Quand vous aurez des opinions bien saines, & que vous pourrez guérir les maladies de l'ame, les plaisirs que vous ferez à vos amis seront bien d'un autre prix.

Enfin, je me retranche à dire, que si dans votre retraite vous étiez heureux, il falloit y rester. Vos plaisirs étoient sûrs, durables & indépendans. Que si vous n'êtes heureux à présent qu'au même dégré où vous l'étiez dans votre solitude, vous y avez perdu; parce que votre bonheur tient aux autres; vous avez besoin d'eux, & vous êtes déchu de votre liberté. Je crois que vous ne pouvez faire un aussi bon Traité avec la Fortune, qu'avec la Sagesse; qu'il y a toujours à perdre; & que le mieux qui vous puisse arriver, si vous êtes renvoyé à vous-même, c'est de vous retrouver comme vous étiez quand vous êtes parti. Mais il faut donc que vous passiez en dépense contre vous, toutes les avances que vous auriez faites dans le chemin de la vertu: elles sont en pure perte.

Répondez à ceci, Monsieur l'Abbé,

si vous le pouvez, ou si vous l'osez, mais souvenez-vous que je ne vous attaque qu'avec vos principes, & que vous devez les respecter autant que je les respecte.

LETTRE

A Mr. De St. Hyacinthe à *Londres.*

J'Aurois répondu plûtôt, Monsieur, à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, si ma santé avoit pu me le permettre .....
.....
Quant aux Livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & dont je vous remercie, j'eus un cruel chagrin lorsqu'on les imprima. Je crus les anéantir en achetant toute l'Edition; cela n'a fait qu'augmenter la curiosité. Le Manuscrit sur les Femmes est si défiguré, qu'on ne sait ce que c'est: on a ôté le commencement † & la fin, qui aprenoient pourquoi il avoit été fait. Si j'avois su que Messieurs les Anglois eussent honoré un

† L'un & l'autre se trouvent dans cette Edition.

un ſi médiocre écrit de l'impreſſion, je vous l'aurois envoyé tel qu'il eſt ; craignant moins ce qui ſe peut dire dans un Pays étranger, que le bruit qui ſe fait autour de moi. Je n'ai jamais penſé, Monſieur, qu'à être ignorée, & à demeurer dans le néant où les Hommes ont voulu nous réduire. Renvoyée à moi-même, j'ai penſé à tirer de moi ſeule toute ma force, mes appuis, & mes amuſemens. Les AVIS que l'on a fait imprimer, je les avois faits pour moi, avant que de les faire paſſer à mes Enfans. J'ai cru qu'il falloit ſonger à ma propre réformation, avant que de penſer à celle des autres. Je ſuis très-fachée que ces amuſemens de mon loiſir aient été connus par l'infidélité d'un ami, à qui je les avois confiés. Vous voulez bien, Monſieur, que je vous prie de faire mes remercimens au * Traducteur. Quoique je ſois très-fâchée que cela ſoit connu, je ne puis m'empêcher de lui ſavoir bon gré du cas qu'il paroit faire d'un ſi médiocre Ouvrage. Il dit dans ſa Préface, que ce que j'ai écrit ſur les Femmes eſt mon apologie: je n'ai jamais eu beſoin

* Mr. LOCKMAN connu dans la République des Lettres par pluſieurs bonnes Traductions

d'en faire. Il m'accuſe d'avoir l'ame tendre & ſenſible ; je ne m'en défends pas : il n'eſt plus queſtion que de ſavoir l'uſage que j'en ai ſu faire.

Je n'ai vu qu'une fois † le Gentilhomme que vous me recommandez : il a toujours été à Verſailles, & moi malade, ou à la campagne. Tout ce qu'il nous montre ici eſt trouvé extrêmement beau. Je lui rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi : il me paroit un très-honnête homme. Je ſuis, Monſieur, avec &c.

à Paris le 29 Juillet 1729.

La Marquiſe LAMBERT.

† Mr. GOSSET.

LETTRE

De Mr. De la Riviere Gentilhomme de Bourgogne, à Madame la Marquise De Lambert.

JE suis ravi, Madame, que vous n'ayez point oublié à faire de bonnes actions; & que votre bon cœur soit toujours prêt & à découvert, dès qu'il s'agit de faire du bien. Vous venez de donner un azile à une personne qui en avoit grand besoin, & qui le mérite par elle-même, & par sa mauvaise fortune. Elle a eu tant de soin de feuë Madame sa Mere, que cet exemple domestique devoit instruire, & toucher la personne qui l'abandonne, quelque déraisonnable qu'elle soit d'ailleurs. Quand on a lu, & appris ses devoirs, dans l'ordre de l'honneur & de la conscience, on ne peut ignorer que ce que les Enfans doivent aux Peres & aux Meres, est un double précepte de la Nature & de la Religion, auquel il n'est pas permis de manquer. Enfin, Madame, je m'intéresse tant à ce qui vous

regarde, que je ſens croître ma gloire, de tout ce que vous faites pour la vôtre.

Il y a long-tems, Madame, que je prêche à Madame DE CREANCE la paix d'une retraite. Chaque ſaiſon de la vie a des bienſéances qui lui ſont propres, & qui preſcrivent de nouvelles régles de conduite : il eſt dangereux de s'y méprendre ; le Monde ouvre ſur nous des yeux malins ; tout y eſt plein de gens qui s'offenſent des mérites d'autrui à proportion qu'ils éclatent ; il ſuffit ſouvent d'être vertueux pour être haï ; les hommes rebutent ce qui paſſe leur régle, & ce qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Pour moi, Madame, la peur m'a pris ; & l'on ne ſauroit plus m'envier que le bonheur de mon obſcurité. Comme j'ai toujours mis le ridicule preſque au niveau du deshonneur, je me ſuis dépêché de vieillir, de peur de vieillir trop tard.

Mais, Madame, voici un tems deſtiné aux ſouhaits ; & ce ſeroit un crime, que de ne pas reſpecter l'ancienneté & l'innocence de cet uſage. Je ſouhaite donc tous les jours de ma vie, la conſervation de la vôtre : Je vous ſouhaite une longue ſuite de bonheur & de paix ; car on n'eſt point heureux ſans elle.

Je

Je vous souhaite encore, Madame, une grande attention à vous souvenir de tous les mérites qu'il a plû à Dieu de mettre en vous; & à ne point oublier, que le plus noble de tous les chemins qui ménent à lui, c'est la reconnoissance.

En vérité, Madame, j'aime tant à vous respecter, qu'il me semble que mes sentimens rajeunissent en vieillissant; & que les années ne se renouvellent, que pour faire honneur à la fidélité de mon très-respectueux attachement pour vous.

Du 4 Janvier 1727.

DE LA RIVIERE.

P. S.

Si Madame de SAINT AULAIRE, Madame, savoit ce que je pense d'elle, elle ne seroit pas en peine de ce que je lui souhaite.

LETTRE

Du même, à la même.

JE ne m'ennuye, MADAME, de l'opiniâtreté de vos maux, que par rapport à ce qu'ils vous font souffrir. Si vous voulez donner congé aux prétendus Amis, que votre état fatigue, il ne tiendra qu'à vous, que je les remplace tous, par l'assiduité de mes soins. J'ai eu le loisir de donner quelque culture au peu d'esprit que j'avois : j'ai dans le cœur une douceur naturelle & compatissante pour tout ce qui souffre : la pitié m'occupe & ne me fatigue point. Quand on me reproche mon humanité, je prie, qu'on veuille bien souffrir que je sois homme. Cette compassion universelle a ses limites ; mais quand il s'agit d'une personne comme vous, dont la vie m'est aussi chére que la mienne, je ne donne point de bornes à mon sentiment. Ce n'est plus le tems, Madame, des vanités attachées aux respects humains ; prenez-moi au mot, j'irai vous garder. Je n'ai plus de Sexe ; je n'intéresse-

téreſſerai point vos bienſéances; & peut-être que vous trouveriez quelque conſolation, dans la maniére dont je vous entretiendrois; ce n'eſt plus la ſaiſon de ces Diſſertations qui ne portent à rien qu'à des choſes qui paſſent.

Madame de FONTAINE-MARTEL vient de mourir, ſans avoir jamais ſu pourquoi elle avoit vécu. Je ſais qu'elle vous avoit priſe en averſion, & cela ſeul eſt une marque de ſa réprobation; car qui peut haïr une perſonne comme vous, qui n'avez jamais penſé qu'à faire du bien?

Je n'ai jamais, Madame, attendu ſi impatiemment le retour du Soleil, parce que j'eſpére qu'il vous rendra des forces, & de la ſanté. Mais en l'attendant, je vous ſupplie de vous ſouvenir, qu'il n'y a de paix, qu'en vivant dans l'ordre de Dieu; à vouloir être tout ce qu'il veut que nous ſoyons, triſtes ou gais, ſains ou malades; & à conſerver dans ces différens états, une égale ſoumiſſion à ſa volonté. Ce qui redouble mon eſpoir de votre convaleſcence, c'eſt que votre bon eſprit ſubſiſte tout entier, au milieu des abbattemens de votre Corps.

Je vous ai, Madame, une obligation à laquelle peut-être ne pensez-vous pas; c'est de m'avoir forcé à joindre une estime infinie, au très-humble respect que je vous dois.

Du 30 Janvier 1733.

DE LA RIVIERE.

LETTRE

Du même, à M. l'Abbé de SAINCTOT.

N'Etes-vous plus sur les bords de la Seine,
Mon cher Abbé? Quoi pas un mot de vous!
Vous m'aviez fait un droit sur votre aimable veine,
D'un petit revenu si charmant & si doux,
Que je ne saurois plus sans peine,
Attendre d'une attente vaine,
Ce tribut de vos Sentimens.
En fait de biens que donne la Fortune,
Je suis la maxime commune;
Je ne compte que tous les ans.
Pour les rentes du cœur, je compte les momens.
Du plus petit délai, mon Ame impatiente,
Prend aisément le ton grondeur:
La Viteſſe même est trop lente,
Quand on desire par le cœur.
Pour moi, je vous paye d'avance;
Avec quoi? De ce que je pense:
Ce que je pense est tout mon bien:

Mais

Mais rien ne manque à qui n'a rien,
Et qui croit à la Providence.
Je pense donc, que le plus grand bonheur,
Est le bonheur d'une Ame détachée
Du vain éclat de la Grandeur;
Qui, sage enfin, & n'étant plus touchée
De ce qui passe en un moment,
Dans une paix humble & profonde,
Est riche de Dieu seulement.
Je pense que le monde entête,
Enivre, & séduit la Raison;
Que ce n'est qu'en fuyant son dangereux poison,
Que l'on échappe à sa conquête:
Que ses charmes sont enchanteurs;
Et qu'il se rend Maître des cœurs,
Par une autorité si grande & si fatale,
Qu'on ne peut résister à ses attraits vainqueurs
Si l'on ne traite, avec indifférence égale,
Ses rudesses & ses douceurs;
Qu'il trompe quand on croit qu'il va nous satisfaire;
Qu'il faut apprendre à mépriser
Les vains plaisirs qu'il offre pour nous plaire,
Qu'il n'en est point qu'on doive tant priser,
Que le mépris qu'on en fait faire;
Que les graces que fait sa libéralité,
Sont des bonheurs sans consistance;
Et que pour être heureux avec solidité,
Il faut l'être avec innocence.
Je pense, que content d'une sainte ignorance
Il ne faut pas trop s'informer
Des secrets de notre grand Maître
Qu'il faut être sobre à connoître,
Mais sans mesure pour l'aimer.

Déja

Déjà les deux tiers de notre être
Sont passés dans l'Eternité ;
Nos jours n'ont point encor de destin arrêté.
Mais ils attendent de l'usage,
Que nous ferons du tems qui nous reste en partage,
Ou leur malheur ou leur félicité,
Pour arriver par une route sûre,
Au grand pays de l'Immortalité,
Il ne faut point d'autre voiture
Que celle de la charité.
Occupons-nous du grand voyage,
Que par d'inévitables loix,
Feront également les Bergers & les Rois.
Préparons donc notre équipage,
Tenons-nous prêts pour ce départ certain ;
Nous n'avons point de droit au lendemain,
Ne remettons pas davantage :
Et prévenons, sans nous desespérer,
Le jour qui va bientôt s'éteindre.
Tant qu'il est tems que peut-on craindre ?
Mais quand il n'est plus tems, que peut-on espérer ?
Ainsi, mon cher Abbé, pécheurs comme nous sommes,
Prions de cette voix du cœur,
Qui, sans rompre la tête aux hommes,
Se fait entendre du Seigneur.

A MADAME LA MARQUISE

DE LAMBERT,

PAR Madame VATRY.

Cette Piéce fut faite pour faire plaisir à Madame la Marquise de Lambert, qui prenoit le parti des modernes.

DAns le Vallon qu'arrose l'Hippocrene,
Je cherchois les plus simples Fleurs.
Appollon en cueilloit au bord de la Fontaine,
Qui ravissoient par leurs vives couleurs.
De grace, apprenez-moi, dis-je au Dieu du Permesse,
D'où vient vous refusez à present aux mortels
Ces talens, ce feu, cette yvresse,
Qui leur firent jadis mériter des Autels?
Minerve la Déesse sage,
Sous humaine figure habitoit avec eux;
Du cœur & de l'esprit leur apprenoit l'usage.
Qu'est devenu ce tems heureux?
Ah! répondit le Dieu, tu me parois instruite
Par ces Gens appellés Savans.
Leur peu de goût & de mérite
Les rend envieux & mordans.
D'une langue inconnue adorant les merveilles,
Tandis que de la leur ils sentent peu le beau:
Ce sont Frélons, ennemis des Abeilles,
De chaque siécle le fleau.

A Ap-

Apprends que les Dieux équitables
Ont donné les talens, les biens,
Aux Modernes comme aux Anciens.
Ils sont dans tous les tems aux Mortels favorables.
Minerve aussi comme autrefois,
Les honore de sa presence:
Paris est le séjour dont elle a fait le choix:
Elle a d'une Mortelle emprunté l'apparence;
Mais la Divinité paroit dans ses discours.
L'aimable, * l'exquise Sagesse,
Près d'Elle se trouve toujours:
Dans ses beaux yeux, dans son air de noblesse,
On voit que de Minerve elle a reçu le jour:
Tu trouveras la Déesse entourée
D'Esprits Divins, dont elle est entourée: **
Apprends qu'en ce rare séjour,
Sous le nom de LAMBERT, Minerve tient sa Cour.

* *Madame la Marquise de Saint Aulaire, Fille de Madame de Lambert.*

** *Cette Dame assembloit chez elle, deux fois la semaine, des Académiciens, & des Gens de qualité, amateurs des Lettres.*

A MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT,

Par Madame VATRY.

EPITRE.

VOtre aimable Métaphysique
Nous décrit de l'Amour les plus beaux sentimens ;
Vous le peignez avec des traits charmans,
Bien dignes d'exciter à le mettre en pratique.
Mais, illustre LAMBERT, il est bien peu de cœurs
Faits pour des sentimens si remplis de Noblesse.
Dans presque tous on ne voit que foiblesse,
Inconstance & folles ardeurs:
Des Hommes c'est la destinée.
Ah, pourquoi ne suis-je pas née
D'un Sexe au vôtre différent!
En vous préférant à tout autre,
Je vous aurois fait le présent
D'un cœur fait pour le vôtre.

LET-

L'Honneur des femmes leur dites-vous, eſt l'ouvrage de la politique : il n'y a point de vertus particulieres à un Sexe ; il n'y a que les ſottes qui obéiſſent aux préjugés. Les larcins de l'Amour ſont commeceux de Lacédémone ; on ne punit que les mal-adroits. Ce même homme qui parle ainſi en ſecret, devient le Protecteur des loix, quand il eſt queſtion de défendre les maris dans le tems que les mœurs & l'uſage ont familiariſé les femmes avec l'amour. Ces mêmes foibleſſes, qui ne vous paroiſſent rien quand elles tournent à votre profit, deviennent un crime quand les autres les ſouffrent. Mais mon cher Pline, accordez vos diſcours ; ne ſoyez point deux hommes. On ne peut être tout enſemble le Séducteur des femmes, & le Protecteur des maris : il faut que les hommes prennent parti ; ou qu'ils renoncent aux plaiſirs de l'amour, s'ils veulent être les Protecteurs des préjugés ; ou qu'ils ceſſent de punir quand on les viole en leur faveur. Que voulez-vous que faſſent les jeunes perſonnes ? on décredite l'honneur ; on les preſſe & le penchant de leur cœur eſt pour pour vous contre elles-mêmes. Il y a de l'injuſtice à vouloir les punir des foibleſſes que vous voulez leur inſpirer. Mais les hommes ſe ſont trahis eux-mêmes, & le cocuage qui eſt la ſuite de l'injuſtice de leurs loix, nous venge & les punit ; & l'honneur deshonore ſouvent les deux Sexes, & ne paroit fait que pour la gloire de l'amour.

En faveur des jaloux tu vexes les amans,
Le Dieu des Amours en ſoupire :

Quoi !